



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

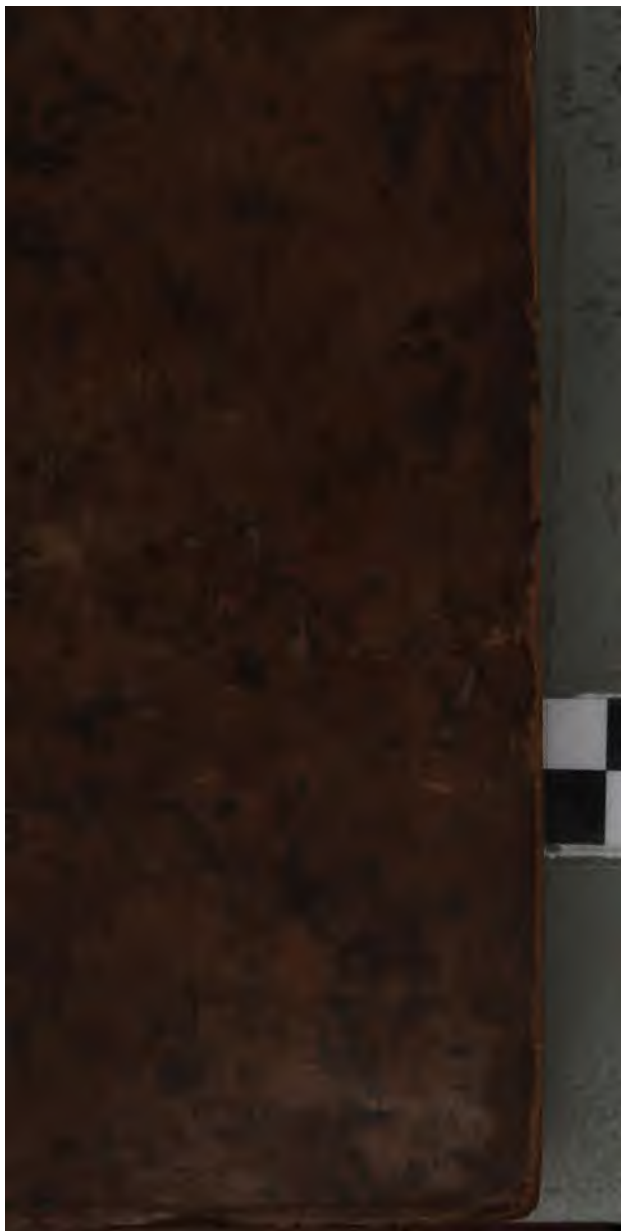
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

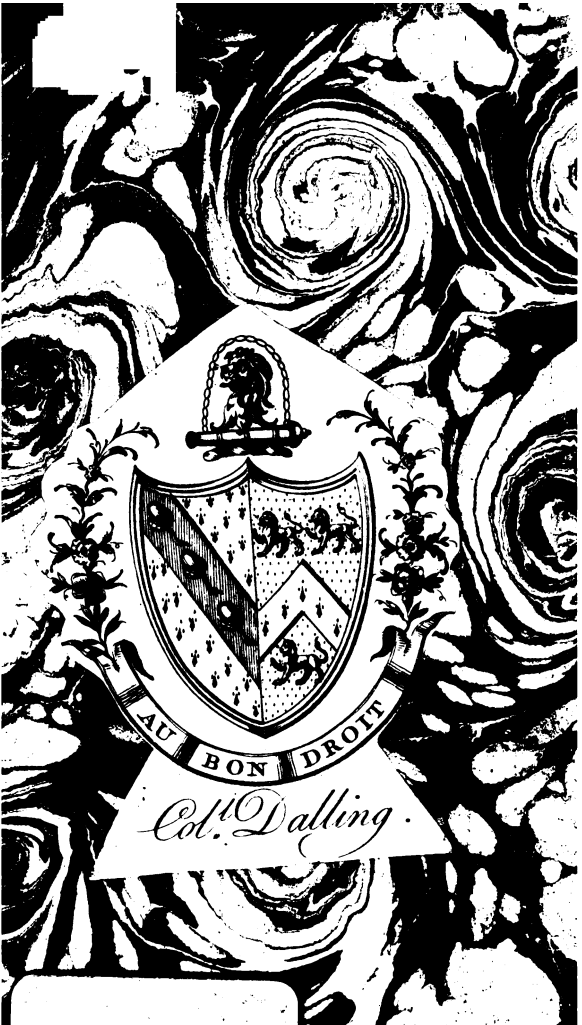
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

*Vet. Fr. II A. 1456*



*Col. Dalling.*

**OXFORD UNIVERSITY**



**ST. GILES', OXFORD OX1 3NA**

*Vet. Fr. II A. 1456*

[by the marquis de  
Créqui]

30/-

Q/1



MÉMOIRES  
POUR SERVIR  
A LA VIE  
DE  
NICOLAS  
DE CATINAT,  
MARÉCHAL DE FRANCE.

---

*Nihil appetere ob jactationem, nihil ob  
formidinem recusare, simulque anxius &  
intentus agere.*

T A C. Vie d'Agricola.

---



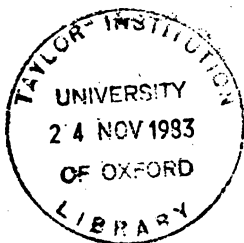
A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-  
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-  
Benoît, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
24 NOV 1983  
OF OXFORD  
LIBRARY



## AVERTISSEMENT.

**L'**HISTOIRE générale, dans le récit qu'elle nous présente des principaux événemens d'un Empire, ne nous peint que confusément & d'une manière imparfaite les Hommes illustres qui y ont eu tant de part. Les Vies particulières que *Cornelius Nepos*, & sur-tout Plutarque, nous ont données des Grands Hommes de la Grèce & de Rome, nous font bien mieux connoître ces Héros, que n'ont fait les Historiens, qui n'ont parlé de leurs belles actions, qu'en écrivant l'Histoire générale de leur Pays. L'Histoire particulière des Grands Hommes nous trace leur caractère distinctif, & représente le détail des actions & des vertus qui les ont rendus recommandables. C'est sans doute pour cela que les Vies

#### 4 *AVERTISSEMENT.*

particulières attachent bien plus que les Histoires générales.

La vie & les actions de M. DE CATINAT sont tout-à-fait dignes d'être conservées à la postérité, & connues des Militaires qui aiment leur patrie, & qui veulent la servir avec succès.

Tout le monde parle de ce grand Général, tout le monde l'estime ; mais presque personne ne le connoît bien. Voilà ce qui nous engage à donner ces Mémoires de sa vie. Ce Maréchal, dit un Écrivain, mérite d'être mis au nombre des plus grands Capitaines : on voit peu de Héros qui aient servi leur Prince & leur Patrie avec plus de sagesse, de courage & de fidélité. Tous ses projets étoient concertés avec tant de soin & de prudence, que les Soldats, pleins d'estime & de confiance pour lui, l'appeloient communément *le Pere la Pensée*. Cet éloge laconique exprime bien

## AVERTISSEMENT. 3

le caractère de notre Héros ; & il est fort à souhaiter, pour le bonheur de la France , que nos Officiers soient jaloux de mériter de pareils éloges. Le courage sans réflexion dégénère presque toujours en témérité ; & loin d'être utile à la patrie, il y cause souvent les plus grands maux. Mais ces deux qualités réunies forment le grand Capitaine, & le rendent véritablement recommandable : elles furent la source des victoires que M. DE CATINAT remporta sur les ennemis de la France.

Un Militaire connu par ses talens & par son amour pour la patrie , a eu la bonté de nous communiquer la correspondance du Maréchal pendant qu'il commandoit les Armées. Ce morceau recueilli avec soin par un homme très - versé dans son Art, sera sans doute reçu avec reconnoissance des Officiers qui voudront bien servir l'État , &

## 6 AVERTISSEMENT.

marcher sur les traces de notre Héros.

Nous avons cru devoir écrire très-simplement la Vie d'un Homme, dont le caractère dominant fut toujours la plus grande simplicité. On fait d'ailleurs que l'Historien est un Témoin : or un Témoin devient suspect de mensonge, lorsqu'il cherche trop à orner ce qu'il dépose.

Nous n'avons rien négligé pour nous bien instruire de tout ce qui concerne M. DE CATINAT. Nous nous sommes fait un devoir de citer avec exactitude les propres paroles de ce grand Homme, sans y rien changer, & telles que les a citées le Militaire qui nous a communiqué les différens Mémoires qu'il a composés sur les Campagnes de cet habile Général.





MÉMOIRES  
POUR SERVIR  
A LA VIE  
DE  
NICOLAS  
DE CATINAT,  
MARÉCHAL DE FRANCE.

**N**ICOLAS de Catinat, dont j'écris la vie, naquit le premier Février 1637, de Pierre de Catinat, Doyen du Parlement de Paris, & de Catherine Poisse. Sa famille étoit originaire du Perche : ses ancêtres occupoient dans cette Province les principales Charges de la Magistrature : son père & son grand-père furent Conseillers au Parlement de Paris. Sa généalogie ne présente point une longue &

## 8 VIE DU MARÉCHAL

éclatante suite de titres ; mais elle offre de grandes vertus héréditaires : on y voit les ancêtres de M. de Catinat , vivant en citoyens respectables , dans l'obscurité du Perche , choisis par l'accord unanime de cette Province , pour en maintenir les droits , les privilèges , & les réclamer jusqu'au pied du Trône , avec cette fermeté que donne la vertu : on y voit encore cette même Province vouloir se réunir pour acheter à M. de Catinat une Charge de Conseiller au Parlement ; *afin* , dit l'Historien , *qu'il y eût dans ce Corps un homme incorruptible & éclairé , qui pût représenter ses besoins*. Enfin la dédicace d'une très-ancienne Histoire du Perche à l'un des ancêtres de M. de Catinat , annonce le respect dont l'Historien voyoit la Province pénétrée pour ce nom.

La famille des Poisle dont M. de Catinat tire son origine maternelle , est depuis long-tems connue en France par sa fidélité au Souverain. Un homme de ce



## DE CATINAT. 9

nom épousa la fille d'André Tiraqueau, Auteur de trente ouvrages estimables qu'on ne lit guère, & père de trente enfans qui n'ont pu soutenir ce nom.

Seize enfans des deux sexes naquirent du mariage de Pierre de Catinat avec Catherine Poisle. Une union constante entre tous ces enfans fut la première preuve de leur mérite : le zèle & l'amitié n'y laissoient voir qu'un même intérêt, & le succès d'un seul sembloit être la fortune de tous. Si M. de Croisille & M. de Catinat ont besoin pendant la guerre d'emprunter une somme, leur frère aîné, & Madame Pucelle leur sœur, se disputent le plaisir de leur rendre ce service. Le partage du bien de leur père, époque critique pour l'union des familles, ne servit qu'à faire connoître davantage leur attachement & leur honnêteté réciproques. Tous les cadets écrivirent à l'aîné : *Rien ne pourra plus troubler notre union, puisque vous qui y avez moins d'intérêt, voulez bien*

## 10 *VIE DU MARÉCHAL*

*l'acheter.* Dans cette famille nombreuse , M. de Catinat eut un attrait plus particulier pour M. de Croisille son frère , & pour une sœur Religieuse , assez conséquente pour mépriser les dignités du cloître , & à laquelle M. de Catinat ne faisoit d'autre reproche que celui de sa paresse : *Le cœur ne s'accommode point de vos négligences , & je doute que le Bienheureux François de Sales vous fournisse dans ses lettres à Philotée des termes assez tendres pour combattre mes raisons.* Quant à M. de Croisille , la société dans laquelle il vivoit , fera juger de son esprit : Mesdames de Sévigné , de Coulanges , de la Fayette , M. de Fénelon la composoient : son mérite est connu par le choix que le Roi en fit pour être sous-Gouverneur des Ducs de Bourgogne & d'Anjou ; & sa Philosophie parut dans son refus constant , malgré les instances de MM. de Beauvilliers & de Fénelon , & les ordres précis du Roi. Il s'excusa sur sa santé , qui ,

selon Madame de Coulanges , *n'en méritoit pas le nom* : affoiblie par un grand nombre de blessures , l'art seul la soutenoit. M. de Catinat approuva la conduite de son frère dans cette circonstance , quoique ce refus dût retarder sa fortune. J'ai cru devoir au Lecteur cette connoissance de la naissance & de la famille de M. de Catinat , avant de commencer l'histoire de sa vie.

La première éducation du Maréchal de Catinat fut celle d'un homme destiné à la Magistrature , qui étoit la profession de ses pères. Cette éducation diffère peu en France de celle d'un Militaire qui en reçoit une. Dès qu'elle fut finie , le jeune Catinat entra au Barreau , & s'y fit recevoir Avocat ; il en exerça même quelque tems les fonctions , plus sans doute pour paroître monter par degrés aux Charges de la Magistrature , que pour embrasser comme état fixe cette profession fort belle en elle-même , mais que nos préjugés ,

## 12 *VIE DU MARÉCHAL*

qui dénaturent tant de choses, ont placée dans l'ordre subalterne. On ne connoît de M. de Catinat, pendant le tems qu'il exerça la profession d'Avocat, que les raisons qui la lui firent quitter. Choisi pour plaider une cause dont la bonté lui paroissoit bien établie, il la perdit complètement : ce début malheureux rebuta un génie qui se sentoît né pour la supériorité ; il pensa qu'il devoit la chercher dans une autre carrière. Les ames grandes & honnêtes ne sont jamais sans un sentiment qui les avertit de la place qui leur est destinée : il fut éveillé dans M. de Catinat par une circonstance singulière, qui devint décisive pour sa gloire & celle de la Nation, en l'appelant à la situation qui convenoit à son cœur & à son génie. M. de Catinat entra au Service en qualité de Lieutenant dans le Régiment de Cavalerie que commandoit M. de Fourille. Il se fit bientôt estimer dans ce grade ; & ce qui doit étonner les gens de guerre, ce fut à des

Sièges qu'un Lieutenant de Cavalerie commença à se faire connoître. Louis XIV témoin d'une belle action de M. de Catinat au siège de Lille , lui donna une Sous-Lieutenance au Régiment des Gardes.

Ce Régiment étoit alors singulièrement bien composé. Le Roi , par un sentiment de grandeur qu'il attachoit au service intime de sa personne , & sur-tout par l'envie de pouvoir juger lui-même du mérite de ses Officiers , ne plaçoit dans ce Corps , que l'élite de la Noblesse de France , ou celle des Officiers distingués des autres Régimens. Il regardoit le Régiment des Gardes comme le modèle de ses troupes , la pépinière des chefs , le centre de toutes les expériences militaires ; un coup d'œil sur ce Régiment lui faisoit juger de l'état de tout son Militaire. Les Officiers y trouvoient la plus belle carrière pour faire connoître & exercer leurs talens : ils servoient souvent en campagne par Compagnies

## 14 VIE DU MARÉCHAL

séparées. Plusieurs grands hommes de guerre sortirent alors de ce Régiment & tous avoient conservé pour lui ce intérêt de sentiment, que l'on a pour sa famille & pour son nom : *Je suis pénétré de la mauvaise conduite des Grenadiers du Régiment des Gardes au Siège de Mons, & enchanté de celle des Officiers,* mandoit, long-tems après en être sorti, M. de Catinat à M. de Louvois. On ne trouve rien dans les archives du Régiment des Gardes, qui puisse nous donner des détails sur la conduite de M. de Catinat. Il y servit les campagnes de 1672, 1673, 1674 & 1675. Nous savons seulement qu'il fut blessé à la Bataille de Sénéf, & que le Grand Condé eut la bonté de lui écrire : *Personne ne prend plus de part que moi à votre blessure : il y a si peu de gens faits comme vous, qu'on perd trop quand on les perd.* Paroles qui marquent l'estime distinguée que ce grand Prince avoit pour M. de Catinat.

La prise de Besançon, & celle du

Fort-Saint-Etienne , non-seulement confirmèrent la réputation de valeur de M. de Catinat dans l'esprit du Roi qui en fut encore témoin ; mais elles firent naître à Sa Majesté le désir de juger par Elle-même , si ce courage tant de fois éprouvé étoit joint à l'esprit de détail.

Ce Prince avoit un talent particulier pour essayer les hommes. Il nomma M. de Catinat Major-Général de l'armée qui devoit agir en 1676 entre la Meuse & la Mozelle , sous les ordres du Maréchal de Rochefort. M. de Catinat fut chargé du même emploi pendant plusieurs campagnes ; & il l'auroit été trop long-tems , si l'aversion que M. de la Feuillade avoit pour lui , n'eût sauvé cet écœuil à ses talens , en l'empêchant d'être Major du Régiment des Gardes , & par conséquent toujours Major-Général de l'armée. Il auroit languï dans les détails de l'Etat Major , qui étouffent le génie militaire , & font perdre l'habitude de conduire les troupes ; mais M.

## 16 VIE DU MARÉCHAL

de la Feuillade assura le Roi qu'on pouvoit faire de M. de Catinat *un Général, un Ministre, un Ambassadeur, un Chancelier, mais non pas un Major du Régiment des Gardes*. Ce témoignage d'une bouche ennemie n'étoit point suspect ; mais il est rare que les antipaties d'Officiers tournent ainsi au plus grand bien de l'Etat.

Il seroit peu intéressant d'entrer dans le détail de la manière dont M. de Catinat remplit toutes les fonctions de Major-général ; mais on sera bien aisé de savoir quelle idée il s'étoit formé de cette charge ; & c'est ce que nous apprend sa réponse à M. le Duc de Savoie, qui l'avoit consulté sur les fonctions attachées à cette place.

« Le Major-général est un distribu-  
» teur d'ordres , le porte-voix du Géné-  
» ral , sans aucune autorité que celle  
» qu'il emprunte de son estime ou de  
» son amitié ; mais ces sentimens chan-  
» gent sa place. Il ordonne alors sou-



» vent ce qu'il juge à propos ; & les  
» troupes supposent qu'il en a reçu l'or-  
» dre. Si le Major-général est réduit à  
» sa charge , & que l'estime , l'amitié ,  
» l'amour de la Patrie & de la gloire ne  
» l'unissent point avec le Général , la ma-  
» chine ne se meut que lourdement , &  
» la présence d'une seule personne étant  
» impossible en tous lieux dans le même  
» instant , on ne peut remédier aux acci-  
» dens , parce qu'on ignore l'intention  
» du Général ». De quelle importance  
n'est il donc pas pour un Etat , de joindre  
à l'autorité qu'il confie à ses Généraux , la  
liberté de choisir leurs Aides principaux ,  
tels que le Major-général ? « Les Officiers  
» Généraux sont les supérieurs du Ma-  
» jor-général ; mais il devient en effet leur  
» supérieur , lorsqu'il est l'ami du Général.  
» S'ils demandent des détachemens , il  
» doit les fournir sans autre ordre , sauf  
» à lui d'en rendre compte au Général ;  
» mais pas un ne lui en demandera , s'il  
» possède sa confiance. Les fonctions de

## 18 *VIE DU MARÉCHAL*

» cette Charge consistent dans de petits  
» détails que personne n'ignore», &  
dont un homme médiocre sçait ordinairement si bien le parer.

Après que M. de Catinat eut exercé la charge de Major-général pendant plusieurs campagnes, le Roi lui donna consécutivement le commandement des troupes de S. Guilain, qui devoient être opposées à la Garnison de Mons; celui du Câteau-Cambrésis pour bloquer la Ville de Cambrai; & à la paix de Nimegue, il se trouva Commandant à Dunkerque, avec le grade de Brigadier.

Voilà les seules traces que j'aie pu découvrir des premiers pas de M. de Catinat dans le Service. Il avoit déjà fait connoître dans le Commandement cette sagesse & cette douceur qui accroissent le respect pour l'autorité. On ne craignit point d'employer avec lui à S. Guilain, pour y commander la Cavalerie, M. de Quinci, Officier intelli-

gent , dont les intentions étoient droites , mais qu'une certaine dureté de caractère , aussi fâcheuse pour le Service que pour la société , ne permit jamais d'employer avec d'autres que M. de Catinat.

A la réputation d'homme de guerre , M. de Catinat joignoit celle d'homme vertueux , sans laquelle les talens sont presque toujours inutiles , & quelquefois nuisibles. Je rougis d'en citer pour première preuve la liberté entière que lui donna M. de Louvois de disposer à sa volonté , dans ses différens Commandemens , des fonds du Roi ; ce Ministre regardoit , sans doute , la probité comme aussi rare alors , qu'elle a passé pour l'être depuis : d'ailleurs , dans l'homme chargé d'ordonner les dépenses , la probité , pour être exacte , a besoin d'être dirigée par des lumières économiques qui ne l'accompagnent pas toujours.

La paix laissoit dans l'inaction les

## 20 *VIE DU MARÉCHAL*

talens de M. de Catinat. M. de Louvois voyoit avec regret qu'on alloit oublier un homme précieux à l'Etat, & qu'un Ministre pouvoit employer sans rien craindre pour son autorité. Il voulut essayer de s'en servir en qualité de Négociateur : il l'envoya à Pignerol pour traiter avec le Duc de Mantoue de l'entrée des troupes Françoises dans la Ville de Casal. La trahison d'un Secrétaire du Duc fit manquer pour le moment cette négociation, & M. de Catinat revint en France chargé du soin de préparer les troupes à recommencer la guerre. Le Roi le nomma Inspecteur d'Infanterie. Les Militaires seront bien aises de trouver ici l'instruction que M. de Catinat devoit suivre dans ses revues.

Le premier article défend à l'Inspecteur de jamais laisser les Officiers exercer leur propre Compagnie ; & pour que cette Ordonnance ne subît pas comme une autre le sort de n'être pas

mise à exécution, les Officiers sont obligés d'exercer les Compagnies qui se trouvent dans les Garnisons voisines. Les revues doivent toujours se passer hors des places de guerre, pour qu'il soit plus difficile de tromper l'Inspecteur sur le nombre & l'espèce des hommes. Enfin, toute cette instruction suppose la méfiance établie entre le Roi & ses Officiers; & cependant on a mis de nos jours en question, si l'entretien des troupes devoit être donné comme ferme à l'Officier, ou si le Roi devoit s'en charger: quelques Militaires même ont été opposés à ce dernier avis.

Cette instruction est terminée par l'indépendance de l'Inspecteur. M. de Carinat n'étoit pas obligé de consulter les Commandans des Provinces; ce dernier point n'étoit pas ce qui le flattoit le plus: une pareille prérogative ne flatte jamais que les Militaires médiocres. Les idées de M. de Carinat sur la charge d'Inspecteur différoient beaucoup des nôtres. Il croyoit

## 22 VIE DU MARÉCHAL

que , pour ne point troubler l'ordre militaire, les Inspecteurs ne devoient être que d'honnêtes Commissaires de Guerre : *Je ne vois qu'un bon dans cette place,* écrivoit-il, lorsqu'il commandoit l'armée ; *c'est un moyen de faire vivre d'anciens Officiers, que les gens de qualité ne leur enleveront pas.*

Là Cour de France n'avoit pas perdu de vue le projet de faire occuper par les troupes Françaises la citadelle de Casal. L'Abbé Morel, chargé des affaires de France auprès du Duc de Mantoue, conclut enfin avec ce Prince un Traité par lequel il consentoit à livrer la citadelle de Casal aux troupes Françaises. Aussi-tôt que cette nouvelle fut arrivée à la Cour, M. de Louvois envoya à M. de Catinat un brevet de Maréchal de Camp, & lui ordonna de quitter son Commandement de Flandre, sous prétexte d'affaires de famille, pour se rendre en secret à Pignerol. M. de S. Marc, Gouverneur de cette

Place, avoit reçu ordre de l'y tenir caché. On prétend, & ce fait se trouve dans un récit de l'ancien Maître d'Hôtel de M. de Catinat, que, pour cacher mieux son arrivée & son séjour à Pignerol, M. de Catinat pria M. de S. Marc de le faire arrêter la nuit sur le chemin, par la Compagnie franche de Pignerol, & conduire tout de suite à la Citadelle. Quoi qu'il en soit, il y resta caché vingt-quatre jours; & quand les troupes, aux ordres de M. de Boufflers furent arrivées à Pignerol, il se mit à la tête de douze bataillons, marcha à Casal, & entra dans la citadelle, ayant qu'aucune Puissance pût en être informée.

Cette nouvelle commission donnoit à M. de Catinat plusieurs points principaux à remplir. Il devoit établir la bonne intelligence entre les soldats François & les Mont-ferrains, entreprise difficile; car le soldat François voit ordinairement ses plus grands ennemis dans les alliés de son Maître.

## 24. *VIE DU MARÉCHAL*

On est étonné du peu de discipline qui se trouvoit alors dans les troupes Françaises. Les Officiers se servoient des soldats pour valets, ou faisoient passer leurs valets en revue comme soldats. Un Commissaire de Guerre s'arrogeoit le droit de les traiter rudement ; il prétendoit ne devoir rendre compte qu'au Ministre, & le refusoit au Général. Les Corps n'avoient aucune police intérieure : l'intrigue d'un Conseil de Guerre faisoit condamner un Soldat innocent : les paroles injurieuses, les coups, étoient la suite des procédés infâmes entre les Officiers ; & le Ministre trouvoit dans leur conversion à la Foi Catholique un motif de laisser les crimes impunis : étrange effet des passions qui gâte souvent la meilleure des causes : quelle conquête, que des Profélites sans mœurs, pour une Religion qui enseigne la plus belle morale !

Telles étoient les troupes que M. de Catinat devoit contenir en Pays étranger,



étranger, sous un ciel dont la chaleur augmente dans les têtes Françoises la fermentation qu'y produit le désœuvrement. M. de Catinat chercha à détruire cette première cause de tous les désordres, non par des Réglemens, mais par des occupations analogues aux différens caractères des Officiers. Il donna des Bals, des Spectacles à ceux qui ne pouvoient être occupés que par les plaisirs, procura des jardins, confia des détails à ceux qui préféroient la vie tranquile. Il parut faire adopter à sa Garnison les coutumes, les usages & les préjugés du Pays, & alla, suivi de tous les Officiers, demander à l'Evêque de Casal la permission de faire gras le Carême; exemple de soumission à l'Eglise, qui fut goûté des Mont-Ferrains. Ce trait, & beaucoup d'autres de sa sagesse, firent dire de lui au Pape Innocent XI, *que c'étoit un homme d'une rare prudence.* Ce Pontife ne rétracta point cet éloge, quand M. de Catinat, inébranlable dans

## 26 VIE DU MARÉCHAL

les principes nationaux , arrêta l'Inquisition qui vouloit intervenir dans l'abjuration des Officiers, & s'ingérer dans la conduite des Troupes Françoises. *Je veux, disoit-il, rester autant qu'il est possible dans nos mœurs.* Ce fut pour n'en pas sortir qu'il punit sévèrement un Officier, qui, croyant satisfaire à ses engagements avec une femme de mauvaise vie, lui donna deux jetons au lieu de deux louis qu'il lui avoit promis : *Si vous saviez, mon Général, la marchandise qu'elle m'a donnée, s'écria l'Officier en s'excusant : raison de peu de valeur pour M. de Catinat, qui lui fit publiquement honte de cette conduite, & l'obligea à tenir sa parole.*

La Citadelle de Casal, sans la Ville & le Château, n'étoit pas un point d'une assez grande résistance. Le Duc de Mantoue, qui l'avoit eédée seule, craignoit, en accordant plus, de faire voir au Roi d'Espagne & aux autres Princes sa dépendance de la France. Quelque arran-

gement général pouvoit le dépouiller un jour de Casal , & du pays qui l'entoure ; il tenoit à la conservation des marques de Souveraineté dans le Mont-Ferrat. M. de Catinat étoit chargé de vaincre toutes ces difficultés , & de proposer au Duc de manquer au Traité dont on venoit de lui arracher la conclusion. On chercha en vain à le gagner par des promesses , à l'intimider par des menaces : on lui faisoit voir Louis XIV envoyant dans le Mont-Ferrat une nombreuse Cavalerie qui lui devenoit nécessaire pour garder le Pays , tant qu'il ne seroit pas maître de la Ville de Casal. Les Ministres du Duc furent aussi inébranlables , qu'incorruptibles. M. de Catinat , plus sensible à l'intérêt de son Prince , qu'au petit discrédit qu'il éprouvoit dans cet instant , fit désavouer lui-même , par la Cour de France , la Négociation qu'il avoit entreprise , & conseilla de mettre cette affaire entre les mains de l'Abbé Morel , Envoyé du

## 28 *VIE DU MARÉCHAL*

Roi auprès du Duc, & qui étoit le *fait de tous les deux*, Il obtint que Casal, restant avec un Gouverneur du Duc de Mantoue, recevroit des Troupes Françaises, pour faire le Service conjointement avec celles du Duc. Cet expédient ménageoit la vanité du Prince Italien, & satisfaisoit le Roi de France; mais il falloit un homme tel que M. de Catinat, pour abandonner sans regret les dehors de l'autorité, & savoir en être l'ame.

Un troisième objet qu'eut à remplir M. de Catinat, fut de donner le projet des Fortifications à construire, & d'exposer au Ministre les motifs qui devoient déterminer à les entreprendre; il y porte également loin la prévoyance & la délicatesse.

« Les tems ne sont pas égaux : l'on  
» n'est pas toujours maître de la Cam-  
» pagne; l'on ne peut pas toujours avoir  
» de puissantes Garnisons. Je suis per-  
» suadé que pareilles choses n'arriveront  
» point de ce règne; mais rien de si

» dangereux que l'esprit d'usufruitier,  
 » quand il s'agit de la conservation d'u-  
 » ne place de si grande considération ».

Ces raisons déterminèrent M. de Louvois à accorder les fonds pour travailler aux Fortifications dont M. de Catinat soumit les projets aux lumières de M. de Vauban. « S'il entre du sens réprouvé  
 » dans mes projets, faites-moi une cor-  
 » rection en Maître ; & par charité pour  
 » votre disciple, supprimez tout ce pa-  
 » pier barbouillé ». Il parloit à un homme dont les talens & les vertus avoient mérité son estime : ces deux vertueux Généraux se connoissoient à fonds. Unis d'amitié par la haute opinion qu'ils avoient l'un de l'autre, ils ne l'étoient pas moins par leur zèle pour le bien de l'Etat, & la gloire du Monarque. Ces deux objets étoient la matière des fréquentes conférences qu'ils avoient ensemble ; le Public éclairé respectoit des heures si précieuses. M. de Fontenelle racontoit qu'étant près d'entrer un jour dans le

### 30 VIE DU MARÉCHAL

cabinet de M. de Vauban, il entr'ouvrit la porte, & vit ces deux hommes rares causer ensemble : *Je la refermai, disoit-il, avec respect ; honteux d'avoir pu déranger un moment un tête-à-tête si intéressans pour la France.*

La Discipline établie dans Casal, il ne falloit plus que des mains & du tems pour en assurer la défense : l'homme supérieur n'y étant plus nécessaire, M. de Louvois le proposa au Roi pour commander les Troupes que Sa Majesté devoit envoyer contre les Religioneux des Vallées du Roi de Sardaigne. Le Ministre étoit auprès du Roi la caution des talens de M. de Catinat, & la modestie du Général répondoit au Ministre de sa dépendance ; elle approchoit un peu de la timidité. M. de Louvois fut obligé de lui réitérer l'ordre de remercier le Roi de ce commandement : *Il ne croyoit pas pouvoir prendre cette liberté.* Voici comment il s'exprime :

SIRE,

« Permettez-moi de dire à Votre  
 » Majesté quelle satisfaction je ressens  
 » des grâces dont Elle m'a comblé : c'est  
 » que je les ai toutes reçues sans m'y  
 » attendre, & sans les demander. Je n'ai  
 » jamais eu assez bonne opinion de  
 » mes services, pour me croire en état  
 » d'en faire ressouvenir Votre Majesté :  
 » je n'ai songé qu'à faire de mon mieux,  
 » par devoir, & dans la confiance  
 » qu'on doit avoir en servant un si bon  
 » Maître ».

Le souvenir des catastrophes qu'avoit  
 causées en France la Religion Préten-  
 due-réformée, & qui, dans plusieurs  
 des Règnes précédens avoient mis la  
 France à deux doigts de sa perte, indis-  
 posoit encore le Ministère contre les  
 Calvinistes : on les traitoit en consé-  
 quence. L'esprit de mécontentement qui  
 éclatoit parmi eux, pouvoit être en par-  
 tie l'effet des traitemens qu'ils éprou-

### 32 *VIE DU MARÉCHAL*

voient. Louis XIV ne l'attribuoit qu'à leur Religion ; & Louvois , pénétré également de cette idée , ne pensa qu'à leur porter le dernier coup. Il falloit , selon lui , pour l'entière conversion du Dauphiné , que la Religion Protestante fût détruite dans les Etats du Duc de Savoie , lesquels pouvoient offrir une retraite aux Calvinistes de cette frontière. Dès-lors , il convenoit de persuader au Duc de Savoie que les Barbers , Vaudois , & autres Religionnaires habitans des Vallées , cherchoient à secouer son autorité. En vain les Ministres du Duc s'opposent-ils à ce dessein ; Louvois redouble ses instances , intimide le Duc de Savoie , & le met dans l'impossibilité de refuser pour cette expédition un secours de Troupes Françoises , aux ordres de M. de Catinat.

Ce Général se rendit à Turin pour concerter les opérations : il étoit encore chargé de raccommoder le Duc de Savoie avec Madame sa Mere, où , pour parler le



langage de M. de Louvois , de faire en sorte que ce Prince donnât satisfaction à Madame Royale. *Parlez-lui ferme , parlez durement à ses Ministres , afin qu'ils rendent vos discours à leur Maître ; épouvantez , menacez.* L'intention du Roi fut remplie sans employer les formes ordonnées par le Ministre. M. de Catinat y mit en œuvre plus de dextérité que de despotisme , plus de ménagement que d'inflexibilité ; & son esprit conciliant conduisit M. le Duc de Savoie à l'arrangement que défirent Madame Royale.

M. de Catinat se préparoit à entrer dans les Vallées à la tête des Troupes Françaises. Les Suisses alarmés d'un pareil voisinage , craignirent qu'une guerre de Religion ne les forçât à prendre un parti : ils offrirent leur médiation au Duc de Savoie , sous la condition que les Barbets, Vaudois, & autres habitans des Vallées se soumettroient , ou abandonneroient le Pays. Le Général fut

### 34 VIE DU MARÉCHAL

d'avis d'accepter leur proposition : il négocia lui-même avec ceux que les Habitans du pays avoient élus pour Chefs. *C'étoit, selon lui, une véritable affaire de les réduire* : la difficulté du pays favorisoit leur défense ; & il étoit plus occupé de servir son Maître , que de risquer des hommes pour sa gloire personnelle.

Cependant , la Négociation n'interrompit point les préparatifs nécessaires pour les soumettre par la voie des armes , à laquelle leur opiniâreté força de recourir : l'attaque des Vallées fut résolue pour le 20 ou 21 d'Avril. Le plan de M. de Catinat fut de prendre toujours les hauteurs ; cette fatigue , quelque grande qu'elle fût , étoit préférable à la perte des hommes , qu'une autre marche auroit occasionnée : « car ce » Peuple , habitué à ses montagnes , » grimpe sur les sommets , d'où il roule » des pierres sur ceux qui sont dans » les fonds ». Il partit à la tête du

Régiment de Provence, de deux cens hommes détachés de chaque Bataillon, & de deux cens Dragons. L'exemple du Général dans la peine & la fatigue lui parut aussi nécessaire que dans le combat : *Il monte les montagnes à pied, glissant sur le cul, comme le simple soldat, dans les descentes.* Les ennemis, par la combinaison de ses marches, se trouvent attaqués en même tems par devant & par derrière : une partie jette ses armes & se soumet aux Troupes Françaises ; l'autre prend la fuite, & est aussitôt poursuivie par les Dragons de la Lande. Ceux-ci, plus emportés par leur courage, que conduits par la discipline, arrivent sans ordre, les uns après les autres, & sont repoussés par les fuyards, ainsi que plusieurs Officiers François, du nombre desquels étoient MM. de Gontault & de Biron, qui n'avoient écouté que leur ardeur : ils furent tous deux grièvement blessés.

Cet échec donna le tems aux fuyards

### 36. VIE DU MARÉCHAL

de chercher des asiles dans les Montagnes, ou de gagner le pays des Suisses; ils évitèrent par-là le sort de leurs camarades qu'on avoit envoyés dans les prisons de Turin, & qui y périssoient par l'inhumanité avec laquelle on les traitoit, par la chaleur & le mauvais-air.

Une quarantaine des plus entêtés s'étoient retirés sur un rocher dont la hauteur les cachoit dans les tems sombres, & où la neige étoit leur seule boisson. Ils se croyoient dans une *Fortresse bâtie par la main de Dieu même*; on chercha à les y affamer. Enfin, les nuages se dissipant, on s'aperçut qu'on pouvoit s'emparer des hauteurs qui commandoient celle-là. Les Troupes marchent aussi-tôt; les rebelles sont attaqués, & se défendent en désespérés. On force leur retranchement, rien n'est épargné; les femmes, les enfans, tout est passé au fil de l'épée; un seul de ces malheureux échape à la fureur des Troupes, pour périr par la main du Bourreau.

On se rappelle avec horreur les scènes sanglantes de ces malheureux tems, où nos Peres ont vu, qu'au défaut de bourreaux, on faisoit pendre les prisonniers par leurs camarades. On est tenté de regretter dans cette circonstance le mérite militaire de M. de Catinat, dont les mesures furent si justes, que les Vallées se trouverent soumises au jour qu'il avoit fixé. Il nous a laissé un Journal de cette expédition, écrit de sa main: il le divise en deux colonnes. Il montre sur l'une les opérations des Troupes du Roi; & sur l'autre, celles des Troupes du Duc de Savoie. Quand sur la fin de ses jours, le Maréchal de Catinat voulut se faire oublier par la postérité, en brûlant les Papiers & les Mémoires, dont la ruse & la prière ne purent soustraire au feu qu'une partie, il conserva entier ce qui regarde la Campagne de 1686, & écrivit de sa propre main: *Papiers que j'ai jugé à propos de conserver.* Son attachement pour cette Cam-

### 38 *VIE DU MARÉCHAL*

pagne venoit apparemment , ou de ce qu'elle étoit son coup d'essai de Général , ou de ce que son expérience lui ayant fait connoître l'incertitude des calculs à la Guerre , il se rappeloit avec plaisir la justesse des siens.

M. de Catinat rendit compte au Duc de Savoie de la soumission de ces Vallées , qu'un seul de ses Régimens suffisoit pour contenir. Le Duc lui en marqua sa reconnoissance , en lui donnant son portrait enrichi de diamants.

De retour à Casal , M. de Catinat s'occupa tranquillement des Portifications de la Ville. Le Roi le nomma Gouverneur de Luxembourg , à la place de M. de Boufflers , qui remplaçoit M. le Maréchal de Créquy dans le Gouvernement des Trois-Evêchés. La foiblesse des Espagnols paroissant alors ne devoir donner lieu à aucun mouvement du côté de Casal , M. de Louvois voulut placer M. de Catinat dans l'endroit par où les mouvemens des Confédérés d'Ausbourg

devoient nécessairement commencer. Le premier bruit de cette nouvelle grâce excita la jalousie des Courtisans. Ils voulurent essayer de desservir M. de Catinat par lui-même , en lui persuadant que cette Place étoit inférieure au Gouvernement de Casal ; puisqu'elle étoit soumise au Gouvernement des Trois-Evêchés. Ces discours ne pouvoient faire aucun effet sur un homme flatté , & surpris en même tems , de se voir Successeur de M. de Boufflers , & qui se croyoit toujours à sa place , quand il étoit à celle où on le jugeoit utile. Voici comment il en remercie M. de Louvois.

« J'étois dans une situation à ne devoir  
 » point penser à de nouvelles grâces ;  
 » & si vous me faisiez la même justice  
 » que je me rends , mes affaires n'iroient  
 » pas si bien. Si j'ai quelque bonne opi-  
 » nion de moi , elle n'est fondée que  
 » sur celle que vous paroissez en avoir ».

Il arriva à Luxembourg le 8 Février

40 *VIE DU MARÉCHAL*

1687, entra dans la Ville à pied, enveloppé dans son manteau, pour épargner les cérémonies, & éviter à la Ville ces dépenses inutiles qu'occasionne l'arrivée d'un nouveau Commandant. Cette modestie paroîtroit affectée, si M. de Catinat n'avoit pas soutenu toute sa vie le caractère de simplicité. Son premier acte de commandement fut de refuser les habitans qui lui offrirent ce que les Généraux appellent *les traitemens du Pays*: il ne les accepta par la suite que par les ordres du Roi. Ce sacrifice n'auroit eu rien d'admirable dans un grand Seigneur; mais on sait que M. de Catinat, né pauvre, ne pouvoit trouver que dans son économie un supplément à la modicité de son revenu: aussi, à la fin de l'année, pria-t-il avec confiance le Ministre, de lui continuer une gratification de deux mille écus, qui, les autres années, lui étoient de commodité; mais, celle-ci, de nécessité.

Le Roi assembla cette année à Vail-



couleurs un camp de Cavalerie, dont M. de Catinat eut le commandement. Il reçut ordre, peu de tems après, de lever sous son nom deux Régimens, l'un d'Infanterie, & l'autre de Dragons; d'aller reconnoître le Pays de Juliers, & la Ville d'Aix-la-Chapelle. Le Roi avoit dessein d'y envoyer des Troupes, pour protéger la liberté du Chapitre de Cologne, dans l'élection d'un nouvel Electeur.

M. de Catinat se rendit à Aix-la-Chapelle, sous prétexte d'y prendre les eaux, visita la place en Militaire curieux d'examiner la position que le Maréchal de Schomberg avoit occupé en 1678, & revint à Luxembourg. Il y trouva des Lettres de Lieutenant-Général, pour se rendre en secret devant Philipsbourg, dont nous avons résolu le Siège que M. le Dauphin devoit commander; mais la fonction principale des Princes étant d'encourager les opérations militaires, le Roi lui donna pour Conseils MM. de Vauban & de Catinat. Le

## 42 *VIE DU MARÉCHAL*

premier devoit conduire le Siége ; & les détails qui n'étoient point de son ressort , devoient rouler sur le second. On disoit hautement à l'Armée que , chaque fois que notre Héros étoit de tranchée , les travaux avançoient plus que pendant deux nuits d'un autre. On ne parloit que du sang-froid & de la bravoure qu'il montrait au milieu des dangers. L'union si rare de ces deux qualités étoit le sujet de l'admiration publique , & établissoit parmi les Soldats cette réputation du Général , qui fait la confiance d'une armée , & en prépare le succès.

Il s'agissoit d'attaquer un ouvrage avancé : douze Grenadiers , & douze Fusiliers du Régiment d'Auvergne y marchent ; ils hésitent : Catinat se met à leur tête , charge le premier les ennemis , qui , malgré leur vigoureuse résistance , sont forcés d'abandonner ce poste. Le Gouverneur de Philisbourg ordonne qu'on le reprenne : la Garnison sort , &

culbute le Régiment d'Auvergne qui gardoit la tranchée, dont les ouvrages n'étoient pas encore perfectionnés. Ce Régiment, à qui la France doit tant de victoires, se rallie bientôt à la voix de Catinat, & repousse les ennemis derrière leurs remparts. Le Général, au milieu des combattans, tombe blessé d'un coup de fusil à la tête : la consternation se répand sur tous les visages ; mais elle fait place à la joie, lorsqu'on apprend que sa chute n'est que la suite de l'étourdissement de la balle, dont l'effet a été amorti par son chapeau. Chacun, après l'action, court chez M. de Catinat ; tous sont curieux de voir le chapeau qui lui a paré le coup : sa modestie est embarrassée de cette affluence de monde, & ses gens ont défense de se prêter à la curiosité publique.

La fatigue du Siège ne l'empêchoit pas d'en envoyer le journal à M. de Louvois : le Roi lisoit ses lettres, & les trouvoit trop rares. Philisbourg se

#### 44 *VIE DU MARÉCHAL*

rendit le 27 Octobre, & M. de Louvois envoya M. de Catinat mettre à contribution les Pays de Juliers & de Limbourg.

Ce Ministre, dont le caractère se peignoit dans tous ses ordres, disoit :  
« Faites de rudes exécutions dans le  
» Pays de Limbourg ; mettez le feu dans  
» les lieux qui ne voudront point payer  
» les contributions : le meilleur moyen  
» de faire retirer chez eux les habitans  
» du Pays de Liège, de Limbourg, &  
» des environs de Mastricht, c'est d'en-  
» voyer par les derrières mettre le feu  
» à leurs villages ».

M. de Catinat sçut allier le Service de l'Etat avec les Lois sacrées de l'humanité ; il n'exécuta de son ordre, que ce qui étoit nécessaire pour intimider le Pays : ceux qu'il donna aux Troupes portoient que, si par l'opiniâtreté des habitans, le feu devenoit le seul moyen de les soumettre, on eût grande attention de n'enflammer qu'une maison

séparée de chaque Village , afin que l'incendie ne pût se communiquer.

Les Paysans voyant des Troupes réglées , ne demandèrent qu'à obéir : ainsi , l'arrivée de M. de Catinat suffit pour leur faire payer les contributions. Le Gazetier de Hollande fit alors la relation de sa conduite , d'une manière aussi flatteuse pour lui , que fâcheuse pour les Généraux ses contemporains. *La Province de Juliers a eu le bonheur que les Troupes fussent commandées par ce Général ; si c'eût été tout autre , tout le Pays auroit été brûlé.*

Après avoir mérité la reconnoissance de ceux dont il devoit être le fléau , il retourna à Luxembourg , pour s'occuper de la formation de ses deux Régimens : les Officiers mirent une telle émulation à la levée de leur Compagnie , que les Régimens furent en état de servir à la fin de l'hiver. L'éloquence de M. de Massillon a transmis leurs exploits à la postérité. Ils parti-

46 *VIE DU MARÉCHAL*

rent de Luxembourg avec M. de Catinat, pour faire sous ses ordres la Campagne de Piémont.

La France, environnée d'ennemis, n'avoit de tranquillité que du côté de la frontière du Dauphiné ; mais dans cette partie même, on entrevoyoit déjà les premières étincelles qui devoient y allumer la guerre. Le Duc de Savoie avoit depuis long-tems des intelligences secrètes avec l'Empereur & les Espagnols : il méditoit une entrée par la Bresse, & son peu d'empressement à détruire les Barbers, faisoit croire qu'il comptoit sur leur utilité pour son entrée en France.

Quelques troupes Françoises venoient de se mettre en marche, pour soumettre de nouveau ces Peuples qui avoient repris les armes, lorsqu'on eut des nouvelles sûres de la conclusion d'un Traité entre le Duc de Savoie & l'Empereur. Quelque secrets que fussent les articles principaux, il étoit évident qu'ils ne pouvoient contenir qu'une Alliance of-

ensive & défensive contre la France.

Le Roi résolut de prévenir l'attaque du Duc de Savoie , & de forcer ce Prince, qui ne pouvoit opposer qu'une foible résistance , à renoncer à son Alliance , avant que l'Empereur & l'Espagne eussent pu accroître ses forces. M. de Catinat reçut ordre de se rendre secrètement en Dauphiné , & de prendre le Commandement de cette Province. Il devoit ensuite entrer en Piémont , à la tête d'une armée qui s'assembloit , sous prétexte de marcher contre les habitans des Vallées. Son instruction le chargeoit de soumettre le Duc de Savoie , ou de négocier pour mettre ce Prince dans les intérêts de la France ; mais cette négociation devoit s'annoncer comme un acte d'autorité d'un Souverain sur son vassal , plutôt que comme un Traité entre deux Princes indépendans. M. de Catinat devoit exiger du Duc de Savoie , que six mille hommes de ses Troupes passassent tout de suite

## 48 *VIE DU MARÉCHAL*

au Service de la France ; qu'il livrât pour caution de sa fidélité, Vérue, & la Citadelle de Turin. La destruction entière de ses Etats devoit être la suite de son refus : aussi le Duc, au premier abord, parut-il n'avoir d'autres vues que celles de la soumission au Roi, dont il attendoit les égards que la Souveraineté & la Parenté lui donnoient lieu d'espérer. Il conjura M. de Catinat d'attendre, avant d'agir hostilement en Piémont, la réponse du Roi à une lettre pleine de soumission, qu'il le pria de lui faire tenir.

La manière dont un Général d'Armée doit suivre les ordres de sa Cour, diffère beaucoup de celle dont un Sous-Lieutenant doit exécuter les ordres de son Capitaine. La démarche du Duc de Savoie jeta donc M. de Catinat dans une grande incertitude sur le parti qu'il prendroit dans une conjoncture aussi délicate. S'il étoit entré à main armée dans le Pays ; s'il avoit tenté de le ravager,



ravager , suivant les ordres de M. de Louvois , le Prince auroit pris ce prétexte d'hostilité , pour manquer à ce qui étoit si positif dans sa lettre , & si avantageux à la France : M. de Catinat auroit effuyé le reproche d'avoir gâté cette affaire par sa conduite littérale hors de propos. Il prit le parti d'attendre la réponse du Roi , & d'aller travailler à soumettre les Barbets , pendant cette négociation entre les deux Cours.

Cette entreprise n'étoit encore nullement de son goût , comme il paroît par deux Mémoires qu'il écrivit alors , dans lesquels il discute l'utilité dont les habitans des Vallées pouvoient être à la France. Il dit que ces Peuples ont toujours tellement compté sur la protection de la France contre les Ducs de Savoie , qu'ils ne pouvoient croire en l'année 1686 , que les Troupes du Roi vinssent les attaquer. Il vouloit qu'en ce moment de guerre , la France leur fit voir qu'elle reprenoit son ancien intérêt pour

## 50 *VIE DU MARÉCHAL*

eux : c'étoit ôter à M. le Duc de Savoie un moyen sûr de donner de l'inquiétude à tous les convois de l'armée Française. « Ce Peuple , dont les mœurs sont » toutes guerrières , n'a aucun établissement fixe : si l'on réussit à les chasser » d'un poste , ils reviennent l'occuper » par les hautes montagnes ».

La France ne tarda pas à se repentir de n'avoir pas pesé ces raisons , & de n'y avoir répondu que par des ordres plus barbares les uns que les autres contre les habitans des Vallées.

M. de Catinat avoit fait marcher M. de Feuquieres pour attaquer Luzerne , dont la prise étoit aux Barbets la facilité de subsister dans les Montagnes. M. de Clérambault venoit de s'en emparer , lorsqu'on apprit que les habitans de Mondovi , & les Milices Piémontoises marchent pour couper la retraite aux Troupes Françaises. M. de Catinat en reçut la nouvelle assez à tems , pour envoyer à M. de Feuquieres

des renforts qui facilitèrent la retraite des Troupes, & firent échouer l'entreprise des Piémontois. Il vit alors, mais trop tard, que M. le Duc de Savoie n'avoit affecté la soumission, que pour nouer une négociation qui pût donner le tems au Prince Eugene, à la tête de quatre mille Allemands, & à huit mille Espagnols, de venir à son secours. Il avoit porté la bonne foi d'un Particulier vertueux dans les différends des Princes; la Cour l'en blâma, & peu s'en fallut qu'elle ne lui en fit un crime.

M. de Tebénac, Ministre de France auprès du Duc de Savoie, auquel on n'avoit point confié le secret, & qui partageoit la jalousie que M. de Feuquieres son frère portoit à M. de Catinat, faisoit entendre que quelque motif particulier l'avoit conduit dans cette circonstance. Quel pouvoit donc être cet intérêt personnel? Craignoit-il de risquer sa réputation militaire? Mais, s'il avoit trouvé quelque résistance en entrant en

## 52 *VIE DU MARÉCHAL*

Piémont , elle devoit être trop foible pour l'inquiéter sur le succès ; s'il prenoit un autre parti , M. de Louvois lui annonçoit tout à la fois la perte de sa fortune & des bonnes grâces du Roi. On ne peut donc accuser M. de Catinat que d'avoir été trompé ; voici comment il s'en justifie. « Il est difficile d'imaginer » qu'un Duc de Savoie promette au Roi » par une lettre écrite de sa main , avec » intention de manquer à sa parole. Je » suis le Médecin qui a eu soin du ma- » lade mort , & M. de Tebenac , celui » qui dit que si on lui eût fait tels & tels » remèdes , il se porteroit bien ; j'ai fait » du mieux que j'ai pu penser , sans dé- » roger à mes Instructions. L'affaire avec » M. de Savoie a pensé me faire tourner » l'esprit , par la quantité de Dépêches » différentes qu'elle m'a attirées ; c'é- » toient autant d'ordres différens , mais » qui ne se détruisoient point assez les » uns les autres , pour que je pusse re- » garder cela comme un dernier tes-

» tament qui détruit tous les précédens.  
 » J'ai perdu le sommeil & le manger,  
 » pour trouver les moyens de me con-  
 » duire sans manquer : j'aimerois mieux  
 » mourir que d'être , comme j'ai été ,  
 » sept ou huit jours ; mais enfin j'ai pris  
 » un esprit de raison : j'ai encore une  
 » lettre à effuyer de M. de Louvois , &  
 » je m'en tiens quitte ».

M. de Catinat ayant été assez heureux pour retirer ses Troupes de Luzerne , malgré la marche inattendue des habitans de Mondovi & des Milices Piémontoises , avoit aussitôt pénétré dans le Piémont. Le Duc de Savoie s'étoit campé avec peu de forces sous Turin , dans une position qui suppléoit à sa foiblesse : il y fut joint par le Prince Eugène avec quatre mille Allemands , & huit mille Espagnols ; son corps d'Armée étoit de dix-huit mille hommes. L'Armée Française , campée dans la plaine de Millefleurs , n'étoit que de douze mille hommes , qu'une longue

#### 54 *VIE DU MARÉCHAL*

communication avoit obligé de séparer : on en avoit tiré un grand nombre de détachemens pour mettre le Piémont à contribution, & punir dans les Sujets la mauvaise foi du Souverain. Le Soldat portoit partout la désolation ; on ne pouvoit plus arrêter le brigandage qu'on avoit autorisé, d'après les ordres réitérés de M. de Louvois ; & l'Armée Françoisse s'affoiblissoit, ayant à se garder également contre les Payfans irrités, & contre les Ennemis.

Ainsi, M. de Catinat se vit forcé de décamper de la plaine de Millefleurs, pour ne pas s'exposer à un combat inégal : il prit une position près de Caours pour y attendre le secours peu considérable qui l'y joignit. Il le crut suffisant pour desirer une Bataille ; elle lui paroissoit nécessaire pour décider les affaires du Roi en Piémont : il demandoit avec instance la permission de combattre, quoique les Ennemis craignissent peu les efforts de son Infanterie, & qu'il n'y eût pas lui-même une grande

confiance. Le Camp de Villefranche, où le Duc de Savoie s'étoit avancé, étoit inattaquable par sa nature, & par les retranchemens que ce Prince y avoit ajoutés ; il falloit l'engager à en sortir par un mouvement en avant. Une marche sur Saluces, dans laquelle l'Armée Françoisé prêtoit le flanc à l'Ennemi en allant s'emparer de cette Place, paroïssoit devoir le décider à sortir de son Camp, pour marcher sur l'Armée & l'attaquer, quand la partie destinée à emporter Saluces, auroit passé le Pô, & seroit séparée de l'autre par ce Fleuve. On pouvoit être châtié de cette ruse, & se voir pris dans son propre piège. Voici comment M. de Catinat donna le change au Duc de Savoie.

L'Armée Françoisé part du Camp des Hocquets, près de Caours, pour marcher à Saluces. Le Marquis de Feuquieres, qui doit en commander l'attaque, passe le Pô, à la tête des Gardes ordinaires du Camp, & d'une Brigade

## 56 VIE DU MARÉCHAL

d'Infanterie , commandée par M. de Grancey. Les détachemens de Dragons qui avoient la tête de la Colonne , se faisoient , par ordre de M. de Saint-Silvestre , Maréchal de Camp de jour , de quelques maisons dont la prise facilite au Régiment de Cambrésis l'entrée du Fauxbourg : M. de Chatellerault , son Colonel , y est blessé. Les Régimens de Grancey , de Bourbon , & de Hainaut , marchent par différentes routes , pour chasser les Ennemis de la hauteur qui domine la Ville. Le Comte de Grancey qui les commande , gagne le sommet de la Montagne , en chasse les Ennemis , & s'y place avec ses trois Régimens. M. de Catinat , témoin de ces préparatifs pour attaquer , reconnoît par lui-même la Place , & voit tomber à ses côtés le Marquis de Vieux-pont , que le desir de s'instruire , plutôt que son devoir , y avoit conduit.

Cependant , M. de Montgomery , chargé de couvrir , pendant la marche ,



le flanc gauche de l'Armée avec quatre cens chevaux , envoie avertir M. de Catinat , que les colonnes des Ennemis s'approchent de ce flanc , & que l'escarmouche commence à s'établir entre les postes avancés des deux Partis. La Cavalerie , qui n'avoit point passé le Pô , s'étoit mise en bataille , sur les avis que lui avoit envoyés M. de Montgomery ; & l'Infanterie de la seconde ligne , commandée par M. Duplessis-Belliere , s'étoit portée tout de suite au centre de la ligne dont elle avoit un peu devancé le front , pour occuper une maison & des broussailles qui la mettoient dans une position avantageuse. Le jour étant sur son déclin , la résistance que Montgomery présente aux différentes têtes des colonnes ennemies , ne leur laisse apercevoir qu'une ligne en bon ordre , dont les flancs sont hors d'insulte , & leur cache le nombre des Troupes dont l'Armée Françoisé est affoiblie par l'attaque de Saluces.

## 58 VIE DU MARÉCHAL

M. de Catinat qui, sur la première nouvelle, avoit joint M. de Montgomery, observe, au milieu du feu des Avant-Gardes, la force des Ennemis; le Soleil dardant ses derniers rayons sur leurs armes, y jette un éclat qui facilite le dénombrement des combattans : les tourbillons de poussière annoncent une armée en pleine marche. Le desir qu'avoit le Duc de Savoie, de voir promptement son Armée en bataille, l'avoit porté à donner à ses Colonnes l'ordre de serrer leurs distances, & de former des masses dont la profondeur ne pouvoit plus être cachée : tout annonce, de la part du Duc de Savoie, le dessein d'en venir à une bataille; c'étoit le desir de M. de Catinat.

Il profita des ténèbres de la nuit, pour disposer ses Troupes sur le terrain qu'il avoit reconnu pendant le jour; l'obscurité ne nuisit point à l'ordre du mouvement. Les Troupes qui ont passé le Pô, le repassent; les bagages sont

mis ensemble sous une bonne escorte, derrière les lignes dans un lieu assez éloigné de la montagne, pour que les Milices ennemies, qui y sont assemblées, soient obligées d'en descendre, & d'entrer dans la plaine, si elles veulent les inquiéter. L'Armée entière est rangée sur deux lignes; à la pointe du jour on dresse les alignemens: M. de Catinat s'avance pour découvrir la disposition des Ennemis. Ils avoient aussi profité de la nuit, pour quitter le Champ de bataille qu'ils paroissent vouloir occuper la veille. Les différens Partis n'avoient donné aucune nouvelle de leur marche, lorsque M. de Chaban, Capitaine dans le Régiment de Girardin, détaché avec cinquante chevaux, fit dire qu'il voyoit l'Armée ennemie près de l'Abbaye de Staffarde. L'estime dont M. de Catinat honoroit cet Officier, lui fit ajouter foi à son avis: il part à l'instant pour aller reconnoître la position des Ennemis. M. de Saint-Silvestre

## 60 *VIE DU MARÉCHAL*

l'accompagne avec la Brigade de Montgommery, le Régiment de Firmarçon, les Dragons de Languedoc. Les Gardes ennemies sont repliées ; les dix Escadrons de M. de Saint-Silvestre s'avancent jusqu'à la portée du Canon des Ennemis.

M. de Catinat aperçoit leur Armée en bataille sur une grande profondeur ; sa droite est couverte d'un long marais qu'on jugeoit impraticable. Les bords sont garnis de trois cassines séparées l'une de l'autre par des haies vives, précédées de deux larges fossés. La gauche, peu distante de la droite, a les mêmes défenses ; le marais qui la couvre, absolument impraticable, règne jusqu'au bord du Pô.

M. de Catinat voit cette position hérissée de difficultés ; il l'observe de plus en plus, sans rien changer à sa résolution : il veut la reconnoître en force, avant de la juger inattaquable, & va chercher l'Armée. M. de Saint-

Silvestre reste avec les dix Escadrons, pour contenir les Ennemis, & les empêcher d'occuper, avec de nouvelles Troupes, la hauteur dont on les a chassés, & derrière laquelle l'Armée Française doit leur cacher sa disposition.

Saint-Silvestre ne se contente pas de soutenir pendant trois heures sa position ; il entame avec succès celle des Ennemis : les Dragons de Languedoc entreprennent de les chasser d'une de leurs cassines ; ils mettent pied à terre, & emportent avec la vigueur naturelle à cette Troupe dans les actions dont le courage seul décide, la cassine gardée par la meilleure Infanterie de M. le Duc de Savoie. Les Gardes-à cheval du Duc marchent au soutien de ses Gardes-à-pied mis en fuite par les Dragons. Le Régiment de Montgomery repousse cette Cavalerie qui combat sous les yeux de son Prince : de nouvelles Troupes ennemies avancent pour reprendre ce poste ; elles marchent en

## 62 *VIE DU MARÉCHAL*

ordre , au bruit d'une Musique guerrière qui annonce des Troupes Allemandes conduites par le Prince Eugene. Les Dragons, affoiblis par la première attaque , ne peuvent se maintenir contre le nombre de cette Infanterie : elle reprend cette cassine ; les Dragons combattent encore dans les buissons qui l'entourent : le Régiment de Cambresis devançant l'Armée , les maintient dans ce poste. Cette première attaque donne à M. de Saint-Silvestre le moyen de reconnoître mieux la position des Ennemis : il sonde le marais de la droite ; & le jugeant praticable pour la Cavalerie , il l'y conduit lui-même. Celui de la gauche lui paroît difficile , même pour l'Infanterie. Il rend compte à M. de Catinat , qui fait sa disposition sur son rapport , & ne cesse de publier dans la suite qu'il n'avoit eu , dans la disposition de l'Armée , d'autre avis que celui de M. de Saint-Silvestre.

Cependant , arrive la première ligne

de notre Infanterie, composée des Brigades de Grancey, de Bourbon & de Robecq : les Régimens de Grancey & de Bourbon se jettent dans le Marais, pour replier la gauche des Ennemis ; Hainaut & Périgord les soutiennent ; M. de Feuquières les commande. La Cavalerie occupe le centre de l'armée ; mais les marais qui appuient les ailes des Ennemis, ne permettent à cette Ligne qu'un front de six Escadrons. Le Prince de Robecq occupe la gauche avec la Brigade de son nom, les Régimens d'Artois & de Cambrésis : il est soutenu par le Régiment de Cavalerie de Montgomery, qui avoit déjà tant combattu.

La marche de l'Infanterie fut comparée sur celle de la Cavalerie du centre ; elle ne la dépassa que pour marcher à la cassine qu'occupoit un Bataillon Espagnol ; mais les efforts furent inutiles : cette Infanterie étoit soutenue de près par de la Cavalerie, que la nôtre ne

## 64 *VIE DU MARÉCHAL*

put charger. Le terrain de la gauche des Ennemis se dispute long-tems entre les Régimens de Grancey & de Bourbon, & les Régimens Allemands de l'Armée ennemie. Grancey, qui commande cette Brigade, décide l'avantage des Troupes Françoises, en fondant à leur tête, l'épée à la main, sur les Bataillons ennemis, qu'il perce de part en part: le Régiment de Hainaut suit cet exemple, & se jette sur le Régiment de Savoie qu'il détruit. Notre Infanterie s'abandonne à la poursuite de quelques fuyards: Grancey, froid au milieu du combat, modère son ardeur; la Cavalerie ne peut la soutenir: ayant arrêté l'Infanterie, il la reforme en ligne, derrière un rideau, & attend dans cette position l'évènement du centre & de la gauche de l'Armée Française. Il voit la Cavalerie du centre culbuter celle des Ennemis, laisser derrière elle leur Canon; mais sa valeur se soutient moins que celle de l'Infanterie. L'ébranlement de quelques Escadrons



remis la fait se replier avec trop de précipitation ; elle ne perd pas cependant tout le terrain qu'elle avoit gagné , & forme une ligne pleine , qui arrête l'ennemi ; & le feu de l'Artillerie dirigée contre elle ne peut la faire vaciller.

La droite & le centre de l'Armée française venoient d'assurer la victoire ; elle ne balançoit plus qu'à la gauche : l'Infanterie de cette aîle n'étoit pas encore parvenue à déposter celle des Français , parce que notre Cavalerie n'avoit pu charger la Cavalerie qui la soutenoit. M. de Catinat & M. de Feuillères arrivent à cette gauche : alors le Prince de Robecq se tourne du côté de son Régiment , & lui dit en Wallon , d'une manière énergique : *Soldats, nous avons combattu avec autant de valeur que toute l'Armée ; recueillons-en les mêmes fruits qu'elle par un dernier effort ; nous assure la victoire.*

Aussi-tôt il remarche à l'Infanterie ennemie : son Régiment , ceux de Flandres

## 66 *VIE DU MARÉCHAL*

& de Périgord pénètrent dans les haies ; ils attaquent l'Ennemi la baïonnette au bout du fusil , le culbutent dans les pieds des chevaux de la Cavalerie ; & la décharge , réservée par notre Infanterie , le disperse dans un moment. Un seul Escadron des Cuirassiers de Baviere n'en est point ébranlé ; mais M. de Firmarcon , avec son Régiment que M. de Feuquieres avoit fait marcher par un sentier très-étroit , les force bientôt à prendre le même parti. La victoire est assurée : cependant le Champ de bataille ne nous appartient pas encore entièrement. La seconde ligne d'Infanterie , commandée par M. Dupleffis-Belliere , & composée de son Régiment , de ceux de la Sarre & de Clérambault , s'avance aussi-tôt : elle marche aux Ennemis l'épée à la main ; ils la reçoivent par un feu terrible de toute leur Infanterie rassemblée. Les cris de *Vive le Roi* , *vive M. de Catinat* , étouffent le bruit de la Mousqueterie. Dupleffis-

Belliere, & Chamarante, Colonel du Régiment de Périgord, devancent leurs Troupes pour se jeter dans celles des Ennemis. Le Soldat, en approchant, voit des chevaux de frise qui couvrent le front des Bataillons ennemis : cette nouvelle difficulté est pour lui une occasion de bons mots & de plaisanteries, qui caractérisent le sang-froid dans la chaleur de l'action ; il les écarte, pourfuit toujours les Ennemis que l'aîle gauche de la Cavalerie, commandée par M. de Quinson & de Saint-Silvestre, acheve de mettre en déroute.

Un Bois placé derrière le champ de bataille, offre aux fuyards un asile. Le Prince Eugene y rassemble quelques-uns des siens, & présente quelques Escadrons en ordre à nos Dragons, trop acharnés à la poursuite de l'Ennemi, pour être en état de combattre des Troupes en règle : ils se replient avec la même vivacité, & le Prince Eugene profite d'un instant de leur retraite, pour

## 68 *VIE DU MARÉCHAL*

passer, avec ses Troupes, un petit ruisseau qui le met à l'abri des poursuites de notre Cavalerie.

Ainsi finit cette célèbre journée. Il y avoit une lieue & demie de distance du terrain où avoit commencé la bataille, à celui où finit la poursuite. Le Duc de Savoie rassemble les débris de son Armée à Moret, & marche de-là à Carignan.

L'armée Françoisé coucha, selon l'usage, sur le champ de bataille. M. de Catinat dépêche à la Cour M. d'Orgemont-Pucelle, son neveu, pour porter la nouvelle de la victoire, & la relation de la bataille, à laquelle il ne se donne que la part d'un Soldat. Les Ennemis avoient perdu toute leur Artillerie, & plusieurs Drapeaux. On devoit les avantages de la première disposition à M. de Saint-Silvestre; la réussite des différentes attaques d'Infanterie à M. de Feuquieres : tous les Colonels y étoient nommés, & le Roi avoit à chacun d'eux

une obligation particulière. Catinat finissoit par s'excuser sur ceux qu'il oublioit ; & la Cour n'apprit que par les lettres de différens particuliers , que son cheval avoit été tué sous lui ; qu'il avoit reçu plusieurs coups dans ses habits , & une contusion au bras gauche. L'honneur de cette journée devoit retomber sur sur toute l'armée : celui qui la commandoit paroissoit y avoir si peu de part , que quand cette relation fut publique , un Nouvelliste qui en avoit écouté la lecture , demanda d'un air de curiosité : *M. de Catinat étoit-il à cette Bataille ?*

Le premier soin du Général fut d'aller visiter les blessés. MM. de Château-Renault , de Montgomery , de Firmarcon , de la Lande , & M. le Marquis de Liancourt , étoient du nombre : ce dernier , blessé dans les chairs du bras gauche , avoit eu deux chevaux tués sous lui ; & je le nomme plus particulièrement , parce que durant cette Campagne , il conçut pour M. de Ca-

## 70 VIE DU MARÉCHAL

cinat un attachement qui dura toujours.

Après avoir donné ses ordres pour le soin des blessés, M. de Catinat remercia les Troupes des services qu'elles avoient rendus la veille, & les félicita sur la gloire qu'elles s'étoient acquise. Chaque Régiment devant lequel il s'arrêtoit, l'entouroit avec le respect & l'attendrissement qu'inspire la confiance dont ils venoient de recueillir les fruits : enfin, il arriva au Régiment de Gran-  
cey, qui s'étoit fort distingué à la Bataille, & descendit de son cheval pour embrasser le Colonel. Quelques Soldats qui jouoient aux quilles à la tête du Camp, quitterent leur jeu pour s'approcher de M. de Catinat : il leur dit avec bonté de retourner à leur partie. Les Officiers lui proposerent d'en faire une ; il l'accepta, & se mit à jouer aux quilles avec eux. Un Officier-Général dit, qu'il étoit extraordinaire de voir un Général d'Armée jouer aux quilles après une bataille gagnée : *Vous vous*

*rompez*, répondit M. de Catinat, *cela seroit étonnant s'il l'avoit perdue*. Cette affabilité, cette facilité de mœurs dans un moment qui seroit pour d'autres un moment d'ivresse, peignent bien le grand homme.

Quoique la défaite de l'Armée du Duc de Savoie eût été entière, M. de Catinat ne se flattoit pas encore de pouvoir faire hiverner l'Armée Française en Piémont; l'ennemi trouvoit à chaque pas une nouvelle position: il auroit fallu un second combat, pour ouvrir tout-à-fait le Pays, & procurer des établissemens de subsistance. Le Duc de Savoie étoit à Moncalier, il y attendoit un renfort de sept mille Allemands, & de quatre mille hommes des Troupes en Garnison dans le Milanès, que le Duc de Fuensalida, Gouverneur de ce Pays, avoit fait partir, dès qu'il avoit appris la perte de la bataille. Ces deux renforts le joignirent en même tems que les Troupes Françaises, qui avoient

## 72 *VIE DU MARÉCHAL*

conquis la Savoie, sous les ordres de M. de Saint-Ruth, vinrent se réunir à l'Armée de M. de Catinat. Le Prince, emporté par l'ardeur de sa jeunesse, bouilloit d'envie de prendre sa revanche; (il avoit fait donner à ses Troupes une *Bénédiction Papale*; cérémonie qui parut plaisante à M. de Catinat, & dont il souhaitoit que les Barbets prissent leur part). M. de Louvigny, Général des Espagnols, & les autres Généraux appelés au Conseil, le détournèrent de ce parti, qui ôta à l'Armée Française toute espérance d'hiverner en Piémont.

Cependant M. de Catinat, campé à Raconis, mettoit tout le Pays à contribution. Les armes que le Duc de Savoie avoit données aux Paysans, & dont ils faisoient usage contre nos Troupes, firent exécuter ponctuellement les ordres de M. de Louvois; c'étoit de *brûler, bien brûler le Pays*: toutes ces exécutions militaires n'ont jamais décidé de la Paix, ni de la Guerre.

On



On avoit beaucoup conquis, mais on se voyoit forcé d'abandonner aussi-tôt le terrain qu'on avoit gagné avec tant de peine : ce n'étoit qu'en Savoie, en Provence & en Dauphiné, qu'on pouvoit envoyer nos troupes en quartier d'hiver. Il étoit important de se ménager pour la campagne suivante une entrée facile en Piémont. La prise de Suse parut à M. de Catinat devoir remplir ce grand projet, & il résolut de terminer sa campagne par cette opération, aussi utile que glorieuse pour le Roi.

L'Armée se présenta devant la Place : les Ennemis évacuèrent la Ville ; mais ils laissèrent dans la Citadelle trois cents hommes qui, après trois jours de siège, demandèrent à capituler. La saison commençoit à s'avancer : l'importance de cette Place, & le peu d'effet de trois cents hommes de plus ou de moins dans l'affaire générale, déterminèrent M. de Catinat à accorder au Gouverneur les honneurs de la guerre. Dès que M.

74 *VIE DU MARÉCHAL*

de Louvois apprit la capitulation, il se transporta de fureur, comme si, en accordant à trois cents hommes les honneurs de la guerre, on eût laissé échapper toute l'Armée de M. le Duc de Savoie. Aux yeux du Ministre, le Général qui n'avoit cessé de vaincre, dès qu'il avoit eu la liberté d'agir, ternit par cette sage opération toute la gloire de ses succès. Un Ministre de la trempe de M. de Louvois, pardonneroit plus facilement une imprudence qui exposeroit l'Etat, qu'une sage résistance à son despotisme; aussi M. de Catinat essuya-t-il, à la fin de la campagne, les mêmes reproches qu'il avoit reçus au commencement. Ayant mandé à M. de Louvois, avec sa bonne-foi ordinaire, que les frais de la campagne avoient rendu son traitement insuffisant; il le prioit de lui continuer sa gratification de deux mille écus; il en reçut la réponse suivante.

« Quoique vous ayez fort mal servi le  
» Roi cette Campagne, Sa Majesté veut

» bien vous continuer la gratification de  
 » deux mille écus ».

Rien de plus dur & de plus inconséquent. En effet, quelques jours auparavant, ce Ministre écrivoit à M. de Catinat : « Le Duc de Savoie s'aperçoit ,  
 » qu'ayant affaire à vous , il a affaire à  
 » plus fort que lui : ce sera bien autre  
 » chose l'année prochaine , que vous au-  
 » rez une grosse Armée , à laquelle rien  
 » ne manquera ». Cette alternative de complimens & de réprimandes étonna quelquefois M. de Catinat ; mais elle n'altéra jamais les sentimens de reconnaissance qu'il devoit à son bienfaiteur. Comme elle ne dirigea jamais ses actions, dont le bien fut toujours l'unique objet, cette campagne lui apprit à voir, d'un euil philosophique, la louange & le blâme. L'air de la Cour, qui affecte si vivement tant de têtes médiocres, produit dans celle du Sage cette heureuse température. « Quand on réussit ,  
 » disoit M. de Catinat , on a souvent  
 D ij

## 76 VIE DU MARÉCHAL

» des louanges à bon marché ; quand on  
» ne réussit pas , on trouve que vous  
» avez eu tort ». Il s'en fit une maxime  
dont l'application lui fut souvent né-  
cessaire.

Pendant l'hiver 1691 , M. de Feu-  
quières , qui commandoit à Pignerol , fit  
plusieurs courses à la tête de sa Gar-  
nison , soit pour enlever des postes aux  
Ennemis , soit pour mettre le pays à  
contribution : presque toutes furent heu-  
reuses ; mais ces succès , plus utiles à la  
réputation du Chef , qu'au bien général ,  
n'applanirent point à M. de Catinat les  
difficultés qui devoient retarder sa mar-  
che la campagne prochaine. Les idées  
vagues du Ministre , loin de détruire les  
obstacles , ne fournissoient pas même les  
moyens de les lever. Le Général per-  
doit un tems précieux à les combattre ,  
& à faire entrer dans l'esprit d'un hom-  
me de Robe , que la guerre ne s'assu-  
jettit point *au compas & à la règle ; que  
l'on y dépend de soi , & des Ennemis ;*

que la possibilité d'entrer de bonne heure en campagne n'est ordinairement que pour ceux qui font la guerre dans leur propre pays; & qu'enfin l'habileté des Généraux ennemis feroit naître des obstacles que la situation naturelle du pays, & cette barrière que le Pô met depuis depuis Turin jusqu'aux montagnes, devoit encore augmenter. Ces raisons communes étoient trop bonnes, pour être goûtées par M. de Louvois. Il persistoit à vouloir enlever Turin : il voyoit de son cabinet, cette Ville en feu, si l'on vouloit seulement approcher des mortiers à trois ou quatre cents toises de la Ville, & se donner la peine d'y jeter des bombes. Quelle réponse un Général d'Armée peut-il faire à ces absurdités? Il est bien à plaindre, lorsqu'il lui faut combattre à la fois l'Ennemi en campagne, & le Ministre dans son cabinet. C'est beaucoup, d'avoir en même tems une armée à conduire, & un procès à la Cour : on est obligé d'user de

## 78 *VIE DU MARÉCHAL*

grands ménagemens , pour dire à un Ministre, qu'il n'est pas à propos de brusquer une affaire , quand on peut , en temporisant , se donner les avantages qui en assurent le succès ; qu'il est trop tard de penser aux précautions , quand l'affaire est entamée. M. de Catinat se contenta donc de marquer à M. de Louvois , qu'avant de faire le Siège de Turin , il faudroit faire celui de Carmagnol , & se rendre maître des hauteurs des Capucins. Si , au-lieu de raisonner ainsi avec le Ministre , il lui eût résisté de front , il auroit courroucé l'impérieux Louvois ; c'est un inconvénient que le prudent Général voulut éviter. Il mit dans sa correspondance avec ce Ministre l'adresse qu'il auroit employée avec celui d'un Souverain étranger. Tantôt il paroissoit entrer dans ses vues , & convenoit avec lui que , si l'on pouvoit prendre Turin , la guerre deviendroit bien moins dispendieuse ; tantôt il lui parloit du bonheur que présageoit une prompte

entrée en Campagne : il entretenoit ainsi les espérances du Ministre , & éludoit ses ordres ; mais cette ruse ne put amuser long-têms M. de Louvois ; il fallut détourner ses idées du Piémont , & les attirer sur une partie où les opérations pussent réussir. M. de Catinat lui proposâ donc la conquête du Comté de Nice , & de ses Places fortes.

Ce projet rit à l'imagination de M. de Louvois : il prit à l'instant toutes les mesures nécessaires pour l'exécuter. Quatre Vaisseaux de guerre , & les Galères commandées par M. le Comte d'Estrées , reçurent ordre de se rendre au Port de Villefranche , pour favoriser la prise du Château de Nice. Dès la fin de Février , une partie de l'Armée marcha à Villefranche , & au Fort de Saint-Ospitio , dont la défense ne fut ni opiniâtre , ni coûteuse. Une fois maître de ces deux Places , on débarqua l'Artillerie des Galères , & l'on dressâ avec la même célérité des Batteries contre le Château de

Div

80 *VIE DU MARÉCHAL*

Nice. Leur emplacement fut le même qu'avoit pris autrefois le célèbre Barbe-rousse. Celles de M. de Catinat eurent un succès plus heureux : les Bombes firent sauter des magasins à poudre considérables, & avec eux périt une partie de la Garnison. Ces malheurs répétés alarmèrent le Comte de Frosasque, qui commandoit dans la Place pour le Duc de Savoie, & le forcèrent de demander à capituler, le cinquième jour de la tranchée ouverte. Cette demande paroissoit incroyable aux Soldats François, qui, sçachant la Place approvisionnée, & défendue par des Troupes d'élite, s'attendoient à un siège long & meurtrier. Notre Artillerie continuoit son feu : le Soldat ne donnoit aucune attention aux Tambours du Comte de Frosasque ; leur bruit se fit entendre à la fin, & M. de Catinat étonné lui-même, commença de croire à *l'heureuse étoile du Roi*. Il fit cesser le feu, accorda aux Ennemis la capitulation, & les Troupes Françaises prirent possession de la Place.



Cette conquête , que tant d'autres avoient entreprise inutilement , réveilla l'ardeur de M. de Louvois pour le siège de Turin. M. de Carinat parut y consentir , à condition que la Cour fourniroit toutes les munitions qu'il demanderoit. Le détail effraya M. de Louvois : à peine l'eut-il examiné , qu'il crut avec M. de Catinat , qu'il falloit prendre Carmagnol , Coni & Kenasco , avant de penser à Turin ; & il le pressa d'entrer de bonne heure en campagne. C'étoit , à la vérité , le plus sûr moyen de déranger les projets des Ennemis ; mais le 23 Avril , on n'avoit encore aucun ordre de la Cour , pour mettre les Troupes en mouvement. Elle n'avoit pas daigné fixer l'état de celles qui composeroient l'Armée ; & cependant M. de Louvois vouloit de la célérité dans les opérations. Il voyoit à regret dans l'Armée l'inaction , quoiqu'elle n'y fût que par sa faute ; & il ne pouvoit plus tenir contre la raison du Général , qui préféroit la sûreté

## 82. VIE DU MARÉCHAL.

dans les entreprises, à l'éclat que produit quelquefois la témérité. Ce Ministre ne doutoit point que la plus forte partie de l'Armée ne fût en état d'agir, & de se porter à Ivree, pour en faire le siège.

La prise de cette Place forte alors étoit peu importante pour les opérations de la Campagne : son éloignement de Suse, & des autres dépôts de l'Armée, en rendoit la prise douteuse, & même dangereuse ; le moindre transport étoit de dix lieues. Le Ministre, las d'avoir toujours tort, resta convaincu que sa volonté devoit abrégér les chemins ; il donna un ordre positif. M. de Catinat, après avoir mandé, sans détours, la folie de cette entreprise, se prépara à obéir, disant : *je sais ce que c'est qu'un ordre positif.*

La soumission du Général fit plus d'effet sur l'esprit du Ministre, que les meilleures raisons : elle fut suivie d'un contr'ordre. Cette nouvelle, si heureuse pour l'Armée du Roi, causa tant de joie

à M. de Catinat, qu'il fit peu d'attention aux termes durs qui la lui annonçoient : *Il est fâcheux qu'un homme d'aussi bon esprit que vous, se fasse des monstres pour les combattre*, écrivoit M. de Louvois. Il est triste qu'une partie essentielle du mérite des Généraux François, soit de se mettre au dessus du style des Ministres. Louvois ne relâchoit rien de son caractère ; & , pour le bonheur de l'Etat & des Troupes, Catinat conservoit le sien.

M. de Catinat s'étoit acquis la liberté de commencer la Campagne par la prise de Veillane. Il marcha ensuite à Carmagnol, qui se rendit après trois jours de tranchée ouverte. Le Duc de Savoie, voyant approcher de sa Ville Capitale, usa de nouveaux artifices, pour paroître désirer la Paix, & presser la négociation que l'Avocat Péraquin avoit entamée pendant l'hiver. M. de Catinat avoit reçu un plein pouvoir de la Cour pour en traiter : on lui avoit envoyé, en qualité d'Aide-

84 *VIE DU MARÉCHAL*

Négociateur, M. de Chanlay, homme d'esprit, mais important par caractère, & attaqué de la maladie des gens oisifs, qu'on peut appeler *la manie des affaires d'Etat*. Louis XIV, embarrassé par un Ennemi qu'il avoit trop méprisé, desiroit la Paix plus réellement que le Duc de Savoie : il se flatoit de la lui donner ; mais M. de Catinat, loin d'entretenir ses espérances, ne chercha qu'à les lui faire perdre.

*Si ce Prince, lui mandoit-il, n'étoit pas plein d'artifice & de mauvaise foi, l'on jugeroit plus certainement de l'événement de la Négociation ; mais ses paroles me paroissent fort obliques. Je crois qu'il faudroit que la négociation fût managée par des Puissances intéressées au repos de l'Italie.* La Cour adopta cette nouvelle vue, & engagea le Pape & la République de Venise, à se rendre médiateurs de la Paix d'Italie, qui étoit encore bien éloignée : ce qui n'ôte point à M. de Catinat la gloire si rare dans un Général François,

d'avoir donné des moyens politiques de faire la Paix : bien différent de ce Barbare qui, voyant son fils poursuivre avec ardeur les Ennemis, après une victoire trop complète, lui crioit : *Insensé, tu nous envoies planter des choux.*

Tout étoit disposé pour le siège de Coni, & rien après cela ne pouvoit arrêter la marche sur Turin. Ce siège fut confié à M. de Feuquières : sa réputation méritée de grand Officier, fit oublier à M. de Catinat les justes mécontentemens qu'il en avoit, & que je vais rapporter, avant de passer aux événemens du siège de Coni.

Personne n'ignore que M. de Feuquières, plein de cette ambition qui est toujours fatale aux Etats, n'étoit occupé que des moyens de déplacer son Général. Il entretenoit avec le Ministre une correspondance peu avantageuse au Service du Roi : c'étoient chaque jour de nouveaux projets, d'autant plus agréables à M. de Louvois, que l'exécution

88 *VIE DU MARÉCHAL*

le petit & le grand Faubourg , pour remporter seul l'honneur de cette action. Le nombre de ses Troupes n'étant pas suffisant , son attaque étoit manquée , lorsque M. de Catinat , arrivant de Suse , alla le joindre seul , pour combiner une nouvelle attaque. Dès qu'ils en furent convenus , il retourna à son détachement , pour le faire marcher à Veillane. A peine s'étoit-il ébranlé , que M. de Feuquières lui envoya dire qu'il appercevoit quelques Escadrons ennemis. M. de Catinat ne les jugeant pas assez forts pour empêcher l'attaque , ordonna à M. de Feuquières de continuer ; mais il avoit déjà replié ses postes , & commencé sa retraite. M. de Catinat n'eut plus d'autre parti à prendre , que de faire la sienne : il fit auparavant demander à M. de Feuquières , s'il n'avoit pas besoin de quelques Troupes , pour assurer sa retraite sur Pignerol : celui-ci répondit que non ; & d'après la nouvelle , fausse ou vraie , que les Ennemis l'atten-

doient du côté d'Orbassan, il quitta la route de Pignerol, pour faire la retraite sur Suse.

Loin de se plaindre, de punir même M. de Feuquières, comme ç'auroit été son devoir dans tout autre pays, M. de Catinat rendit au Ministre un compte plaisant de cette *Cacade*; c'est ainsi qu'il la nommoit. Il annonçoit la plaisanterie du Gazetier de Hollande sur la levée du siège de Veillane. M. de Feuquières, au contraire, dans l'impossibilité de faire croire au Ministre qu'il falloit attribuer cette *Cacade* à M. de Catinat, chercha à le persuader au Public, chez qui la calomnie acquiert aisément du crédit. Il fit insérer dans les Gazettes, que cette entreprise n'avoit jamais été de son avis: mais les lettres de M. de Catinat à M. de Louvois; celles de M. de Feuquières à ce Ministre, prouvent que l'attaque de Veillane ne fut résolue que sur les sollicitations répétées de M. de Feuquières; Les frères & les amis de

M. de Catinat , surpris de la tournure que les Nouvellistes donnoient à cette affaire , lui en demandèrent un détail qui finit ainsi : *M. de Feuquières propose toujours , quitte ensuite à se tirer d'affaire. Quel diable peut imaginer un pareil procédé ? C'est pour cela que je n'ai pas gardé ses lettres : je l'aurois rudement saucé , si ce n'est qu'il faut se tenir à portée de servir avec les gens que le Roi donne , & qu'il ne faut pas que nos antipathies nuisent à son Service. J'ai cru qu'une exposition simple de ma part suffisoit. La conduite de M. de Feuquières méritoit plus qu'une réprimande ; mais le Ministre s'y borna , M. de Catinat n'ayant point sollicité la punition.*

Que veut donc dire M. de Feuquières , dans sa leçon sur les attaques combinées , quand il cite pour exemple de combinaisons fausses l'entreprise de Veillane ? Son récit n'est que fausseté , ses principes ne sont que des lieux communs qui défigurent ses Mémoires , & qui ajoû-



rent à ce que sa conduite eut de répréhensible. Revenons au siège de Coni.

M. de Feuquières partit pour investir la Place , avec un détachement considérable d'Infanterie , de Cavalerie , & de Dragons. A peine l'investissement étoit-il achevé , que les Ennemis voulurent renforcer la Garnison , & faire entrer dans la Place deux mille cinq cens hommes. M. de Feuquières avoit fait un détachement de cinq cens Dragons , pour les reconnoître. M. Baudot , Lieutenant-Colonel , qui les commandoit , ne se borna pas à observer les Ennemis qui n'étoient plus qu'à une lieue de de Coni ; il les attaqua , & les mit en déroute.

On ouvrit donc tranquillement la tranchée : mais M. de Catinat , craignant que les Ennemis ne tentassent une seconde fois la même opération avec succès , augmenta le nombre des Troupes , & l'Artillerie destinée à ce siège. Un corps si considérable ne pouvoit , dans

l'usage de la Guerre , rester aux ordres d'un Maréchal de Camp. M. de Bulonde, ancien Lieutenant-Général , fut nommé pour le commander. Pourquoi n'en a-t-on pas choisi un autre, dira-t-on bientôt ? C'est qu'il n'y a pas toujours de choix dans les Lieutenans-Généraux de nos Armées : car M. de Catinat prouva plusieurs fois pendant cette même campagne, qu'il ne se régloit point sur les considérations particulières. Il donna à M. de Saint-Silvestre le commandement d'un détachement , quoique ce fût à M. d'Elbeuf à marcher ; ( qu'on pèse bien ce nom , & son crédit ).

M. de Feuquières , peu ami de la subordination , se vit arriver avec peine un Supérieur. Le bon-homme Bulonde, satisfait de l'extérieur du commandement , sentoit son incapacité , & se laissoit conduire par les conseils de M. de Feuquières : celui-ci lui persuada de faire attaquer , au petit point du jour , la contrescarpe , & la demi-lune de Coni.

Cette attaque téméraire , entreprise à pareille heure , eut le succès qu'on devoit en attendre ; elle échoua. La perte des Troupes Françoises fut en raison de la grande valeur qu'elles y montrèrent. Dès que M. de Catinat en fut instruit, il craignit que ce revers ne diminuât le courage & la bonne volonté des Troupes , & il en fit aussi-tôt partir de nouvelles , pour reprendre le siège avec vigueur , & profiter de l'avantage du logement, que la mollesse des Ennemis nous avoit conservé. Il tâcha ensuite d'adoucir au Roi cette nouvelle : *L'attaque ,* mandoit-il , *n'a pas eu tout le succès qu'on auroit pu en attendre , si elle avoit été menée méthodiquement.*

Ce succès avoit redonné du courage aux Assiégés ; & d'ailleurs , presque toutes nos Batteries étoient hors d'état de tirer ; la plûpart des Ingénieurs avoient été tués. On fut obligé de chercher dans différens Régimens des Officiers capables d'en remplir les fonctions : il s'en

trouva plusieurs ; ce qui fait voir que l'instruction parmi les Officiers étoit supérieure , peut-être , à ce qu'elle est aujourd'hui. M. de Persy , entr'autres , Major du Régiment de la Sarre , neveu de M. de Vauban , y fut envoyé , *sans aucune complaisance pour M. de Vauban.* Il s'y distingua , comme auroit pu faire un bon Ingénieur de profession.

La Cour s'impatientoit de plus en plus de la longueur , & du peu de succès du siège : les lettres de l'Armée faisoient connoître que M. de Catinat n'avoit pas dit tout ce qu'il pouvoit dire sur l'attaque de la contrescarpe & de la demi-lune. Il avoit conservé dans cette occasion ce caractère qui le portoit à garder le silence sur ses propres succès , & à atténuer les fautes de ceux qui servoient sous ses ordres , quand il ne pouvoit les cacher. Le cri de la Cour étoit , pour que le Roi lui ordonnât de nommer l'auteur de la *ridicule attaque* ; ( car elle n'eut jamais d'autre épithète ). Le

Roi le lui demanda plusieurs fois ; mais il fut éluder la question , en s'étendant en regrets sur la perte d'une aussi bonne Infanterie ; jusqu'à ce qu'enfin l'événement du siège de Coni le forçât à ne plus rien dissimuler.

Il fut résolu dans le Conseil du Duc de Savoie d'envoyer le Prince Eugene , pour faire lever le siège. M. de Catinat , averti à tems , fit partir un détachement considérable , aux ordres de M. de Saint-Silvestre : ce secours devoit avoir joint M. de Bulonde , cinq grandes heures avant l'arrivée du Prince Eugene. Une terreur panique s'empare tout à-coup de M. de Bulonde , & de ses Conseils : il lève le siège avec précipitation , abandonne ses Canons , ses blessés , quinze heures avant l'arrivée des Ennemis. M. de Catinat ne put déguiser à la Cour cette nouvelle ; elle rappela au Roi l'attaque de la demi-lune & de la contrescarpe ; il ne lui fut plus possible de lui en cacher l'auteur ; il fut enfin forcé de

déclarer , que *M. de Feuquieres* avoit été d'avis de faire de jour l'attaque de Coni ; que tout le monde la lui donnoit par les discours qu'il avoit tenus avant l'action , par l'impatience de son exécution ; par le mépris qu'il avoit pour les *Ennemis*.

Depuis long-tems , l'on disoit publiquement à l'Armée , qu'on devoit à *M. de Feuquières* cette héroïque & judicieuse entreprise. Ces discours se tenoient surtout à la table des Généraux. Chacun espéroit que le Roi ne confieroit plus ses Troupes à un pareil étourdi , dont l'ambition ne pouvoit être retenue , ni par le frein de la subordination , ni par la considération du bien de l'Etat. Ainsi, *M. de Catinat* fut le dernier de son Armée à parler contre un homme que la jalousie avoit rendu son ennemi.

La levée du siège de Coni est une chose si étonnante , que je crois devoir en rapporter en entier la relation tirée mot à mot des lettres de plusieurs témoins. L'on croira sans doute , en la lisant ,

lisant , que c'est sur M. de Bulonde qu'a été faite la plaisanterie de cette lettre , attribuée à un Général , dont on ignore le nom : *Les Ennemis sont à trois lieues d'ici , je ne puis plus tenir qu'un quart-d'heure.*

« Notre Armée, comme je crois vous  
 » l'avoir déjà mandé , étoit composée  
 » de douze Bataillons , & de quinze  
 » Escadrons , qui faisoient bien neuf  
 » mille combattans , sans compter le se-  
 » cours de M. de Saint-Silvestre ; & le  
 » Prince Eugene ne pouvoit amener tout  
 » au plus que trois ou quatre mille che-  
 » vaux , & autant de payfans. Cepen-  
 » dant nos Généraux , pour ne pas  
 » démentir leurs belles actions passées ,  
 » & pour finir comme ils avoient com-  
 » mencé , ne trouvèrent pas à propos  
 » de continuer le siège , & d'atten-  
 » dre les Ennemis : ils aimèrent mieux  
 » lever le piquet honteusement , & re-  
 » nouveler l'exemple de Gironne , qui  
 » est quasi le seul arrivé du règne de

98 *VIE DU MARÉCHAL*

» Louis-le-Grand , que de réparer la  
» méchante conduite qu'ils avoient eue  
» pendant tout ce siège par un généreux  
» effort , comme toute l'Armée le sou-  
» haitoit. Ils firent retirer les canons &  
» les mortiers pendant toute la nuit ;  
» mais on fut obligé de laisser une pièce  
» de vingt livres de balles , dont l'affut  
» avoit été cassé par le canon des Enne-  
» mis , que l'on ne put jamais remettre ,  
» toutes les machines que l'on fit pour  
» cet effet ayant été inutiles. Dans le  
» désordre & l'épouvante où le méchant  
» manège , & la méchante contenance  
» de nos Généraux avoient jeté toute  
» l'Armée , on fit passer en même tems  
» nos équipages au-delà de la rivière de  
» Stura , & on les envoya devant à Villa-  
» falet , avec le Régiment de Flandre.  
» Celui de l'Artillerie descendit avec  
» peine dans le Vallon que fait la Stura ,  
» où deux de nos Pièces se renversè-  
» rent ; ce qui arrêta beaucoup l'Armée  
» qui étoit en bataille dans la plaine au



» devant de Coni. Du côté de l'attaque,  
 » on n'abandonna la tranchée qu'à la  
 » pointe du jour, & l'on mit à la queue  
 » six Compagnies de Grenadiers, & les  
 » détachemens de cent hommes par Ba-  
 » taillon, pour empêcher les Ennemis  
 » de nous incommoder dans notre re-  
 » traite, qui fut beaucoup retardée par  
 » la peine qu'on eut à relever nos deux  
 » pièces de canon renversées, & que l'on  
 » fut sur le point d'abandonner. Tous  
 » nos Généraux appréhendoient que le  
 » secours des Ennemis n'arrivât avant  
 » que nous fussions au-delà de la Rivière.  
 » On les réunit pourtant, après beau-  
 » coup de peine; & ce qui pouvoit nous  
 » embarrasser fut au-delà de la Rivière  
 » vers les neuf ou dix heures du matin;  
 » sans que la Garnison qui s'empara avec  
 » de grands cris de joie de la tranchée,  
 » dès qu'elle fut abandonnée, eût rien  
 » entrepris pour nous empêcher de nous  
 » retirer. L'Armée passa ensuite la Stura  
 » à gué dans le plus grand désordre du  
 » monde.

E ij



» Tous les Bataillons passèrent en fou-  
» le, pêle-mêle les uns avec les autres ,  
» l'Arrière-Garde aussi-tôt que l'Avant-  
» Garde , chacun se pressant de se sau-  
» ver : rien n'a jamais mieux ressemblé à  
» une déroute , que le passage de cette  
» Rivière , quoique l'Ennemi n'eût pas  
» encore fait semblant de nous suivre ,  
» & que nous eussions tout le tems de  
» faire notre retraite à notre aise. Les  
» Bataillons qui purent se rassembler les  
» premiers montèrent la hauteur , où  
» M. de Bulonde étoit déjà arrivé depuis  
» le matin avec la Cavalerie , laissant l'In-  
» fanterie pour démêler la fusée. Tous  
» les autres suivoient , lorsqu'une de nos  
» pieces de canon se renversa dans un  
» fossé ; la tête ayant tourné à tout le  
» monde , jusqu'aux charretiers. On tâcha  
» de la retirer ; mais comme on vit qu'il  
» falloit beaucoup de tems pour la rele-  
» ver , on alloit l'abandonner , lorsqu'on  
» eut nouvelle du secours de M. de Saint-  
» Silvestre , qui n'étoit qu'à demi-lieue

DE CATINAT. 101

» de la tête de notre petite Armée ; &  
» il ramena la joie & la tranquillité sur  
» le visage de toute l'Armée , & sur-tout  
» de nos Généraux à qui la tête auroit  
» tourné infailliblement, dès que le Prince  
» Eugene auroit paru , comme il fit quel-  
» ques heures après. Sa Cavalerie com-  
» mença à sortir en-deça de la Ville , &  
» à remplir tout le chemin qui descend  
» de Coni dans le Vallon de la Stura :  
» elle se mettoit en bataille à mesure  
» qu'elle descendoit , & se préparoit à  
» passer la Rivière , lorsque le Prince de  
» Robecq , Brigadier , qui avoit encore  
» conservé le sang - froid , fit avancer  
» deux Bataillons pour les leur opposer.  
» Il les posta vis à-vis des Ennemis , dans  
» des vignes qui sont par amphithéâtre ,  
» depuis le lit de la Stura , jusqu'à la  
» hauteur qui est de l'autre côté , & au  
» niveau de Coni. Ce poste étoit très-  
» avantageux pour l'Infanterie , qui étoit-  
» là comme dans une citadelle ; ce qui  
» empêcha les Ennemis de tenter le

102 *VIE DU MARÉCHAL*

» passage. Ils se mirent en bataille au  
» bord de la Rivière , & paroissoient  
» bien être quinze cens chevaux ; le reste  
» n'ayant pas eu assez de terrain pour  
» sortir de la Ville. Ils demeurèrent  
» quelque tems dans cette situation , &  
» mirent ensuite pied à terre. Quelques-  
» uns de leurs Escadrons s'étant trop  
» avancés, on les obligea de reculer , à  
» coups de carabines. On profita de tout  
» cela , pour relever notre canon , &  
» le faire monter sur la hauteur. La pré-  
» sence de M. de Saint-Silvestre nous  
» avoit mis en état de ne plus craindre  
» les Ennemis : le lendemain , avant le  
» le jour , on retira les Bataillons qui  
» bordoient la rivière , & l'Armée se  
» mit en marche sur trois colonnes dans  
» le plus bel ordre du monde ; ce qui fit  
» bien connoître que M. de Saint-Sil-  
» vestre y étoit , & qu'il y avoit mis la  
» main. Elle campa ce jour-là , 29 , à  
» Villafalet ; le 30 , à Savillan , où elle  
» resta le 1<sup>er</sup>. & le deux de Juillet. Elle

» en partit le 3 , & fut camper à Raconis ,  
 » d'où elle a joint l'Armée de M. de  
 » Catinat. Voilà quelle a été l'issue du  
 » siège de Coni , que M. de Feuquières  
 » voulut prendre avec cent Grenadiers ,  
 » comme il l'essaya à l'attaque ridicule  
 » de la demi-lune , dont je vous ai parlé  
 » dans mes autres lettres. Nous y avons  
 » eu le démenti tout entier , & cela a  
 » fait beaucoup de tort aux affaires , &  
 » à la gloire du Roi dans ce Pays ; a  
 » abatu le courage de nos Soldats , &  
 » relevé celui des Payfans qui , dans la  
 » route de Coni , nous ont tué plus de  
 » trois cens Soldats. Nous avons aban-  
 » donné presque quatre cents Soldats  
 » blessés , & plus de trente Officiers dans  
 » l'Hôpital que nous avons établi aux  
 » Récolets , près de Coni. M. le Prince  
 » Eugene en a fait prendre beaucoup de  
 » soin , & sur-tout des Officiers qu'il a  
 » fait porter à la Ville , où on les a fait  
 » bien traiter , comme M. de Bulonde  
 » l'en a prié par une lettre ; promettant

» de payer la dépense que l'on feroit  
» pour eux. Le nombre des morts égale  
» celui des blessés abandonnés, & il se  
» trouva le 3, à Savillan, près de quatre  
» cents malades, ou blessés, qui s'étoient  
» traînés jusques-là depuis Coni. Outre  
» la pièce de canon que l'on a laissée dans  
» la batterie, les Ennemis ont encore  
» profité de trois ou quatre milliers de  
» poudre, d'autant de balles, de plu-  
» sieurs bombes, boulets & grenades;  
» de plus de mille outils à remuer la terre,  
» de quantité de mèches, de sacs-à-terre,  
» de pains, de farines, & de plusieurs au-  
» tres munitions; & qui pis est, outre l'hon-  
» neur que nous y avons laissé, nous au-  
» rions trouvé dans cette Ville les clefs de  
» plusieurs autres; comme de Mondovi,  
» Bène, Ceve, Chérasc, qui servent de  
» retraite & de magasins aux Savoyards  
» & aux Barbets. Outre qu'elle nous ren-  
» doit maîtres de toute la plaine de Pié-  
» mont, elle assuroit les quartiers-d'hi-  
» ver que nous eussions pu établir ici,

» à Saluces, Fossan, Racconigi, & tout  
 » ce qui est entre Coni & Carmagnol :  
 » elle nous ouvroit la communication de  
 » Nice & de la Provence par le Col  
 » de Tende, qui aboutit directement à  
 » Coni, & par où M. Devins devoit ve-  
 » nir avec dix bataillons de Milice, pour  
 » la Garnison des Places que nous au-  
 » rions prises, en nous rendant maîtres  
 » de Coni. La consternation & le déses-  
 » poir de M. de Bulonde & de M. de  
 » Feuquières sont tels, qu'ils doivent  
 » être, après une si vilaine manœuvre  
 » qu'ils ont faite : on ne les ménage plus  
 » dans l'Armée ; on les a hués haute-  
 » ment en arrivant, & ils ne se mon-  
 » trent plus. M. de Bulonde est, ou fait  
 » semblant d'être malade ; & pour M.  
 » de Feuquières, il est caché entière-  
 » ment ; on croit qu'il s'en ira à la Cour,  
 » rendre compte de ses actions ».

On juge aisément du chagrin d'un  
 Général, qui a pris des mesures justes  
 pour assurer le succès de ses opérations ;

& qui les voit détruire par ceux qui n'étoient chargés que d'exécuter ses ordres. Envain M. de Bulonde , conseillé par M. de Feuquières , voulut-il répandre , que c'étoit par ordre de M. de Catinat qu'il avoit levé le siège : une fausseté si grossière ne fut crue de personne. Pour M. de Feuquières , honteux de se voir attribuer des conseils malicieux , qui n'avoient été que trop suivis , il passa le reste de la Campagne à chercher à mettre la division dans l'Armée ; & sur-tout à persuader au Ministre qu'elle y étoit. Il suscita à M. de Catinat une tracasserie avec M. de Pomponne , rappelé dans ce moment au Ministère , en publiant que M. de Catinat n'en avoit pas fait compliment à son fils. « Lui seul , » écrivoit M. de Catinat à M. de Croisille , a voulu faire croire que tout le » monde étoit brouillé dans notre Ar- » mée ; il a voulu faire voir par-là que » les cervelles y étoient renversées , & » diminuer le blâme de l'aversion pu-



» blique qu'il s'est attirée, & qui est à  
 » un point qu'on ne sçauroit s'imaginer.  
 » C'est, peut-être, avec malhabileté &  
 « imprudence, mais je n'y ai contribué  
 » en rien : il a eu du moins un mérite  
 » cette campagne, c'est d'avoir main-  
 » tenu l'union, dans la pensée où l'on  
 » étoit, qu'il vouloit brouiller les esprits,  
 » & que c'étoit lui qui avoit fait courir  
 » le bruit qu'on étoit aux épées & aux  
 » couteaux. J'ignore jusqu'où a pu aller  
 » le mal qu'il a voulu faire : je crois que  
 « je suis trop bon ; car pour cette fois  
 » je ne manque pas d'armes contre lui ;  
 » mais je n'aime pas à entrer en lice de  
 » dénonciateur avec un homme de qua-  
 » lité, à qui j'ai souhaité cent fois de  
 » bon cœur un autre caractère d'esprit,  
 » qui méritât la confiance d'un homme  
 » qui n'a que des sentimens droits &  
 » d'honneur sur ce qui regarde le Ser-  
 » vice, & son prochain. On ne peut pres-  
 » que pas croire un mot de tout ce qu'il  
 » dit ; & je n'ai jamais connu homme

» moins incommode d'une vérité : par  
» exemple , M. de Barbésieux m'écrit  
» qu'il l'a informé d'un fait tout-à-fait  
» faux , car je ne me suis point apperçu ,  
» & encore moins de M. le Marquis de  
» Créquy que d'un autre , que les Offi-  
» ciers Généraux ne se conduisent pas  
» bien avec moi ».

J'ai cru devoir m'étendre sur cet article , parce qu'il développe toute la beauté du caractère de M. de Catinat. Je me suis fait un devoir de rapporter ses propres termes , persuadé qu'ils exciteroient plus d'intérêt que ceux que j'y aurois substitués : d'ailleurs , il me sembloit nécessaire de prémunir le Lecteur contre les satires perpétuelles que M. de Feuquières fait de M. de Catinat dans ses Mémoires , que tout le monde regarde avec raison comme un chef-d'œuvre dans d'autres parties. Il est fâcheux que dans cet Ecrivain , la bonté de l'ame n'ait pas répondu à celle du génie , & qu'un Officier si supérieur dans les qua-

lités militaires , se soit montré si foible dans les vertus civiles.

La jonction de l'Armée ennemie par le Duc de Bavière avec un nombre considérable de Troupes , rendoit l'Armée du Duc de Savoie très-supérieure à l'Armée Françoisé , & mettoit celle-ci dans l'impossibilité de réparer l'évènement malheureux qu'elle venoit d'éprouver.

L'Infanterie de M. de Catinat étoit encore pleine de volonté ; elle avoit en elle-même , & en son Général , une grande confiance. Les exemples de sévérité auxquels le libertinage & l'indiscipline le forçoient chaque jour , n'avoient point altéré ce sentiment. Il n'en étoit pas ainsi de la Cavalerie , qui est de préférence l'âme des conquêtes ; elle avoit *pris en fantaisie* , la supériorité de la Cavalerie Allemande ; on ne pouvoit compter sur elle. La demande que M. de Catinat avoit faite de dix ou douze escadrons de Cavalerie , du nombre des bons , dont l'exemple pût *guérir*

## 110 *VIE DU MARÉCHAL*

*cette fantaisie*, n'avoit point été accordée ; & cependant le Roi vouloit encore la guerre offensive. C'étoit l'avis de M. de Chanlay, que nous avons vu venir au commencement de la campagne, pour négocier la Paix. On est étonné de le voir ignorer, que la prudence du Général consiste à ne reprendre une opération manquée, que long-tems après ; parce qu'il reste aux troupes un dégoût qui rend leur valeur au moins douteuse. M. de Chanlay ne calculoit pas mieux la supériorité actuelle des Ennemis sur l'armée Françoisé, & il portoit le Roi à vouloir que l'on remarchât à Coni : M. de Catinat au contraire, vouloit se tenir sur la défensive, & n'adhéra jamais aux ordres de la Cour, que pour garder Carmagnol, *que des circonstances politiques qu'il ignorois, pouvoient seules engager à garder, en retirant l'Armée du Piémont.* Il mit cette Place en état de défense, y laissa M. Duplessis-Bellievre avec une garnison suffisante, & l'aban-

donna à ses propres forces , en faisant repasser le Pô à toute l'armée.

Le Prince Eugene, averti de sa marche, partit de son camp avec un gros détachement de Cavalerie, pour charger l'arrière-garde, lorsque le gros de l'armée, ayant passé le Pô, seroit hors d'état de la secourir. Il vit bientôt, à la légèreté avec laquelle l'armée passoit la rivière, que ses troupes n'arriveroient pas à tems, & détacha quelques Chevaux-légers, pour inquiéter l'arrière-garde, retarder sa marche, & la forcer de se mettre en bataille. A peine les vit-on approcher, que M. le Marquis de Créquy, sans arrêter la marche de l'armée, les fit repousser par quelques piquets de Cavalerie. Tout le détachement du Prince Eugene arriva peu de tems après, & plia nos troupes de Carabiniers rassemblées pour la première fois. Le Régiment de Grammont, Dragons, revient aussi-tôt sur ses pas, charge avec succès, & s'arrête quand les Ennemis sont

## 112 VIE DU MARÉCHAL

pouffés assez loin , pour ne pouvoir inquiéter l'arrière-garde. La perte des Ennemis fut considérable , & l'armée Françoisé campa tranquillement à Piobès, de l'autre côté du Pô , d'où elle marcha à Saluces pour couvrir ce poste que les Ennemis sembloient menacer.

L'Armée du Duc de Savoie put alors investir tranquillement Carmagnol. Un Général d'armée n'abandonne point une Place , pour marcher le moment d'après à son secours ; & M. de Catinat résista encore sur ce point à la volonté du Roi, *partz qu'un homme chargé des affaires doit prendre sur lui, en homme de bien, le parti qu'il croit le meilleur.* Il fit seulement répandre le bruit qu'il vouloit secourir Carmagnol , pour donner à M. Dupleffis-Bellievre un moyen de plus de faire une capitulation honorable , qui fut signée après dix jours de tranchée ouverte.

Le Duc de Savoie ayant laissé une garnison dans Carmagnol , s'avança sur

le chemin de Sufe, pour s'emparer de cette place, qui lui ouvroit le chemin de la Savoie par le Mont Cénis; celui de Briançon par Exiles, Oulx, Sésane, & le Mont Genève, où la vallée de Pragelas aboutit. Les fortifications de cette Place étoient en aussi-bon état qu'elles pouvoient être: sa garnison étoit formée des meilleurs bataillons de l'Armée; M. de Larray y commandoit. L'armée Françoisise étoit campée sous Pignerol, que les Ennemis avoient encore un plus grand intérêt d'attaquer.

Dès que leur marche fut entièrement décidée sur Sufe, M. de Catinat partit de Pignerol avec dix-huit bataillons choisis sur toute l'Infanterie. Les Ennemis, de leur côté, avoient hâté leur marche, & étoient déjà au pied du Col de Fenestrelles. Les troupes Françoisises, excédées, ne pouvoient plus arriver à tems; M. de Catinat les laissa aux ordres du vieux M. de Langallerie, pour aller en personne joindre M. de Larray. A peine

## 114 *VIE DU MARÉCHAL*

arrivé à Suse, il voit les Ennemis marcher sur différentes colonnes fort éloignées les unes des autres, pour s'emparer des hauteurs les plus proches de la Place. Il sort sans hésiter, à la tête de douze Bataillons de la garnison : ses troupes étoient réunies ; celles des Ennemis séparées. L'on attaque, l'une après l'autre, ces différentes colonnes, plus foibles chacune en particulier, que la garnison. La valeur de notre Infanterie, aidée de l'avantage de la disposition, force tour à tour les hauteurs occupées par les Ennemis ; on les poursuit jusques dans leur ancien camp avec une telle vivacité, que le Duc de Savoie, & le Duc de Bavière ont à peine le tems de descendre du clocher de Méane, d'où ils regardoient la marche de leur Armée, pour regagner le Quartier. Ainsi, la promptitude de la résolution, la sûreté de la disposition de M. de Catinat, rend dans un instant inutiles les grands secours des Alliés du Duc de Savoie ;



force ce Prince à rentrer en Piémont, & à ne plus reparoître de la campagne. Toute cette suite montre un Général qui sçait allier la sagesse à l'activité, & profiter des moindres fautes de l'Ennemi, pour reprendre la supériorité.

Je m'arrête encore ici sur le compte que M. de Catinat rendit au Roi de cette affaire ; sa manière se soutient toujours. « Tout ceci s'est assez bien passé ; » M. le Marquis de Larray est un bon » Fantassin : M. de Saint-Silvestre est » aussi-clair-voyant à pied , qu'à cheval. » Les Ennemis ont reconnu la vigueur » de notre Infanterie ; elle m'a fait un » sensible plaisir , parce qu'elle repercute » le discours fastueux de M. le Duc de » Bavière. Je demande à Votre Majesté » permission de distribuer cent pistoles » de gratification aux Grenadiers , qui » ont commencé l'attaque , & entamé » l'affaire ».

Cette action, une des plus belles & des plus heureuses de M. de Catinat,

116 VIE DU MARÉCHAL

est aujourd'hui ignorée de presque tout le monde. M. de Feuquières qui étoit à Pignerol pendant qu'elle se passa , n'en dit pas un mot dans ses Mémoires , pas même pour en affoiblir la gloire ; & son silence doit confirmer l'opinion que cette campagne a donnée de son caractère.

L'échec que venoit de recevoir l'Armée ennemie , ne servit pas seulement à assurer la possession de Suse ; il donna encore le moyen à l'armée Françoisé de passer en Savoie , & de prendre Montmeillan , dont le mauvais tems avoit fait lever le siège l'hiver d'avant la campagne. M. de la Hoquette commença ce siège : M. de Catinat y arriva pour la prise du Château qui , selon lui , étoit une hideuse position pour un assiégeant. Il employa du tems à la prise de cette place : pour ne point prodiguer les hommes sans besoin , lui seul s'y exposoit. Une grenade lui créva sous les yeux ; il la vit avec le même sang-froid , que Charles XII vit crever la bombe.

La discipline s'étoit altérée beaucoup par les marches continuelles que les troupes avoient faites pendant la campagne ; car la fatigue excessive d'une armée la conduit toujours au désordre. Le zèle de M. de Catinat , pour maintenir l'ordre , le faisoit aller en personne dans les lieux où la maraude étoit la plus établie. L'armée étant campée sous Saluces , les fourageurs & les Soldats forcèrent la clôture d'un Couvent de Religieuses , à Revel : la sauve-garde courut avertir M. de Catinat , dont la présence fit cesser le désordre. Il fit reconduire au Palais Episcopal de Saluces les Religieuses & Pensionnaires que la présence des Soldats avoit forcés d'abandonner leur retraite. Un désordre de cette nature fait évènement dans une armée , & est en même tems un sujet de plaisanterie pour les Officiers François : ils dirent que ces Dames n'avoient pas eu lieu de se plaindre. M. de Cray , Général de l'Artillerie , voulut être plaisant

118 *VIE DU MARÉCHAL*

comme les subalternes, & dit devant M. de Catinat, *qu'une Religieuse avoit souffert dix fois le martyr.* « Voilà un propos bien hasardé, & peu convenable à un homme en place, reprit sérieusement M. de Catinat : un honnête homme n'avance point ce qu'il seroit hors d'état de prouver ». Il ne faut pas croire pour cela que M. de Catinat fût austère, au point de s'offenser toujours d'une plaisanterie de ce genre : on en connoît de lui plusieurs ; entr'autres sur la prise de Nice, que l'on appelloit la Pucelle ; mais la gaieté de l'homme vertueux ne naît jamais du désordre, & ne dégénère point en calomnie.

Un juste sujet de douleur avoit affecté M. de Catinat pendant la campagne ; M. de Louvois mourut. Il l'honoroit comme l'auteur de sa fortune ; car il ne se flattoit pas de rien devoir à lui-même ; il étoit fait à son caractère, & même à son humeur.

A ces motifs, se joignoit l'inquiétude

que devoit prendre un homme chargé du commandement d'une Armée, en voyant le Ministère rempli par M. de Barbésieux, homme sans suite dans ses détails, & sans ressources pour les moyens; aimant à entrer dans les tracasseries des particuliers, & passant sa vie à entendre des rapports subalternes: bien différent de son père, qui se contentoit de dominer les Généraux, & leur laissoit l'autorité sur leurs inférieurs, parce qu'il la dédaignoit; Barbésieux vouloit que personne ne tint rien que de lui: en un mot, son esprit, de la trempe de celui qu'un ancien Ministre prêtoit aux Espagnols, étoit petit, dur & tortu, comme les Bois des Chevres.

Son début dans le Ministère, fut de défendre à M. de Catinat de donner aux Officiers blessés la permission d'aller aux eaux, dont la saison se passoit avant que les Bureaux eussent expédié le congé du blessé. Il osa lui faire une réprimande, sur ce qu'on avoit distribué quelques

vaches à l'Infanterie fatiguée ; & lui défendit expressement d'ordonner aucune dépense aux Trésoriers.

Cette conduite du Ministre fit sentir à M. de Catinat , qu'il ne connoissoit pas encore toutes les peines du commandement ; ses pensées se tournèrent vers la retraite : il commença à s'occuper de sa Terre de Saint-Gratien , qu'il regardoit comme son abri. Ce lieu ayant le même attrait pour M. de Croisille , il l'exhorta à y faire travailler ; cette dépense devoit faire leur satisfaction réciproque , *toi & moi ne faisant qu'un*. Son penchant pour la Philosophie se fortifia ; il s'aperçut pour la première fois qu'un particulier pouvoit être heureux , quoique les affaires n'allassent pas comme l'amour de la Patrie pouvoit le faire désirer. Cette réflexion dont l'usage lui fut si nécessaire dans la suite , me paroît une des principales sources du respect que la postérité a pour lui : elle le porta à attendre toujours les emplois , & à les

les craindre plus qu'à les désirer ; mais jamais la Philosophie n'éteignit en lui ce sentiment de Patriotisme ; que l'on éprouve quelquefois dans les Monarchies , sans pouvoir s'en rendre raison ; & qui l'agitoit encore dans sa retraite , où les seuls momens d'humeur furent ceux des malheurs de l'Etat.

La France se fatiguoit de plus en plus d'une guerre dont elle ne pouvoit tirer aucun avantage , & qui occupoit une grande partie de ses forces , nécessaires ailleurs. Elle renvoya M. de Chanlay à l'Armée , pour proposer de nouveau la Paix au Duc de Savoie ; & par la plus grande des inconséquences , elle réduisit en ce moment l'armée de M. de Catinat à seize mille hommes , tandis que celle du Duc de Savoie devoit être forte de cinquante mille.

M. de Catinat désiroit la paix autant que le Roi , mais il ne l'espéroit pas comme lui ; & il écrivoit d'Oulx , où il avoit établi son Quartier général , les

lettres les plus pressantes, pour qu'on rétablît les Fortifications des places de Provence; que l'on continuât à mettre Suse en état de faire une longue défense; qu'on travaillât à Briançon, qui avoit été entièrement brûlé.

Ces dépêches firent passer en un moment la Cour, de l'espérance de la Paix, à l'inquiétude la plus vive sur les opérations de l'armée ennemie. Elle la voyoit entrer tout-à-la fois en Franche-Comté par la Savoie, commencer la campagne par le siège de Suse, & marcher en Provence.

Il étoit insensé de supposer que les Ennemis séparassent ainsi leurs troupes en trois corps, qui n'auroient entr'eux aucune communication; mais il est dans notre caractère, de passer presque en un instant de l'ivresse de la présomption, à l'excès du découragement. Ces visions ne troublèrent point la raison de M. de Catinat; mais elles lui fournirent l'occasion de prévenir la Cour, que les Ennemis



se dispoſoient à entrer de bonne heure en campagne. M. de Barbéſieux ne le crut point, apparemment; car à la fin du mois d'Avril, les troupes n'avoient encore ni tentes ni marmites; le Général ne ſavoit quand elles pouroient ſortir de leurs quartiers. Quelle poſition, de s'entendre annoncer des malheurs hors de vraifemblance, d'en prévoir dont la raiſon autorife la crainte, & d'enviſager la néceſſité de tenir la campagne avec une armée très-inférieure à celle des Ennemis!

Le premier plan de M. de Catinat, fut de propoſer au Roi de haſarder, ou de perdre Suſe, & peut-être Exiles; ou d'abandonner tout ce qui pouroit arriver au pays, derrière Pignerol; cette place devant ſe ſoutenir par elle-même dans une ſaiſon prématurée. Le Général, chargé d'une guerre défenſive, s'attache au point principal, met les autres en état de défenſe, menace toujours de les ſoutenir, & ſacrifie un peu le Plat-Pays aux

courses & aux exécutions des Ennemis. M. de Catinat trouvoit avec peine des expédiens, pour empêcher les Ennemis de réussir en tout ce qu'ils pouvoient entreprendre dans un pays bizarre, où il falloit sur-tout éviter de consumer les troupes par des précautions superflues; il propoisoit au Roi ses différentes vues. L'air d'incertitude que cela pouvoit lui donner, ne l'arrêtoit point; il lui suffisoit que Sa Majesté pût tirer avantage des vues d'un homme qui étant sur les lieux, lui en donnoit une description topographique.

Le Mont Sainte-Brigite parut au Roi une position avantageuse à son Armée; mais elle auroit dans cette position affamé la garnison de Pignerol: de plus, une partie seule des Ennemis auroit suffi pour nous réduire au pain seul pour nourriture; & le reste de leurs forces auroit été employé à l'attaque de Suse & d'Exiles. Le seul moyen d'assurer le succès de la défensive, étoit de se placer

entre Pignerol & Sufe ; mais il falloit avoir des forces suffisantes , pour pouvoir communiquer de l'un à l'autre point. Le Roi n'y trouvoit point de difficulté : il oublioit le nombre des troupes dont il avoit affoibli l'armée ; & se persuadant que M. de Catinat avoit dit en avoir un nombre suffisant , il lui fit des reproches sur le changement de ses discours : M. de Catinat répondit avec fermeté : « Jamais je n'ai eu la complaisance de » mander à Votre Majesté qu'il y eût » eu assez de troupes dans le pays : Elle » m'a cru le défaut ordinaire aux Géné- » raux , de vouloir surabonder de trou- » pes ; je me suis tû , parce que je com- » prends bien que celui qui est à la tête » des affaires a des raisons de changer » la situation de ses forces ».

Le Roi promit de nouvelles troupes. Leur arrivée parut si éloignée à M. de Catinat , qu'il annonça toujours que la campagne seroit décidée avant qu'elles eussent pu joindre l'armée. Il ne cacha

point au Roi, que la perte de Pignerol étoit possible, & qu'il étoit au moins probable que cette Ville seroit bombardée : il le rassuroit ensuite, en lui disant qu'un Ennemi ne fait pas toujours tout ce qu'on le juge capable de faire ; & qu'après avoir imaginé tout ce que l'on peut penser sur le pays, les circonstances décidotent du parti qu'on devoit prendre.

La Cour de France s'étoit repentie plusieurs fois depuis le commencement de la guerre, de n'avoir pas suivi le conseil qu'avoit donné M. de Catinat, de détacher les Vaudois & les Barbers du parti de M. le Duc de Savoie ; elle eut alors envie d'y travailler. Ces Peuples, qui avoient été fort incommodes à l'Armée pendant les campagnes offensives, devoient le devenir bien davantage, quand elle se tiendroit sur la défensive. M. de Tessé, qui avoit remplacé M. de Feuquières à Pignerol, & dans tous ses commandemens, demanda, à

l'insçu de M. de Catinat, d'être chargé de cette négociation, & proposa de faire révolter le peuple de Mondovi, qui égorgeroit la garnison du Duc de Savoie dans cette Place. Il sentoit, disoit-il, combien il y avoit loin d'une proposition faite par des peuples qui ne peuvent pas raisonner, à ce qu'ils peuvent exécuter. La Cour le chargea de cette commission, qui devoit être son premier pas dans les affaires: il en fit part à M. de Catinat, avec l'embarras que donne à l'inférieur l'aveu de s'être fait employer sans l'avis de son Général. Ce manque d'égard n'affecta point M. de Catinat; il lui marqua seulement sa douleur, de voir un homme de son rang, traiter avec des vagabonds & des gens de cette espèce. M. de Tessé entama la négociation, malgré le sage conseil de M. de Catinat.

Son coup d'essai dans la Politique ne fut pas heureux; la négociation échoua: on ne traite point avec un Peuple sans loi, sans habitation, sans chef. Le nég-

ciateur voulut alors quitter son personnage , & proposâ d'employer la force contr'eux ; mais M. de Catinat étoit trop occupé des moyens de se défendre , pour chercher à attaquer ; & depuis l'instant où ces Peuples s'en étoient tenus à leur vie vagabonde , on n'avoit eu contr'eux aucun succès.

Cependant les Ennemis commençoient à s'assembler ; on ne pouvoit encore juger s'ils marcheroient sur Suse , ou sur Pignerol : dans cette incertitude , M. de Catinat augmenta la garnison de ces deux places , & prit , avec le petit nombre de troupes qui lui restoit , une position intermédiaire , d'où il pût se décider sur celui de ces deux points qu'il y auroit à se-courir. Il campa ses troupes à la Pérouse , & se fit une loi de ne régler ses mouvemens que sur ceux des Ennemis. Dès qu'ils sortirent de leurs cantonnemens pour se rendre devant Pignerol , il vint camper derrière cette Ville , sur le plateau de Roche-Côtel , endroit très-élevé ,

d'où il voyoit , & étoit vu du camp des Ennemis ; ce qui l'obligea de diminuer l'épaisseur de ses lignes , pour présenter un front plus étendu. Cette position protégeoit Pignerol , mettoit à portée de secourir Suse par les Cols de la Rouffe & de Fénestrelle , & de se porter enfin par tout où les Ennemis pouroient tenter quelque passage. Il la tint pendant plus d'un mois que les Ennemis gardèrent la leur , & firent montre de vouloir pénétrer en Savoie , ou entrer dans le Dauphiné.

Enfin , le Général Caprara étant arrivé à l'armée des Ennemis , les décida à marcher par leur gauche , pour entrer dans la vallée de Barcelonnette , dans celle de Queiras , & faire le siège d'Embrun : s'ils avoient marché à Briançon , l'armée Françoisé eût été bien plus embarrassée.

Loin de s'opposer à leurs entreprises , M. de Catinat ne pensa qu'à rassurer ses communications , & à fermer l'entrée

du Dauphiné : il quitta Roche-Côtel , & alla camper sur le mont Genève. A peine y fut-il arrivé , qu'il apprit que le Comte de Schomberg , détaché de l'armée des Ennemis avec un corps considérable , alloit faire le siège du Château de Queiras , tandis que le reste de l'armée ennemie marchoit à Guillestre.

M. de Catinat , voyant ce détachement du Comte de Schomberg assez éloigné de l'armée ennemie , pour n'en pouvoir être secouru à tems , partit à la tête d'un détachement beaucoup plus fort , pour l'attaquer. Il marcha toute la nuit , afin d'arriver le lendemain matin sur les villages d'Aiguille , & de Villevieille. Le corps du Comte de Schomberg se trouvoit environné par cette disposition. Les troupes Françoises conservoient toujours les hauteurs sur les ennemis , dont la surprise si facile dans les pays de montagnes , assuroit la perte. La défaite de ce détachement étoit aux Ennemis la supériorité du nombre ;



l'opération approchoit du succès ; le détachement de M. de Catinat alloit dans peu joindre les Ennemis. Deux déserteurs François avertissent le Comte de Schomberg du danger qui le menace : il lui paroît si pressant , que sans attendre la confirmation de la nouvelle , il lève le siège du Château de Queiras , repasse la rivière de Guillestre , remonte la montagne par les villages de Mouligne & de Saint-Véran , & rejoint avec précipitation la queue de l'armée , dont l'avant-garde , après s'être emparée de Guillestre , avoit passé la Durance sur le pont de Saint-Clément , pour arriver devant Embrun. Le Duc de Savoie se mit en devoir de faire le siège de cette Place.

A peine ce siège fut-il commencé , que les envieux de M. de Catinat à la Cour s'élevèrent contre lui ; leurs discours attirèrent son mépris , plutôt que sa haine : ils parloient sans connoître le pays , les conjonctures des affaires , ni le peu d'Infanterie qu'il avoit. Cette Infan-

terie étoit si peu nombreuse, qu'on avoit été obligé de faire servir à pied la Cavalerie qui étoit à l'armée; le reste étoit employé à Corp, sous les ordres de M. Devins, pour empêcher les partis ennemis de pénétrer jusqu'à Grenoble; ou en Provence, sous les ordres de M. de Langallerie.

La résistance de M. de Larray, qui commandoit dans Embrun, étonna les Ennemis. Le Duc de Savoie avoit promis à son armée, que la Ville seroit prise en deux jours, & livrée au pillage; le siège en dura dix: chaque jour fut une bataille pour l'armée ennemie. Les blessés qu'on emportoit de la tranchée crioient d'une voix mourante: *Est-ce donc-là cette place que nous devons piller dans deux jours?* Le plomb manquoit à la garnison; le Mineur étoit attaché à trois endroits de la muraille; une mine prête à jouer. M. de Larray demanda à sortir avec les honneurs de la guerre; que sa garnison fût conduite à Grenoble, aux

conditions de ne point servir de la campagne contre son Altesse Royale & ses Alliés. Cette capitulation lui fut accordée : il obtint la permission de servir de sa personne avec quatre Aides-de-Camp. La défense de M. de Larray mérita les éloges de M. de Catinat ; & ce vertueux Militaire regarda l'approbation de son Général , comme la plus précieuse récompense.

Les Ennemis mirent dans Embrun une garnison de Religioneux , afin de plaire aux habitans & aux Calvinistes du Diois ; pays où ils étoient d'autant plus nombreux , qu'ils y avoient été plus persécutés. La Cour croyoit devoir douter de la fidélité des nouveaux convertis ; & par un Fanatisme inconcevable , & encore plus d'inconséquence , elle les chargeoit chaque jour de nouvelles impositions : elle pressa M. de Catinat de prendre contr'eux de nouvelles précautions ; mais toujours sage & modéré , il ne voulut pas montrer à ces Peuples une mé-

fiance qui n'eût servi qu'à les indisposer davantage : en effet , soit que leur fidélité fût plus forte que leur haine contre leurs persécuteurs ; soit qu'ils ne crussent pas solide l'établissement des Ennemis à Embrun , ils ne sortirent jamais de leur devoir.

L'armée descendue du Mont-Genève , s'étoit alongée jusqu'au dessous de l'Abbeissée , pour assurer Briançon & le Château de Queiras. M. de Catinat avoit placé une réserve sur la hauteur , au village du Palon : elle pouvoit aisément communiquer par le village de Saint-Bonet au seul chemin de charroi , qui conduit de Gap à Grenoble , & se joindre à propos à la Cavalerie que commandoit M. Devins à Corp , pour fermer aux partis ennemis le chemin de Grenoble.

Qu'il me soit permis d'interrompre un moment la narration , pour faire voir d'où peut dépendre la réputation des plus grands Généraux. La désertion de

deux malheureux venoit d'empêcher un succès dont M. de Catinat paroïsoit s'être assuré. L'ignorance, & sur-tout l'esprit faux d'un vieux Officier-Général, alloit détruire les moyens qu'il avoit pris, pour éviter un malheur. M. de Langallerie, vieux & pesant Officier-Général, d'un esprit & d'un caractère incompatibles avec tout autre que M. de Catinat, avoit su se faire employer dans son armée. Celui-ci l'avoit envoyé à Sisteron, pour commander le peu de troupes qui étoient dans cette partie, & avoit résolu de l'envoyer dans une autre place, sur les derrières, dès que les Ennemis paroïtroient. M. de Langallerie n'ignora pas cette disposition : il se crut méprisé, & resta cependant employé ; ce qui prouvoit que M. de Catinat n'avoit pas tort. Il tenoit de mauvais propos, écrivoit au Ministre contre le Général, vouloit enfin se rendre important. Il est rare en France, que les gens médiocres veuillent s'en tenir à l'inac-

tion, qui leur conviendroit seule. Cet homme, voyant Embrun pris, & les Ennemis pousser des partis jusqu'au Château de Talard qu'ils brûlèrent, envoya ordre à M. de Bachevilliers, commandant un Corps d'observations à Savines, entièrement indépendant du sien, de se replier avec sa Cavalerie sur le Col de Pontis: il supposoit les Ennemis marchant sur la Provence; il les voyoit en prendre en un moment les Places, & y établir des quartiers-d'hiver. La sagesse de M. de Bachevilliers servit heureusement l'armée Françoisse: il vit que le Dauphiné seul étoit menacé, & que, si l'Ennemi en vouloit à la Provence, sa Cavalerie ne pouroit ni subsister, ni agir du côté du col de Pontis, où un Régiment de Dragons étoit plus que suffisant pour aider l'Infanterie, seule arme convenable au pays. Il refusa de suivre l'ordre de M. de Langallerie: M. de Catinat l'approuva autant de sa désobéissance, qu'il fut indigné de l'ordre de

M. de Langallerie ; il le lui témoigna en termes durs : *Vous êtes à Sisteron éloigné de tout ; vous avez une connoissance médiocre du pays ; votre santé vous rend lourd, pesant, & vous voulez donner des ordres à des troupes qui ne dépendent pas de vous : tenez-vous tranquile.*

Les Ennemis portèrent des troupes au village de Chorges, entre Embrun & Gap. M. de Bachevilliers alla joindre à Corp la Cavalerie de M. Devins : ces deux réserves se réunirent, sans que celui des deux Généraux que la réunion subordonnoit à l'autre, laissât apercevoir le plus petit regret de perdre le commandement.

La Ville de Grenoble croyoit déjà être livrée au pillage : M. de Catinat, pour la rassurer, alla en personne joindre la réserve de Corp ; il y fit venir les Députés du Parlement, & leur expliqua ses projets, pour fermer l'entrée du Dauphiné aux Ennemis, afin qu'ils pussent mieux tranquiliser le peuple. Un Tam-

bour que le Duc de Savoie avoit envoyé à Corp, l'y vit, & en rendit compte au Prince, qui apprit le lendemain par un autre de ses tambours, envoyé à l'Abbeissée, que M. de Catinat y étoit aussi. Une marche si légère n'étoit pas à la portée d'un Prince; elle le troubla: le rapport de ses espions augmenta son inquiétude. Ils avoient vu marcher sur les hauteurs l'escorte de M. de Catinat; les crêtes leur en avoient dérobé la force. Ils dirent au Duc de Savoie que la division de Corp avoit été renforcée, & cette nouvelle suspendit la marche de l'armée ennemie sur Grenoble.

M. de Catinat tira des troupes de ses derrières, & les porta sur le Mont de Lan, pour qu'elles pussent descendre au bourg d'Oisau, au moment où les Ennemis marcheroient sur Grenoble. Il y campa, en front de Bandière, à la première démonstration qu'ils en firent, & les attendoit dans cette position, quand un événement imprévu; la petite vérole



de M. le Duc de Savoie, suspendit leur marche.

L'armée ennemie ne fit aucun mouvement pendant que dura cette maladie. La mauvaise saison arriva : les magasins étoient épuisés ; elle étoit séparée du Piémont par des gorges de montagnes que l'hiver alloit rendre impraticables. Ces considérations engagèrent le Duc de Savoie à faire retirer son armée au camp devant Pignerol, d'où elle étoit partie : le succès de cette armée se réduisit à perdre beaucoup de monde à la prise d'Embrun qu'elle évacua, & à brûler en France quelques villages.

Sa retraite ne fut point troublée par M. de Catinat ; il se contenta de la presser, en menaçant ses derrières, & campa à Roche-Côtel, en même tems que les Ennemis devant Pignerol. Les deux armées restèrent jusqu'à l'arrière-saison dans leur position respective, comme elles y avoient commencé la campagne. Les Ennemis quittèrent les premiers la

leur, pour aller prendre leurs quartiers d'hiver en Piémont.

Quoique le moment ne fût pas favorable pour la guerre offensive, le Roi proposa de nouveau de faire le siège de Coni. La saison trop avancée, le peu de troupes, le manque absolu de préparatifs, firent rejeter cette proposition : une raison se joignit à ces motifs ; M. de Catinat étoit persuadé que la guerre défensive convenoit seule aux intérêts du Roi, du côté du Piémont. Ce sentiment heurtoit l'orgueil de Louis XIV ; il croyoit à peine la résistance d'un Duc de Savoie, quand son armée avoit dépassé les frontières : cette différente manière de voir les choses établit une discussion polémique entre le Roi, & son Général.

Celui-ci n'avoit adopté la défensive, qu'après de mûres réflexions ; & sans disputer au Roi les avantages de la guerre offensive, il fit entrer Sa Majesté dans le détail des moyens de s'y préparer, de

la soutenir , & de subsister pendant la campagne. Il lui mit sous les yeux le calcul des frais de l'équipage , des vivres & de l'Artillerie ; puis , supposant ces difficultés levées , il demandoit quel service on pouroit espérer de l'armée entrée en Piémont ? « Il est absurde de » penser au siège de Turin , & cepen- » dant , il faut avoir pris cette Place , » pour s'ouvrir le Piémont : sa situation » avantageuse ne laisse concevoir aucun » moyen raisonnable & possible d'obli- » ger l'armée ennemie de s'en éloigner , » ni de la combattre , quand elle saura » s'y placer. Pensera-t-on au siège de » Coni ? Cette place est à treize lieues » de Pignerol : la circonvallation est très- » étendue , ce seroit courir de grands » risques. Dira-t-on qu'il faut se passer » de Pignerol , & faire venir ses vivres » par le col de Tende ? Mais , sans parler » des difficultés , l'éloignement est en- » core considérable. Les Ennemis peu- » vent attaquer la communication ; ils

» peuvent marcher au secours de Coni,  
» & profiter des avantages que leur donne  
» la séparation de l'armée ; ils peuvent  
» encore faire une diversion du côté de  
» Suse, prendre cette Place, ainsi que le  
» Fort d'Exiles ; couper la communica-  
» tion de France à Pignerol. Qu'on soit  
» assez heureux pour prendre Coni, peut-  
» on pour cela se proposer un établisse-  
» ment solide de quartiers d'hiver en Pié-  
» mont ? Quels avantages peut-on reti-  
» rer encore de la guerre offensive en  
» Piémont ? Est-ce de faire sentir plus  
» vivement la guerre au Duc de Savoie ?  
» Mais il faut connoître le tems que l'on  
» peut subsister dans son pays ; qui le  
» fait ? La défensive au contraire doit  
» tenir toujours les Ennemis alertes ; elle  
» leur rendra l'entrée de la France très-  
» difficile, & les obligera à se consumer  
» eux-mêmes ».

Louis XIV ne pouvoit se refuser à ces raisons ; les avantages de la guerre défensive n'étoient balancés dans son esprit

que par l'air de timidité qu'elle lui donnoit vis-à-vis d'un Duc de Savoie : il voulut conserver l'air de supériorité en lui offrant la Paix.

Le Comte de Tessé se croyoit appelé aux négociations : il avoit assez d'esprit pour juger que les succès militaires ne font jamais de grandes fortunes pour la postérité , & que le fils du plus grand Général vit quelquefois très-ignoré dans sa Province. Les négociations mettent un particulier en commerce avec les Ministres , & c'est le premier pas vers la fortune. Sa position à Pignerol l'avoit mis à portée de faire passer au Duc de Savoie des propositions de Paix , par des gens d'un ordre subalterne , tel que l'Avocat Perraquin , la femme de cet Avocat , un Jésuite qui en écrivoit à d'autres à Turin. Toute cette tracasserie ne procura point la paix , mais elle fut utile à M. de Tessé , que M. de Barbésieux mit à la tête de la négociation. Un air de confiance fait souvent le succès d'un homme auprès d'un Ministre.

---

M. de Catinat désiroit *avec passion* de voir le Roi délivré d'une guerre si à charge. Il lui importoit peu qui l'on chargeroit de la Paix, pourvû qu'elle se fit : il est même à croire qu'il préféreroit qu'un autre que lui en eût l'embarras ; car c'est le caractère des hommes capables, de ne point se refuser aux affaires ; mais de ne point les désirer. Le Roi, sans consulter son Ministre, lui donna toute autorité sur les négociateurs. Il obéit, sans flatter le Roi du succès d'une négociation que l'irrésolution du Duc de Savoie, ses entours, l'autorité que le Prince d'Orange avoit prise sur son caractère foible, rendoient au moins douteux. La confiance du Roi flattoit M. de Catinat ; mais *pas autant que la persuasion de Sa Majesté, qu'il étoit au-dessus de la bagatelle, de voir avec peine cette négociation entamée, & conduite par un autre que lui.*

Les troupes, pendant cette campagne, avoient toujours campé sur les montagnes,

montagnes , dont l'air vif rendoit leur nourriture ordinaire insuffisante. M. de Catinat représenta si vivement leurs besoins au Roi , qu'il obtint une augmentation ; on accorda aussi , sur les représentations , la paye de garnison aux Officiers particuliers , qui n'en avoient qu'une très-médiocre en campagne. Ainsi , l'Etat doit à M. de Catinat d'avoir fait sentir le premier le ridicule d'un établissement , que M. le Maréchal de Belle-Isle a la gloire d'avoir anéanti. Il n'oublia pas non plus les Officiers-Généraux , qui n'étant pas alors traités avec la magnificence d'aujourd'hui , ne pouvoient se passer d'une certaine quantité de fourrages , pour la subsistance des équipages qu'ils laissoient sur les derrières. M. de Catinat , pour donner plus de force à ses raisons , renonça à la part qu'il auroit pu avoir dans cete grâce ; *son intention n'étoit que de subsister au Service.* Une grande simplicité lui en donnoit les moyens , car il n'avoit encore que deux

## 146 *VIE DU MARÉCHAL*

mille écus de gratification au-dessus des appointemens de Général, \*

Ce traitement si nécessaire à l'Armée, obtenu du Roi seul, indisposa encore le Ministre contre M. de Catinat : il donna de nouveaux ordres, pour le resserrer dans les dépenses, & lui écrivit en maître sur celles qu'il avoit ordonnées. Il porta plus loin l'abus de son autorité, en ordonnant de faire rentrer en France les mulets qui portoient la chaux nécessaire aux Fortifications de Sainte-Brigide. M. de Catinat avoit donné le plan de ce Fort ; M. de Vauban l'avoit approuvé ; il devoit arrêter les efforts du Duc de Savoie la campagne suivante. Le Général, sans humeur, sans discours contre M. de Barbésieux, que sa reconnaissance pour le père du Ministre lui interdisoit, ne laissa point exécuter ses

---

\* Pour entendre ceci, il faut savoir qu'en France, les appointemens sont toujours insuffisans ; les grâces seules sont ourrées,



ordres : il se borna à n'ordonner de dépenses qu'avec le dernier scrupule, & s'en expliqua ainsi à M. de Barbélieux : « Nous sommes éloignés ; quand  
 » les choses pressent, j'ose les prendre  
 » sur moi, quoiqu'avec peine. Je crois,  
 » en homme de bien, le devoir faire ;  
 » parce que cela regarde le Service. Je  
 » serois à plaindre, si vous trouviez à  
 » redire à cette liberté, que je ne me  
 » donne qu'avec inquiétude & répugnance, & que je ne puis, en honnête-  
 » homme, cesser de prendre ».

Depuis l'instant où M. de Catinat étoit entré au Service, il avoit oublié ses intérêts particuliers, ceux de ses Proches, pour ne s'occuper que de ceux du Roi. M. d'Orgemont-Pucelle, son neveu, n'avoit eu d'autres préférences, que les occasions périlleuses d'en mériter. La Première-Présidence du Parlement de Grenoble vint à vaquer : M. Pucelle, son neveu, Conseiller au Parlement de Paris, le fit prier par M. de

G ij

148 *VIE DU MARÉCHAL*

Croisille, de la demander pour lui. Cette démarche n'étoit point du goût de M. de Catinat : il trouvoit dans l'ambition d'un Magistrat une preuve certaine d'un manque de capacité, ou de vertu. Il ne put cependant résister aux sollicitations de sa famille, & la demanda au Roi en ces termes : *Si Votre Majesté est informée que mon neveu Pucelle ait les qualités nécessaires pour bien remplir la place de Premier - Président du Parlement de Grenoble, je la supplie d'agréer que je joigne mes humbles prières aux siennes.* Le Roi usa de cette recommandation, comme les Rois devoient toujours faire. Il ne donna la Première-Présidence à M. Pucelle, qu'après s'être informé rigoureusement de ses qualités. La nouvelle de cette grâce causa d'autant plus de joie à M. de Catinat, que Sa Majesté, en l'accordant, étoit persuadée du mérite de M. Pucelle, pour en remplir les fonctions ; *l'estime des Rois étant, dit M. de Catinat, dans sa lettre de remerci-*

ment pour cette grâce, *préférable aux grâces qu'ils peuvent faire.*

Les Courtisans voyoient M. de Catinat avancer dans la carrière des honneurs & de la fortune : ils tentèrent de le marier, soit en vue de perpétuer la race d'un homme qu'ils étoient forcés d'estimer, soit pour acquérir plus sûrement du crédit auprès de lui, & lui faire partager la fortune, dont il étoit l'artisan, avec une fille, que la vanité de ses pères avoit laissée sans biens. M. le Pelletier, & M<sup>me</sup>. la Duchesse de Navailles, se chargèrent de la proposition; mais M. de Catinat avoit, comme les grands hommes, une certaine liberté d'esprit, dont il étoit fort amoureux, & que le lien du mariage détruit : il n'entrevoit pour lui dans ce changement d'état, ni plaisir, ni satisfaction future; il n'y prévoyoit que beaucoup d'occasions de troubler son repos. Les différentes considérations qu'on lui présentoit, regardoient plutôt sa postérité que lui : de pareils motifs ne

## 150 *VIE DU MARÉCHAL*

remuent que les ames médiocres & vaines , qui ne pouvant affurer à leur nom une célébrité , veulent au moins lui donner *une suite*. Il prétendoit apprendre de son miroir , qu'il étoit vieilli , & crioit de toutes ses forces à son frère Croisille : *Défais-moi des propositions du mariage ; laisse-moi la liberté : il faut , mon ami , que je continue de vivre comme j'ai vécu*. Cette opposition au mariage fut un parti si bien pris par M. de Catinat , que rien ne put jamais le changer. Madame de V. T. , veuve riche & jolie , se prit d'amour pour l'héroïsme ; car , sur la parole du Héros , il n'étoit pas beau. Elle crut que partageant son lit & son nom , elle pouroit paroître partager son mérite : elle attaqua M. de Catinat par plusieurs propositions. Son amour propre , qui l'empêcha de croire à la froideur de ses réponses , en fut bientôt puni : car , voulant savoir de sa bouche une vérité à laquelle elle ne s'attendoit pas , M. de Catinat écrivit sur un billet : *Je me trouve*

bien comme je suis , & je prétends y rester ; & signa. Ni la naissance de Madame de V. T. , ni ses grands biens , que le voisinage de Saint-Gratien devoit lui rendre plus précieux , ne tentèrent un homme qui connoissoit le prix de la liberté , & auquel sa modération l'assuroit pour toujours.

L'Armée étant entrée dans les quartiers d'hiver , M. de Catinat partit pour la Cour , afin d'y décider le plan de la campagne prochaine , sur lequel on avoit déjà écrit des volumes. Il fit tout-à-fait revenir le Roi , pour ce moment au moins , du projet de guerre offensive ; & le Roi lui parla ainsi : « Quand j'ai » appuyé sur la guerre offensive , j'étois » convaincu de l'avantage que je devois » en retirer ; mais la raison accompagne » toujours mes vues ; il me suffit d'en- » tendre de votre bouche l'impossibilité » de la chose , pour n'y plus songer. » C'est assez parler de mes affaires ; en » quel état sont les vôtres » ? Sire , ré-

pondit M. de Catinat, *grâces aux bienfaits de Votre Majesté, j'ai tout ce qu'il me faut. Voilà, dit le Roi, le seul homme de mon Royaume, qui tienne ce langage.*

La guerre défensive étant absolument résolue, il partit pour l'armée, afin de donner des ordres pour l'ouverture de la campagne, dont le plan étoit de faire tourner l'application des Ennemis à garder leur pays; c'est la vraie règle de la bonne défensive.

L'attaque des places du Comté de Nice étoit un parti raisonnable pour les Ennemis; le premier travail de M. de Catinat, fut de les bien munir. Ses précautions sur cette partie ne se prirent point aux dépens de celles qui étoient nécessaires du côté de Suse, Pignerol, Pragelas, Briançon, Mont-Dauphin, & Barcelonnette.

Tandis que ces préparatifs l'occupoient à Oulx, & qu'il y réfléchissoit sur les différens mouvemens que feroit l'armée, pen-

dant la campagne prochaine, le Roi lui envoya le Bâton de Maréchal de France. Cette grâce excita dans lui une joie *enfantine*, qui caractérise les ames pures. *Il n'y a point de flegme*, s'écrioit-il, *à l'épreuve d'une pareille nouvelle; je suis agité d'une joie que je ne connoissois pas encore.* Les paroles n'exprimoient point à son gré les sentimens qui l'affectoient; & sa réponse au Roi, dictée par l'enthousiasme de la modestie, va les faire connoître.

SIRE,

« C'est un témoignage de la puissance  
 » & de la bonté de Votre Majesté; c'est  
 » une élévation qui ne fera que mieux  
 » connoître qui je suis, & d'où elle m'a  
 » tiré. Cette grâce si grande & si distin-  
 » guée, dont Elle vient de m'honorér,  
 » donne un exemple qui doit élever les  
 » sentimens & le courage de tout ce qui  
 » a l'honneur de la servir ».

Il reçut aussi avec le Bâton de Maré-

154 *VIE DU MARÉCHAL*

chal de France, une lettre de compliment de Madame de Maintenon : comme il ne lui devoit point de remerciemens, sa réponse ne parle que de la bonté du Roi, *qui lui a fait une grâce si grande & si distinguée, qu'il n'en trouve point en lui-même le mérite.* Mais c'est dans la lettre à son frère, que l'homme se montre en entier : il répand dans son sein la joie que lui a causée M. de Fénelon, en lui mandant que le Roi, lisant dans son cabinet la liste des Maréchaux de France, s'étoit écrié à son nom : *C'est bien la vertu couronnée.* « Ceci n'est que pour nous » deux ; ne faisons participer personne » à notre joie ; gardons-en le secret, & » ne le dis pas même à ma sœur Pucelle ».

M. de Barbézieux avoit laissé le Roi nommer M. de Catinat Maréchal de France : il voulut aussi lui témoigner la part qu'il prenoit à cette grâce, & lui envoyer un présent qu'il pût accepter, & qui semblât être fait par l'amitié. Ce fut une tabatière d'or, avec le portrait



de M. de Louvois son protecteur ; cette condition étoit nécessaire , pour détruire l'attachement de M. de Catinat à sa petite tabatière d'ivoire. Les bijoux , & les choses de luxe lui étoient si étrangères , que son remerciement de la tabatière ne roule que sur sa pesanteur , & *combien il est étrange de faire ce reproche à une tabatière d'or.*

Le compliment de M. de Barbésieux fut suivi de celui de tout le monde ; on ne montra sur cet évènement qu'une façon de penser. « On a dit après la bataille de Stafarde : Pourquoi ne pas faire M. de Catinat Maréchal de France ? Après la prise de Montmélian , on en a dit autant ; & l'on se plaint encore , que le Roi n'ait pas plutôt déclaré cette justice ; ou , pour parler à la Catinat , cette grâce ». Toute la France prit part à cette nouvelle. Le Gentilhomme chargé de la porter à M. de Catinat , tomba malade en chemin , & remit le Brevet à un courier , auquel le

Maréchal donna mille écus : le Gentilhomme fit demander au Maréchal cette somme que son accident seul l'avoit empêché de mériter ; il lui donna mille autres écus.

L'Armée de M. de Catinat, qui n'avoit encore été que celle des gens ignorés , devint l'armée de mode. M. de Feuquières , depuis qu'il l'avoit quitté , n'avoit pu s'accommoder avec aucun autre Général , & il voulut y revenir ; mais M. de Catinat fut averti assez à tems , pour obtenir de M. de Barbésieux , qu'il lui épargnât cet embarras. *Il faut vouloir avec soumission de cœur ce que le Roi désire ; j'ose cependant vous demander votre intercession , pour que cela n'arrive pas.* Il fut bien étonné , quand il lut sur la liste des Officiers - Généraux de son armée , M. de Vendôme , & M. le Grand-Prieur , son frère , qui venoient apprendre sous lui l'art que ce premier exerça ensuite avec tant de supériorité. Les opérations commencèrent à leur arriyée. M.

de Catinat détacha M. de Larray & M. de Vendôme, pour s'emparer de la vallée de Barcelonnette, & fermer au Duc Savoie cette porte, par laquelle il étoit entré en France la campagne précédente. Il assembla son armée au camp du Vilars, entre Pignerol & Suse, pour attendre dans cette position le parti que prendroient les Ennemis, qui venoient de s'assembler à Carignan.

Depuis qu'on étoit maître de la vallée de Barcelonnette, M. de Catinat croyoit que le Duc de Savoie ne pouroit rien faire de considérable pendant la campagne; il se flattoit que sa position lui en ôteroit l'espérance, & qu'en s'y tenant sans céder à l'envie d'inquiéter les Ennemis (ce qui ne pouvoit être que par une division bien plus étendue de nos forces, que des leurs, puisqu'ils étoient dans le centre de notre cercle) il étoit dans la meilleure position pour éclairer les différentes vues du Duc: il ne lui paroissoit pas même que ce Prince pût avoir des

## 158 *VIE DU MARÉCHAL*

projets dont l'exécution fût assez praticable, pour qu'il osât s'y embarquer.

Cependant, l'armée ennemie fit quelques mouvemens qui parurent menacer les derrières de l'armée Française. Le Maréchal crut devoir abandonner Pignerol à ses propres forces; & il alla se camper à Fenestrelle, d'où il pouvoit soutenir Susé, & fermer l'entrée de la Savoie & du Dauphiné. Il se trouvoit inférieur en Infanterie, de plus d'un tiers; ce qui l'obligea à se retrancher dans ce camp. L'armée du Duc de Savoie marcha à Pignerol, s'empara de quelques redoutes qui en gardoient les avenues, & investit la Place. Le Maréchal étoit pénétré de douleur, de voir que sa conduite eût cessé d'être heureuse, depuis que le Roi lui avoit fait tant d'honneur.

Dès que la nouvelle de l'investissement de Pignerol arriva à la Cour, le Roi voulut qu'on marchât au secours de cette place: ce n'étoit pas le projet de M. de Catinat, qui craignoit les petits

combats qu'il faut recommencer le lendemain, & qui désireroit d'engager une grande action; mais il lui falloit au moins douze bataillons, & vingt escadrons de vraies troupes.

« Quoique je sois, mandoit-il, dans  
 » un désir passionné, que Pignerol soit  
 » secouru, je prends garde de n'en être  
 » pas surpris, & qu'il ne puisse m'empê-  
 » cher d'exposer netement à Votre Ma-  
 » jesté toutes les difficultés qui peuvent  
 » s'y trouver, afin qu'Elle puisse juger si  
 » la conséquence de Pignerol doit l'en-  
 » gager à cette entreprise, aux dépens  
 » des doutes d'y réussir. Mais si Votre  
 » Majesté a pris la résolution de secourir  
 » Pignerol, je ne crois pas que des rai-  
 » sonnemens établis sur de petites cir-  
 » constances, doivent la faire changer  
 » d'avis. Si j'ose le dire, c'est la con-  
 » noissance du gros des affaires, qui peut  
 » faire parler juste là-dessus ».

Le Roi, plein d'estime pour M. de Catinat, tâcha d'adoucir le chagrin que

le mauvais état des affaires de Piémont lui donnoit. Il lui promit un secours de troupes qui devoient arriver d'Allemagne ; mais il persista à vouloir qu'on secourût Pignerol, *à quelque prix que ce fût*, quand même le secours ne seroit pas arrivé. Il proposoit encore de fatiguer les Ennemis, pour les affoiblir. Cette proposition n'étonna point M. de Catinat ; mais le pays ne lui ouvroit aucun moyen de leur donner de l'inquiétude. Il parla librement au Roi sur l'ordre de tout risquer pour secourir Pignerol, & *de hasarder le tout pour le tout.* « J'ose » dire qu'un ordre si absolu & si dangereux pour le bien de Son Service, est » donné par le manque d'une connoissance exacte du Pays. Je suis si piqué » sur ce qui regarde Pignerol, que je » ne me fais point de vaines difficultés » sur ce qui peut contribuer à sa conservation. Votre Majesté peut compter, » que n'étant pas en état de tenir la » plaine, tous les efforts que l'on feroit

» d'ailleurs , seroient un sacrifice à l'o-  
 » béissance , sans espérance d'y réussir.  
 » Votre Majesté peut juger des suites  
 » d'une entreprise à de telles conditions:  
 » mais quand je pense à la difficulté pour  
 » les Ennemis d'assiéger Pignerol , & au  
 » secours que nous lui préparons , je suis  
 » délivré d'inquiétude. L'Armée fera  
 » bonne , les Officiers-Généraux , gens  
 » d'un vrai mérite : il n'y a qu'un senti-  
 » ment d'union qui ne laisse nul rai-  
 » sonnement , ni nulle délibération à qui  
 » doit obéir , & qui n'inspire que du  
 » zèle & de la volonté ».

Le Roi ne doutoit pas que M. de Ca-  
 tinat ne préférât les intérêts de son  
 Service aux risques que sa gloire pou-  
 voit courir ; mais il vouloit toujours que  
 Pignerol fût secouru. Le mauvais état  
 des vivres suspendoit l'obéissance de M.  
 de Catinat. M. de Tessé , enfermé dans  
 Pignerol , donnoit par sa défense le tems  
 de faire les préparatifs nécessaires pour  
 le secourir. Les Ennemis attaquoient

## 162 *VIE DU MARÉCHAL*

avec vigueur le Fort de Sainte-Brigide: il étoit défendu avec chaleur, & la garnison en étoit relevée tous les jours, par le chemin couvert qui communiquoit à la place. M. de Catinat, en laissant M. de Tessé dans Pignerol, lui avoit donné quelques idées sur la défense de cette place, dont il fut très-bien profiter.

« Ne faites point rouler une longue dé-  
» fense sur de grandes sorties, elles cau-  
» sent presque toutes plus de perte, que  
» de profit. Travaillez à de petits retran-  
» chemens, petites tranchées partant  
» des chemins couverts, qui prennent  
» des revers sur les attaques ».

Les Ennemis continuoient le siège de Sainte-Brigide: ils y perdoient tant de monde, qu'ils nommoient la tranchée *la boucherie*. M. de Tessé, gai & gaillard dans la place, rassuroit M. de Catinat par sa résolution & les plaisanteries dont il chargeoit ses lettres. La brèche de Sainte-Brigide devint si considérable, qu'il fit miner le Fort, retira pendant la



nuit la garnison , & fit sauter tout l'ouvrage. Les Ennemis pensèrent alors au siège de la Ville , & la Cour pressa de nouveau M. de Catinat de les inquiéter. Les raisonnemens de beaucoup de personnes , qui ne manquoient ni de lumières , ni d'intelligence , & qui prétendoient que le Général devoit serrer les Ennemis de plus près , ne l'étonnèrent point. Cette pensée étoit si naturelle , qu'elle ne pouvoit pas être échappée à ceux qui étoient sur les lieux , & qui apparemment étoient arrêtés dans l'exécution par des raisons solides. C'est ainsi qu'il s'expliquoit avec le Roi : « Je supplie Votre Majesté d'être bien persuadée que j'ai l'esprit agité d'impatience de pouvoir mieux faire , s'il se pouvoit , par rapport au bien de Son Service , & si j'ose dire , par rapport à moi dans des conjonctures aussi déplaisantes , que celles où je me trouve ; mais il faut que la passion cède à ce qui paroît raisonnable. Je tends le dos à

## 164 *VIE DU MARÉCHAL*

« tous les raisonnemens éloignés : je fais  
» de mon mieux , selon ma portée , &  
» les vues que je puis avoir ».

Le Roi, impatient de tous ces retards, envoya un ordre positif d'entrer en Piémont. Cette marche ne paroissoit pas à M. de Catinat un remède au bombardement de Pignerol : « Votre Majesté  
» l'ordonne , ses ordres vont être exé-  
» cutés ; je vais agir contre toutes les  
» vues & connoissances que j'ai ».

Les Ennemis résolurent de faire en règle le siège de Pignerol : ils firent venir de Turin l'attirail nécessaire , & formèrent devant la place un établissement qu'il étoit impossible de lever en peu de tems. Cette disposition affoiblit les raisons qui frappaient M. de Catinat contre l'entrée en Piémont. Il se prépara à l'exécuter, & il crut, pour la première fois, devoir abandonner quelque chose à la fortune. Ses projets auroient été fort étendus , supposant un heureux succès, si les subsistances avoient

été mieux établies ; mais la caisse de l'armée étoit vide ; il falloit faire de son mieux pour se passer d'argent : *le mieux ne valoit pas grand'chose*. L'armée n'avoit pas reçu le prêt depuis trois semaines ; le crédit du Maréchal étoit épuisé par l'emprunt qu'il avoit été obligé de faire pour la subsistance. M. de Tessé avoit encore emprunté au nom de M. de Catinat quatre-vingt mille livres , pour la garnison de Pignerol. La caisse des vivres étoit dans le même état ; la Compagnie qui s'enrichissoit à cette entreprise , disoit n'être plus en état de faire des avances. L'Infanterie manquoit de souliers ; les Officiers n'avoient plus le moyen d'entretenir leurs troupes. M. de Barbésieux, tranquille , écrivoit au Général de marcher : ce qu'il exécuta après avoir vaincu tous les obstacles.

L'Armée Française décampa de Fenestrelle , passa le Col de la Fenestre , & l'Infanterie joignit à Suse la Cavalerie ;

## 166 *VIE DU MARÉCHAL*

elle y trouva aussi la Gendarmerie. L'arrivée de cette troupe augmenta la confiance de toute l'armée. On marcha sans perdre de tems jusqu'à Veillane, à l'entrée du Piémont. Le Duc de Savoie, averti de cette marche, leva le siège de Pignerol, & résolut de faire retirer son armée. Cette opération fit naître les mouvemens qui précédèrent la bataille de Marfaille, dont je vais donner la relation écrite de la main du Maréchal de Catinat, telle qu'il l'envoya à la Cour: M. de Fénélon la trouvoit trop dépourvue d'ornemens.

Les embarras qui précèdent nécessairement une action de cette importance, ne troublèrent point M. de Catinat. On en juge par les ordres détaillés qu'il donna à son équipage, & par la gaieté de la lettre qu'il écrivoit à M. de Tessé, pour lui faire pressentir sa délivrance; *Préparez de l'oseille pour nous faire des soupes vertes.*

« L'armée de Votre Majesté a marché le 2, de Veillane, & vint camper à Ri-

» valte, où l'on ne put avoir aucun avis  
 » certain de la situation des ennemis, si-  
 » non qu'un fort gros Corps de Cavalerie  
 » replioit devant elle, à mesure qu'elle  
 » s'avançoit. De tous les avis qu'on avoit  
 » reçus, celui que l'on croyoit le plus  
 » raisonnable, étoit que le gros Corps de  
 » Cavalerie devoit marcher du côté de  
 » Pessine, & de-là à Marseille où toute  
 » l'Infanterie se devoit joindre.

» Le 3, l'armée de Votre Majesté mar-  
 » cha du Camp de Rivalte, suivant que  
 » le Terrain le put permettre, sur des  
 » colonnes & en bataille, & les équipa-  
 » ges sur la droite de la seconde ligne.  
 » Cette marche se faisoit entre le grand  
 » chemin de Turin à Pignerol & les mon-  
 » tagnes. Quand la tête eut marché envi-  
 » ron trois ou quatre heures, l'on apprit  
 » que l'Infanterie Allemande & de Sa-  
 » voie, & les Religioneux avoient  
 » aussi marché le 2, pour joindre la Ca-  
 » valerie, & que l'Infanterie d'Espagne  
 » avoit suivi sa marche,

## 168 *VIE DU MARÉCHAL*

» L'on apprit par les Partis poussés en-  
» avant, que l'on voyoit leur Armée ,  
» & de l'Infanterie du côté de la Mar-  
» saille & de la Chisolde. Sur cet avis ,  
» l'on commença à choisir un terrain où  
» l'on pût se mettre en bataille ; & quand  
» les ordres en furent donnés , nous pas-  
» sâmes avec cinq cents chevaux sur une  
» montagne auprès de Piesne pour con-  
» noître la situation de l'armée des enne-  
» mis , qui nous parut avoir passé la Chi-  
» solde & s'étendre du côté de notre  
» gauche , à une demie ou trois quarts  
» de lieue du front de bandière que l'on  
» s'étoit proposé , & l'on donna les or-  
» dres pour se mettre en bataille tout le  
» plus promptement qu'il fut possible .  
» Les deux armées paroissoient occupées  
» du même soin de se mettre en état de  
« combattre. »

» Par la situation où paroissoit celle des  
» ennemis , l'on jugea qu'ils pouroient  
» penser à se saisir de la hauteur qui étoit  
» sur notre droite , & d'où nous voyions  
» leurs

» leurs mouvemens : ce qui fit donner or-  
 » dre de faire avancer diligemment les  
 » Régimens de Dragons de Paisne & de  
 » Fontboinard ; & M. de Paisne se saisit  
 » de la hauteur jusqu'au Château de Ho-  
 » lasque. Comme on reconnut que les  
 » ennemis avoient six Piquets d'Infante-  
 » rie, voisins de ce poste, & que l'on vit  
 » marcher plusieurs Bataillons en avant,  
 » nous fimes aussi de notre part avancer  
 » de ce côté les trois Brigades d'Infante-  
 » rie, savoir, celle du Perche, de Gran-  
 » cey & de Vendôme ; & nous avons sçu  
 » depuis qu'effectivement les ennemis  
 » avoient eu la pensée de se saisir de cette  
 » hauteur, mais que notre position les en  
 » avoit empêchés, & leur avoit fait per-  
 » dre leur résolution.

» Les deux armées parurent occupées  
 » le reste du jour à se mettre en bataille ;  
 » & quoiqu'elles fussent fort proches, el-  
 » les ne se crurent point en état ni l'un ni  
 » l'autre de donner commencement à  
 » une Action, le pays étant couvert de

» bois, & demandant la précaution de  
» connoître le terrain devant soi, & les  
» moyens de marcher en avant : de ma-  
» nière que les deux Partis, occupés de  
» l'esprit de l'action générale, ne firent  
» rien entreprendre de part ni d'autre.  
» Il n'y eut, pour ainsi dire, dans tout  
» le jour aucune action qui mérite que  
» Votre Majesté en soit informée.

» Comme l'on étoit fort proche à deux  
» heures de nuit, nous eûmes plusieurs  
» avis par nos petits postes avancés &  
» par plusieurs petits partis poussés en  
» avant, que l'armée des Ennemis étoit  
» en mouvement : les uns qu'ils se reti-  
» roient, & les autres qu'ils se formoient,  
» voyant les troupes aller & venir, com-  
» me si elles changeoient de poste. Ce der-  
» nier avis paroissant le plus croyable, n'y  
» ayant nulle apparence que les Ennemis  
» s'étant approchés si près de nous, ils  
» pussent prendre une telle résolution.  
» Ce fut sur cela que nous conclûmes que  
» les Ennemis réparoient dans la nuit le.



» défaut qu'ils pouvoient avoir commis  
 » dans la manière dont ils s'étoient mis  
 » en bataille; ou qu'ils avoient changé de  
 » résolution; qu'ils ne vouloient rien en-  
 » treprendre sur notre droite, à cause  
 » des précautions qu'ils nous avoient vu  
 » prendre, & que leur attention seroit  
 » de faire leurs efforts sur notre gauche,  
 » où étoit le gros de leur bonne Cavale-  
 » rie: ce qui nous fit prendre la résolution  
 » d'avoir une grande attention sur notre  
 » gauche; & à cet effet on fit marcher à  
 » minuit la Gendarmerie pour passer à  
 » notre aîle gauche, que l'on remplaça  
 » à la droite par les Régimens de Cava-  
 » lerie de la Reine & de St. Maurice,

» Comme notre droite nous parut  
 » avoir une marche par un terrain cou-  
 » vert de vignes, l'on distribua la Bri-  
 » gade de Feuquières dans la droite de  
 » la première ligne de la Cavalerie, sa-  
 » voir les deux Bataillons de Feuquières,  
 » entre la Reine & Villepion; le premier  
 » Bataillon de Furstemberg, entre Saint

## 172 VIE DU MARÉCHAL

» Maurice & Catinat. Voilà la dispo-  
» sition où l'armée étoit à une demi-  
» heure du jour. Notre gauche avoit été  
» resserrée par le terrain , de manière  
» que l'on n'avoit pu y placer toute la  
» Cavalerie de la première ligne. Pour  
» surmonter cette difficulté , l'on fit mar-  
» cher la Brigade de Vaubecourt , com-  
» mandée par M. de Clérambault , sur la  
» gauche de la Gendarmerie , pour percer  
» en avant le Pays de vignes & de brouf-  
» sailles ; & les Dragons de Senneterre  
» & de Bréagne sur la gauche de la Bri-  
» gade de Vaubecourt. Les Carabiniers ,  
» le Régiment de Robec doublèrent sur  
» la ligne , d'abord que le terrain le put  
» permettre. Notre canon fut placé à  
» droite & à gauche & dans le centre de  
» notre Infanterie. Voilà , Sire , l'ordre  
» avec lequel l'Armée de Votre Majesté  
» s'est ébranlée pour marcher aux Enne-  
» mis , sur les 8 ou 9 heures du matin  
» du quatre de ce mois. Après avoir  
» marché en avant , environ trois quarts

» d'heure , votre canon & celui des En-  
 » nemis commencèrent à tirer. M. le  
 » Marquis de Varennes me fit avertir  
 » que dans la marche , notre Cavalerie  
 » de la gauche étoit extrêmement éloi-  
 » gnée de notre Infanterie par la diffi-  
 » culté de s'entrevoir ; je baissai la main  
 » pour aller promptement reconnoître  
 » ce défaut avec M. le Duc de Vendôme.  
 » Je trouvai la gauche de notre Infan-  
 » terie toute découverte & dans une plai-  
 » ne rase. Je fis en même tems avancer  
 » huit Escadrons du Corps de réserve &  
 » de la seconde ligne pour couvrir le  
 » flanc , & je priai M. le Duc de Vendô-  
 » me de faire rejoindre incessamment la  
 » Gendarmerie & le reste de notre gau-  
 » che : ce que l'on eut le tems de faire ,  
 » quoique sous le canon des Ennemis ,  
 » & de si près qu'ils tuèrent beaucoup de  
 » chevaux & de monde.

» Lorsque notre gauche fut en cet état,  
 » craignant le même défaut sur la droite,  
 » que je savois qui marchoit par un pays

» difficile & couvert , je m'y en allai à  
» toutes jambes, après avoir dit à M.  
» de Vendôme que je la ferois charger  
» d'abord que j'y serois. Elle avoit été  
» dans ce même défaut, de se trouver  
» séparée de l'Infanterie ; mais MM. De-  
» vins & Bachevilliers avoient déjà répa-  
» ré ce manquement ; & je trouvai notre  
» droite bien ordonnée, lorsque trois  
» Bataillons de la Brigade de Feuquières,  
» Famechon, & le premier de Furstem-  
» berg, n'avoient pas encore joint ; mais  
» on les voyoit venir. Je plaçai incessam-  
» ment toute la Brigade de Feuquières  
» dans le centre de la première ligne  
» de la droite de la Cavalerie. Ayant au-  
» paravant envoyé dire à M. de la Ho-  
» guette qui commandoit l'Infanterie ,  
» & à M. le Duc de Vendôme, par deux  
» Envoyés différens , savoir , M. de la  
» Para & un Gendarme, que j'allois faire  
» marcher & charger avec MM Desmis,  
» Delure & Bachevilliers. Je plaçai la  
» Brigade de Feuquières comme il est

» marqué ci-dessus, parce que j'allois  
 » attaquer un centre, où il y avoit une  
 » fort longue & grosse haie avec fossés  
 » devant elle, où les Ennemis avoient  
 » beaucoup d'Infanterie. M. de Lou-  
 » vigny étoit de ce côté-là, & M. de  
 » Schomberg avec ses Religionnaires.

» D'abord que nous fûmes dans l'or-  
 » dre que je viens de marquer, nous mar-  
 » châmes droit devant nous, pour char-  
 » ger tout ce que nous trouverions. Du  
 » moment que notre attaque fut indiquée  
 » par notre marche & le feu des déchar-  
 » ges, toute la ligne s'ébranla comme en  
 » même tems, & marcha dans le plus  
 » bel ordre que l'on feroit dire à Votre  
 » Majesté, & avec une telle furie qu'elle  
 » enfonça tout. Les Ennemis avoient  
 » mêlé des Escadrons de distance en dis-  
 » tance sur tout le front de bandière.  
 » Ceux qui se trouvèrent dans l'Infante-  
 » rie furent chargés sans tirer la baïon-  
 » nette au bout du fusil, & renversés. Le  
 » pays fourré & couvert nous déroboit

## 176 *VIE DU MARÉCHAL*

» à la vue la véritable situation des En-  
» nemis. Je crois que nous avons eu le  
» même avantage sur eux ; car ce qui fit  
» que cette prospérité fut si prompte à la  
» charge de la droite, dont on vient de  
» de parler , c'est qu'elle les débordoit ,  
» & que l'on tomba sur le flanc de leur  
» gauche. Dans l'entre-tems de cette  
» charge, il y eut des charges pénibles &  
» difficiles à soutenir ; mais MM. de Ven-  
» dôme & de Varennes , & la bonté des  
» Troupes les soutinrent parfaitement  
» bien , & les difficultés de cette gau-  
» che nous ont bien fait connoître que  
» ç'avoit été un capital d'y avoir fait pas-  
» ser la Gendarmerie , qui fit tout ce que  
» l'on put attendre de Troupes invinci-  
» bles. M. de Vendôme donne beaucoup  
» de louanges à toutes les Troupes qu'il  
» commandoit ; aussi avoit-on beaucoup  
» d'application à fortifier & à mettre  
» cette gauche en état d'enfoncer & de  
» bien soutenir. M. le Grand Prieur fut  
» blessé d'un coup qui lui traversa la cuis-

» se , à une de ses charges , ce qui ne l'a  
 » point empêché d'agir ; & il ne s'en est  
 » retiré qu'après que toute l'affaire a été  
 » consommée. Il me vint trouver : il me  
 » parut abattu par la perte de sang & la  
 » fatigue , & je le suppliai de se retirer  
 » absolument , la Bataille étant entière-  
 » ment gagnée. Notre canon y a été  
 » servi en perfection, M. de Crai , lui  
 » faisant toujours suivre les Troupes ; &  
 » nous en avons connu le grand effet  
 » sur le champ de bataille des Ennemis.  
 » M. de la Para est aussi bon porteur  
 » d'ordres , qu'Ingénieur de tranchée.  
 » Il s'est attiré beaucoup de louanges de  
 » la Gendarmerie , qui ne le connoissoit  
 » point, & qui m'a demandé qui étoit  
 » cet Officier qui avoit une grande mou-  
 » che sur l'œil. Je puis assurer Votre Ma-  
 » jesté qu'il s'est fait dans cette occasion  
 » une infinité d'actions hardies & auda-  
 » cieuses ; mais de tomber dans le dé-  
 » tail , & de mettre dans une Relation  
 » toutes les louanges que les Particu-

178 *VIE DU MARÉCHAL*

» liers méritent , on ne feroit point.

» M. de Clérambault, qui a l'honneur  
» de porter cette nouvelle à Votre Ma-  
» jesté , aura été en état de lui rendre un  
» fort bon compte de tout ce qui s'est  
» passé sur la gauche.

» J'ai l'honneur d'envoyer à Votre  
» Majesté un état des Officiers particu-  
» liers blessés. M. de Bachevilliers a reçu  
» sur l'épaule un coup de sabre qui ne lui  
» a coupé que son just-au-corps , à une  
» décharge où alloit M. de Schomberg.  
» Son Aide de Camp tua celui qui avoit  
» donné le coup de sabre ; & un Cavalier  
» qui étoit auprès de lui blessa M. de  
» Schomberg , qui l'est extrêmement ; &  
» je ne crois pas qu'il en réchappe : il  
» fut pris peu de tems après au bord d'une  
» haie. J'envoie aussi à Votre Majesté  
» un état des Officiers prisonniers des  
» Ennemis , & du nombre des Soldats.

» Je puis assurer Votre Majesté que  
» c'est une affaire toute des plus com-  
» plettes ; & même au-delà de ce que



» lui a pu dire M. de Clérambault , parce  
 » que nous avons eu plus de connoif-  
 » fances , depuis qu'il est parti : nous  
 » croyons qu'il y a eu fept à huit mille  
 » hommes fur la place. Cela a été fuivi  
 » fi vivement , qu'ils y ont perdu beau-  
 » coup d'Officiers : je crois toute l'In-  
 » fanterie ennemie en très-pitoyable  
 » état ; les Régimens Religioneux ont  
 » extrêmement perdu , & ont été prefque  
 » tous détruits.

» J'ai fait paffer hier à Pignerol trente  
 » pièces de canon ; nous espérons en  
 » trouver encore aujourd'hui quatre ou  
 » cinq , que l'on m'a indiquées ; mais ,  
 » peut-être , auront-elles été enlevées :  
 » elles ne font point comprises dans le  
 » nombre des trente ; un Officier pri-  
 » fonnier m'a dit qu'ils n'en avoient que  
 » trente-deux , ou trente-quatre.

» M. de Monfort , un de mes Aides-  
 » de-Camp , aura l'honneur de préfenter  
 » à Votre Majesté vingt-huit Drapeaux  
 » des Ennemis , & quatre Ependarts. Je

» n'ai pas encore de mémoire juste des  
 » prisonniers; je crois que cela approche  
 » de deux mille.

» Je ne crois pas que nous ayons eu  
 » plus de quinze cents, ou deux mille  
 » tués, ou blessés; j'en juge ainsi, parce  
 » qu'hier il n'avoit été conduit que six  
 » ou sept cents blessés à l'hôpital».

Le Maréchal avoit cru qu'il étoit essentiel de cacher aux Ennemis, & même à son armée, les mouvemens qui précédèrent cette bataille. Il avoit fait venir du camp de Tournon, où la Cavalerie étoit campée, le Régiment des Dragons de Grammont: l'armée crut qu'il alloit être suivi de toute la Cavalerie, & ne douta plus de l'entrée en Piémont. Le Maréchal, pour conserver encore quelque tems ce secret, envoya le Régiment de Grammont au camp de Tournon, & chargea le Colonel d'un paquet pour l'Officier-Général qui commandoit ce camp. Ce paquet contenoit un ordre, pour faire venir toute la Cavalerie à

Suse : telle fut la ruse du Maréchal, pour tenir son mouvement secret. Il en employa une autre, pour faire croire aux espions des Ennemis que ses forces étoient multipliées : il donna au dernier bataillon de chaque Régiment un nom de Province ; ou, comme disent les Mémoires du tems, un nom en *ois*, comme si c'eût été autant de Régimens arrivés à son Armée. Les espions du Duc de Savoie ne manquèrent pas de lui dire que le renfort de l'armée Françoisé étoit bien plus considérable qu'il ne le croyoit.

Le dernier effort des Ennemis dans leur retraite, fut fait par le Général Rabutin : ce Général, profitant de l'ardeur de quelques Chefs, qui avoient fait sortir l'Infanterie des vignes & des broussailles, la fit charger avec succès par sa Cavalerie. Ce petit échec, quoiqu'après une si grande victoire, imprima dans les esprits François une terreur si singulière, qu'ils croyoient voir à chaque moment les Ennemis revenir. Le Maréchal leur ordonna de se rassurer.



## 182 *VIE DU MARÉCHAL*

La joie de la victoire de la Marfaille ne fut pas pure pour le Maréchal de Catinat. Il y perdit M. de la Hoguette, son ami, qui expira dans ses bras : elle fut encore troublée par le manquement total des pansemens pour les blessés. Le sieur Ory les avoit laissés sur les derrières : le Maréchal, & Bouchu, Intendant de l'armée, voulurent en vain le faire punir ; cet homme étoit Munitionnaire.

Le Maréchal ne se contenta pas d'avoir rendu justice aux troupes dans sa Relation ; il écrivit au Roi différentes lettres, pour l'instruire plus en détail des différentes actions de valeur, qui signalèrent cette journée. Après avoir dit que l'Infanterie avoit chargé indistinctement, la baïonnette au bout du fusil, l'Infanterie & la Cavalerie ennemie, il s'arrête avec complaisance sur la reconnaissance que le Roi doit à la Gendarmerie. Il regardoit ce Corps illustre par tant de victoires, comme la principale cause du succès de la Marfaille. Les

Gendarmes avoient pris pour tout butin vingt-huit Drapeaux ou Eendarts, dont ils entourèrent pendant la nuit le bivouac du Maréchal, qui, à son réveil, n'aperçut autour de lui que des trophées.

C'est presque un blasphème militaire aujourd'hui, de louer la Gendarmerie d'alors. Un Corps sans autre chef, que la volonté unanime de bien servir; sans autre discipline, que l'union & l'esprit de corps; & sans autres exercices que les batailles, paroîtroit, de nos jours, un corps idéal. Telle étoit cependant la Gendarmerie, la troupe la plus redoutable de l'Europe.

M. de Clérambault arriva à la Cour avec la nouvelle de cette victoire. Le Roi, étonné d'apprendre un succès qu'il n'osoit espérer, accorda au Maréchal toutes les grâces qu'il demandoit pour son armée. Quant à lui, il s'en trouvoit si comblé, qu'il étoit plus occupé de s'en rendre digne, que d'en demander de nouvelles. Il rendit à M. de Tessé la justice

que méritoit la défense de Pignerol , pendant laquelle il n'avoit point perdu de vue la négociation.

C'est , peut-être , le plus beau moment de la vie du Maréchal de Tessé , que celui , ou après avoir défendu avec succès une mauvaise place très-importante , le Maréchal de Catinat demande pour lui une récompense distinguée , qu'il ne forme aucune intrigue pour obtenir. Le Comte de Tessé ne connoissoit point encore cette Madame de Maintenon , qui fit depuis sa fortune. Elle prioit M. de Catinat , après la levée du siège de Pignerol , d'engager M. de Tessé à protéger les Filles de la Visitation de cette Ville ; *ne pouvant lui demander cette grâce , parce qu'elle ne l'avoit jamais vu.* Elle assuroit dans cette même lettre , *que la confiance qu'elle avoit en lui , venoit du pouvoir qu'il auroit sur elle , s'il se présentoit jamais quelque occasion de le servir.* Tout le monde sait comment elle lui tint parole.

Les suites de la victoire remportée à Marfaille, furent la levée du Blocus de Casal. Le Marquis de Crenan, qui y commandoit, s'apercevant de la retraite des Ennemis, fit faire une sortie; nos troupes s'emparèrent des équipages, & d'une grosse somme d'argent que les principaux Officiers avoient ramassée dans le pays. M. d'Orgemont, neveu du Maréchal, commandoit cette sortie, & ne voulut profiter d'aucune des prises que firent les troupes qui étoient à ses ordres.

L'Armée du Duc de Savoie, retirée à Montcallier, laissa la liberté à celle du Maréchal, campée à Prolonghera, d'établir des contributions dans tout le Piémont. Le Duc de Savoie convoqua le ban & l'arrière-ban de Piémont, foible ressource pour une armée, surtout quand la mésintelligence règne entre les Chefs. MM. de Caprara, & de Léganès, attribuoient au Prince Eugene la perte de la bataille de Marfaille; il la rejetoit sur eux.

Louis XIV voulant profiter des avantages de la victoire, envoya au Maréchal une foule de projets : il vouloit qu'on hivernât en Piémont, qu'on fit encore le siège de Coni. Le Roi ne pensoit pas que l'équipage des vivres, n'ayant été remonté que pour une action, devenoit insuffisant pour une suite d'entreprises, lesquelles auroient exigé une campagne entière : il oubloit que la plus grande partie des troupes de cette armée, venues en hâte, les unes de Catalogne, les autres d'Allemagne, n'étoient pas en état d'effuyer de nouvelles fatigues. La caisse de l'armée avoit été vide pendant toute la campagne ; & l'industrie de M. le Maréchal, pour faire vivre, & contenir les troupes, étoit usée.

« Une armée se remue promptement » dans l'imagination, particulièrement, » après un avantage comme celui qu'on » vient de remporter. Le détail de la » subsistance se cache à ceux qui ne sont » pas sur les lieux : il ne m'est pas pos-



« sible de décider s'il y a moyen d'hiverner en Piémont ; il faut s'écouter là-dessus , avant de rien déterminer ».

Ces raisons ne faisant point changer le Roi , le Maréchal envoya à la Cour M. de Larray , pour lui mieux expliquer toutes les difficultés. Le Roi , dans l'intervalle du tems que mit M. de Larray pour se rendre de l'armée à la Cour , envoya au Maréchal un ordre absolu de faire le siège de Coni , *quand même il y auroit six à parier contre un*. Quoique le Maréchal connoît aussi-bien que le Roi ce qui pouvoit convenir au gros des affaires , il crut après un tel ordre , ne devoir avoir de raison que pour obéir. Il résolut de travailler à vaincre les difficultés , & à ne point se laisser accabler par les réflexions fâcheuses , & dit , en obéissant , une dernière fois la vérité au Roi : « Le siège de Coni est une entreprise projetée subitement , dans une saison avancée , & sans aucunes mesures prises. Plus l'on s'approche de son

188 *VIE DU MARÉCHAL*

» exécution , plus l'on en connoît les  
» difficultés & les dangeretux inconven-  
» niens. Je suis très-disposé à vous obéir;  
» mais cette entreprise se fait dans des  
» conjonctures & des circonstances dan-  
» gereuses, & pernieieuses pour la gloire  
» des armes & le bien du Service. Quoi-  
» qu'elle soit contraire à mon sentiment,  
» je supplie Votre Majesté d'être per-  
» suadée que j'y ai le mérite de l'obéis-  
» sance , avec volonté & affection de  
» faire l'impossible , s'il se peut. Votre  
» Majesté est frappée des effets de cette  
» conquête , & elle lui donne des desirs  
» qui dérobent à son attention les diffi-  
» cultés d'y réussir. Elle est persuadée  
» que Coni pris , il ne reste nulle diffi-  
» culté , pour donner à son armée des  
» quartiers d'hiver en Piémont; il ne me  
» paroît pas qu'on en puisse conclure cet  
» effet ». Le Maréchal espéroit que l'ar-  
rivée de M. de Larray , & le détail des  
choses indispensables pour cette entre-  
prise , engagerois le Roi à retirer ses

ordres. Il falloit de l'argent dans la caisse de l'Armée; de l'argent & du crédit aux Munitionnaires; des Officiers d'Artillerie, des Chirurgiens, des Ingénieurs de tranchée. Quel fut l'étonnement du Maréchal, en apprenant du Roi que M. de Larray, plus certainement par crainte de contredire son Maître, que par envie de le flater, avoit été de son avis sur l'entreprise de Coni! Le Maréchal crut devoir relever la foiblesse de M. de Larray, & manda au Roi: « Non-seulement je » n'ai pas désiré le siège de Coni, mais » j'ai fait mon possible pour en détourner » Votre Majesté. Je souhaite de tout mon » cœur d'avoir mal pensé: c'est une des » plus surprenantes choses qu'on ait ja- » mais entreprises; le revers de cela » m'épouvante: j'obéis, j'agis, & j'en » détourne ma vue autant qu'il est pos- » sible ». La crainte du Maréchal ne le maîtrisoit pas au point d'en laisser entrevoir la moindre chose à l'armée. Il se porta à Busca, qui n'est qu'à deux lieues

190 *VIE DU MARÉCHAL*

de Coni ; & la nouvelle qu'on alloit entreprendre ce siège , devint publique dans l'armée. Les murmures se firent entendre de toutes parts ; mais par un exemple rare d'estime pour le Maréchal , on fut assez juste , pour ne pas lui imputer ce mauvais projet. Tandis qu'il assembloit à ce camp de Busca tout l'attirail du siège , M. de Chanlay déterminoit le Roi à renoncer à cette entreprise ; il lui arracha le contr'ordre qu'un Général d'expérience & de réputation n'avoit pu obtenir. Le Roi renonça en même tems au projet de prendre des quartiers d'hiver en Piémont ; cela étoit impossible , sans être maître de Coni ; & si l'on avoit été maître de cette place , le défaut de subsistance en auroit encore empêché.

L'armée souffroit des rigueurs de l'arrière saison. Le Duc de Savoie ne réalisoit pas les espérances de paix qu'il avoit données. Le Maréchal repassa les Alpes.

Il suffit d'avoir considéré les événemens de cette campagne pour ne pas

comprendre pourquoi M. de Feuquières en trouve la disposition défectueuse. Il laisse croire que le Maréchal de Catinat pouvoit empêcher le siège de Sainte-Brigide, & n'attribue son succès qu'au renfort que le Roi lui envoya. . . Si le Maréchal de Catinat n'avoit pas été au commencement si inférieur aux Ennemis en nombre & en qualité de troupes, il auroit peut-être pris le parti que conseille M. de Feuquières; mais puisqu'avec ce renfort, son armée n'étoit pas encore à nombre égal, comment M. de Feuquières ose-t-il lui reprocher d'avoir préféré la disposition la plus sûre, à celle que son peu de troupes rendoit trop étendue? On voit à regret M. de Feuquières trahir ses lumières, & manquer de bonne-foi, lorsqu'il s'agit du Maréchal de Catinat qu'il n'aimoit pas. Il va jusqu'à le blâmer d'avoir confié à M. de Tessé la défense de Pignerol. Il n'ignoroit pourtant pas que le Ministre lui avoit donné ce commandement, sans

consulter le Général de l'armée : & personne ne peut dire que M. de Tessé n'ait pas justifié en cette occasion le choix du Ministre.

Les raisonnemens de M. de Feuquières sur toute cette campagne partent de suppositions fausses. Il dit qu'il y avoit à l'armée un train considérable pour les vivres , & qu'il falloit le réparer au commencement de la campagne ; tandis qu'il savoit que le Maréchal de Catinat s'étoit toujours plaint du mauvais état de l'équipage des vivres , & qu'il n'y avoit jamais eu d'argent à l'armée , même pour faire le prêt aux troupes. M. de Feuquières poursuit. Il voit qu'une victoire détruit tous ses raisonnemens ; il dit que ce n'est point un remède raisonnable que celui d'avoir recours au succès d'une bataille , quand on a projeté de rester sur une judicieuse défensive ; & par une suite de la mauvaise logique de l'envie , il dit une page plus bas , que , quoi-  
que

que l'on se soit déterminé de son propre choix à une guerre défensive, il ne faut pas se priver absolument des moyens de la tourner en offensive, si les fautes de l'Ennemi rendent la chose possible. Mais les règles les plus sages de l'Art militaire cessent de l'être aux yeux de M. de Feuquières, toutes les fois qu'elles sont justifiées par la conduite du Maréchal de Catinat.

L'incertitude d'esprit de M. le Duc de Savoie arrêtoit toujours la négociation. La victoire avoit rendu le Roi plus difficile sur l'accommodement : ce qui fit croire au Maréchal de Catinat que *les lettres étoient bien foibles pour faire connoître la situation des affaires dans les pays éloignés.* Il fit partir le Comte de Tessé pour la Cour avec le projet de la campagne suivante. Le Roi revenoit toujours à la guerre offensive. Il pouvoit déterminer le nombre des troupes dont l'armée seroit composée ; mais cela ne prouvoit pas qu'elle pût trouver les

substances nécessaires à ses mouvemens. Il falloit presser les Munitionnaires ; sans cela l'armée auroit manqué, même pour la défensive. Les Vivres, les Etapiers, la Caisse de l'armée, tout étoit sans argent : les Hôpitaux étoient si mal disposés & en si mauvais ordre, que tout le monde y mouroit. Le soldat touchoit au plus grand désordre, parce qu'il n'étoit point payé du peu qu'il devoit recevoir. Nul ordre pour les recrues : les Officiers, comme on l'a vu, étoient hors d'état d'entretenir la chaussure du soldat. Tout le crédit étoit épuisé. Ces réflexions déterminèrent le Roi à la défensive. Il diminua l'armée de M. de Catinat, pour en faire passer une partie en Roussillon. Le Maréchal auroit préféré de voir encore affoiblir son armée, pourvu que les troupes qui lui restoit eussent les besoins essentiels & nécessaires. *Mais c'est la commodité de bien des gens qui manient & font marcher l'armée en conversation, de ne pas*



*employer dans leurs raisonnemens les détails qu'ils regardent comme bagatelles.* Le Maréchal répète souvent dans ses lettres cette phrase, ainsi que celle qui lui servoit de réponse à tous les projets: *Il est difficile qu'un homme éloigné imagine quelque chose de nouveau qui soit praticable, & qui n'ait été pensé par ceux qui depuis trois ans sont occupés des affaires du Pays.* Ces maximes sont usées & connues de tout le monde, Il n'y a point de Général en France qui n'ait l'ennui de les répéter inutilement.

Il étoit impossible au Maréchal de faire mouvoir ses troupes. Elles n'étoient ni armées, ni habillées, ni payées. Il y avoit des Régimens entiers auxquels il étoit dû onze prêts. Les Places étoient, par le manque d'argent, dans le plus mauvais état; il falloit rétablir Pignerol, & faire de nouveaux retranchemens entre cette Ville & le Fort de Sainte-Brigide. Le Ministre des Finances crut avoir fait la plus belle chose en assi-

## 196 *VIE DU MARÉCHAL*

gnant une somme pour les travaux sur le rétablissement des Charges du Conseil supérieur de Pignerol ; mais le Roi n'en devoit pas toucher un sou ; parce que ces sommes avoient été généreusement & utilement avancées pour le service du Roi , tant pendant le blocus que depuis. Offrir des Charges en échange , c'étoit annoncer la volonté de mal payer la chose la plus légitimement due, & qu'il auroit été du bien du service de rembourser tout de suite.

Les Ennemis paroissoient se disposer avec chaleur à entrer de bonne heure en campagne. Les Officiers François avoient bonne volonté de rétablir leurs troupes ; mais la volonté sans argent ne pouvoit produire aucun effet. Ils n'osoient plus faire d'avances ; parce qu'ils se méfioient avec raison de la manière dont on les rembourseroit à la Paix. Les Bataillons manquoient presque entièrement d'Officiers , par un règlement du Ministre, qui ordonnoit à tout nouvel Officier d'aller se

présenter à Versailles, avant de joindre son Régiment. Une dépense aussi extraordinaire dégoûtoit les parens de faire entrer leurs enfans au Service. On comprend aisément qu'un Gentilhomme, allant prendre possession d'une Sous-lieutenance qui rapportoit trois sous par jour en campagne, n'étoit pas fort en état de se montrer à la Cour. S'il y avoit en France moins de gens désœuvrés, disoit M. de Catinat, je ne fais, avec un pareil traitement, où le Roi prendroit des Officiers. M. de Barbésieux croyoit avoir remédié à tout, quand il avoit dit : « Il faut engager les Marehants à » se contenter de billets ; dire de bon- » nes raisons aux troupes, afin que le dé- » faut de paye ne les fasse pas désertter. »

Le seul remède que le Maréchal put trouver à tout cela, fut de mettre l'armée ensemble le plus tard possible ; (*car on ne vit point avec de l'eau & du pain*) & de prendre en même tems des mesures, pour qu'elle pût être en quatre

## 198 *VIE DU MARÉCHAL*

heures de tems rassemblée à Roche-Cotel. Il prit ensuite le parti d'occuper avec son Infanterie le Camp de Pinache, d'envoyer sa Cavalerie au Camp du Sablon, & de détacher M. Duffon à Tournoufe pour occuper les passages de la Provence, avec cette courte instruction : *Faites de votre mieux, & je me rends de bonne-foi garant des événemens.* Il avoit laissé M. de Tessé à Pignerol avec sept Bataillons, pour observer le Duc de Savoie, le suivre, s'il marchoit en Provence, & se joindre à M. de Vendôme qui y commandoit.

Cette disposition fermant tout passage aux Ennemis, ils envoyèrent encore une fois bloquer Casal. Le Maréchal n'étoit pas cette année en état de les empêcher par une marche en Piémont ; il avoit peu de Cavalerie, & point du tout de celle qui pouvoit mériter sa confiance. Il voulut supléer à la marche en Piémont par une vigoureuse entrée dans le pays des Barbets : un petit échec que nos

troupes y reçurent, déranga ce projet.

Le Régiment de Leicester occupoit le poste des traverses ; les Barbets s'en approchèrent. Une terreur panique s'empara de nos troupes ; le Lieutenant-Colonel qui commandoit ce poste , en fut saisi le premier ; il contribua même à la donner , en faisant partir son équipage long-tems avant les autres : ( précaution ordinaire aux vieux Officiers François ). Cette affaire , quoique honteuse pour les troupes , n'eût point de suites fâcheuses ; rien n'y fut perdu , hormis l'honneur ; le poste fut repris peu de tems après. L'imbécille Lieutenant-Colonel voulut rentrer dans sa maison , qui lui avoit déjà été disputée par M. de Macarli : celui-ci répondit que les Ennemis l'en avoient chassé , & qu'il l'avoit regâgnée. Le Lieutenant-Colonel voulut que M. de Catinat jugeât le différend de la maison : le Maréchal décida qu'il n'y avoit point en Justice *de prise de possession meilleure.*

Tel fut le seul évènement qui se passa pendant la campagne. Les deux armées se séparèrent à l'arrière-saison.

Le Maréchal de Catinat, occupé depuis cinq ans des affaires du Roi, négligeoit fort les siennes. M. de Croisille, son frère, s'étoit chargé de percevoir ses revenus, & de lui envoyer de l'argent; mais le bien du Maréchal n'étoit pas considérable; il consistoit en deux très-petites terres: les grâces qu'il tenoit du Roi, valoient douze mille francs qui n'étoient pas payés. M. de Croisille dans l'embarras, pour secourir son frère, le conjura de demander le paiement de ce qui lui étoit dû, & une augmentation de traitemens. Le Maréchal ne put se résoudre à faire même la première demande. Témoin de la disette continuelle d'argent, il croyoit du devoir d'un particulier, de compatir aux besoins publics, & de ne pas s'occuper de ses intérêts personnels, & de ses incommodités particulières. Son refus de demander ce

qui lui étoit dû, fait connoître sa manière de penser sur la demande de quelques grâces nouvelles. *Je ne veux point être comme les valets, qui salissent leur attachement pour leurs Maîtres, en demandant une augmentation de gâges.* Il se voyoit couvert des grâces du Roi ; (quoique des Officiers particuliers aient aujourd'hui un traitement fort au-dessus du sien) il disoit d'une manière assez plaisante : *Je suis comme les Bienheureux, à qui Dieu distribue les plaisirs de sa vision béatifique, selon leur mérite : ils sont contents, & leurs desirs sont remplis.*

Le Général fit paroître cette même campagne une générosité envers le frère de M. de Feuquières, égale à son désintéressement. M. de Feuquières avoit un frère, Colonel d'un Régiment de l'armée de M. de Catinat : ce Colonel portoit dans le cœur une certaine noblesse qui avoit mis les Bureaux contre lui. Il étoit pauvre : aucun Colonel ne conduisoit son Régiment avec plus de décence

& de désintéressement. Le Maréchal apprit que le frère-aîné de ce Colonel étoit dangereusement malade : il oubliâ ses justes ressentimens contre M. de Feuquières, & s'adressa directement au Roi, pour obtenir en faveur du Colonel une partie de la dépouille du frère aîné. Ce trait doit, peut-être plus que ses victoires, mériter au Maréchal de Catinat le respect de la postérité.

La campagne de 1695 se passa à peu près de même que la précédente. Le Roi, outré de se voir toujours amusé par le Duc de Savoie, vouloit la guerre offensive : le Maréchal, obligé de répondre encore une fois, supplia le Roi d'imaginer « une de ses meilleures places de » Flandre, située dans le meilleur pays, » aux mêmes conditions que Pignerol ; » c'est-à-dire, qu'elle fût enveloppée sur » les derrières de montagnes ; que cette » seule place fût la véritable sûreté pour » les vivres : quelles peuvent être les mesures pour subsister toute une cam-



» pague dans un pays partagé , & con-  
 » testé par un Ennemi , qui a de grands  
 » derrières, qui se fait porter du grain  
 » réglé pour sa Cavalerie , & contre le-  
 » quel les François ne peuvent disputer  
 » de patience ? Cette subsistance pendant  
 » une campagne est beaucoup plus dans  
 » l'espérance , que dans la démonstra-  
 » tion ». Cette image fit changer le Roi,  
 & doit faire le même effet sur le Lecteur  
 qui ne verroit dans la prudence du Ma-  
 réchal qu'une foiblesse timide.

Les Ennemis allèrent faire le siège de  
 Casal : la résistance de M. de Crenan fut  
 des plus vigoureuses. Le Roi jugeant l'ar-  
 mée du Maréchal de Catinat trop foible  
 pour entrer en Piémont , & la Paix très-  
 prochaine , envoya au Marquis de Cre-  
 nan ordre de se rendre , à condition qu'il  
 sortiroit avec les honneurs de la guerre,  
 & que les Fortifications seroient rasées :  
 il obtint cette capitulation. Le Roi au-  
 roit désiré que l'on conclût dans le même  
 moment une trêve ; mais elle n'eut pas

lieu, & les deux armées se séparèrent.

Les négociations continuèrent pendant l'hiver. Le Maréchal dirigeoit M. de Tessé, suivant les ordres du Roi; & au commencement de la campagne de 1696, il y eut une trêve entre la France & le Duc de Savoie. Ce Prince joignit peu de tems après ses troupes à l'armée du Maréchal, & le Roi lui en donna le commandement en chef, pour aller faire le siège de Valence, pendant lequel la Paix d'Italie, qui devoit conduire à la Paix générale, fut conclue.

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les conditions d'un Traité si connu; celui qui écrit une Vie, ne doit considérer les évènements généraux que dans leur rapport avec son sujet. Je me contenterai donc de prier le Lecteur de se souvenir, que M. de Catinat fut l'auteur du Traité, par lequel la Princesse de Savoie passa en France pour épouser le Duc de Bourgogne.

Il est important pour la suite de la

Vie du Maréchal, de remarquer le caractère que montra le Duc de Savoie pendant cette guerre. Ce Prince l'avoit commencée en demandant la Paix : il négocioit depuis quatre ans, & faisoit espérer la conclusion d'un moment à l'autre. Près de conclure, il renouvelle son Traité avec ses Alliés; il se plaint du peu d'estime que lui marque la France, en lui proposant pour un des articles de Paix, de joindre ses troupes à celles du Roi, afin de marcher contre ses anciens Alliés, auxquels il devoit la conservation de ses Etats. Il avoue que les propositions avantageuses de la France l'engagent à renoncer à cette alliance; mais que rien ne pourra jamais lui faire commettre le crime affreux, de tourner ses armes contre ses anciens Alliés; & il accepte le lendemain les Parentes de Généralissime de l'Armée combinée de France & de Savoie, pour marcher contr'eux.

Il semble que le Maréchal de Catinat ait montré pendant cette guerre la véri-

table science du Général ; celle de conjecturer juste sur des apparences données ; de prendre promptement une résolution qui puisse parer aux évènements , ou les prévenir. Si l'on ne voit pas dans la conduite cette hardiesse brillante que le vulgaire appelle héroïsme , on n'y remarque pas non plus qu'il se soit jamais mis dans le cas d'en faire son unique ressource ; la valeur des troupes n'est pour lui que le dernier moyen à employer. Aussi rapide dans l'exécution , que prudent & circonspect dans la disposition , son grand principe est de ne point se risquer contre des forces égales , jusqu'à l'instant où il peut surprendre l'Ennemi en faute.

Il reste encore au Général , après les talens du coup d'œil & de la disposition , une partie savante & philosophique à remplir ; la manière de conduire les hommes , ou la discipline. Il doit connoître , louer , blâmer , juger , récompenser , punir : toutes choses difficiles par elles-mêmes , mais bien plus dans le Militaire

de France. Un Général y est rarement le maître ; & une routine de laquelle on ne s'est jamais rendu raison , y fait le fond de la discipline. On ne peut dissimuler que celle du Maréchal de Catinat ne fût sanguinaire , quoiqu'on ne pût pas en accuser son caractère : c'étoit celle de ceux qui l'ont précédé , & qui l'ont suivi ; jusq'au Maréchal de Broglie qui a détruit avec succès , tant qu'il en a eu le pouvoir , un usage barbare que l'Auteur de l'esprit des Lois a montré être contraire à l'esprit du gouvernement militaire. Les siècles à venir verront avec effroi qu'il a fallu du courage au Maréchal de Broglie , pour vaincre ce préjugé. Si l'Histoire faisoit à ses ennemis l'honneur de les nommer , elle les montreroit criant de tous côtés : l'honneur national est perdu par le Maréchal de Broglie ; il punit par des coups de bâtons le soldat coupable , que ses prédécesseurs auroient fait pendre. On pendoit trop à l'armée du Maréchal de Catinat ;

## 208 VIE DU MARÉCHAL

aucune raison n'arrêtoit cette Justice : les maraudeurs étoient pendus , sans tirer au sort ; la Cour lui reprochoit encore de ne pas faire assez d'exemples.

Si le Maréchal fut aussi rigoureux que les autres dans la discipline du Soldat, il fut moins ignorant dans celle qui convient à l'Officier. Un Général François n'a que le pouvoir de rendre compte : le Maréchal ne suivoit pas dans le sien l'ordre qui est le plus en usage : il donnoit la première place à la vertu ; les talens venoient après. Il distinguoit avec soin la volonté , de la capacité ; ceux qui avoient besoin d'encouragement , d'avec ceux qui avoient mérité des récompenses. *C'est un honnête-homme , il a toujours bien servi ; il a bonne envie de bien faire ; il se trouve par-tout pour s'instruire. C'est un homme consommé ; on l'emploiera avec succès dans telles circonstances : il est jeune, a de l'esprit, & sera un jour un bon Officier.* Voilà les expressions qu'employoit le Maréchal , pour rendre les comptes avan-

tageux. Si ses éloges sont modérés, son blâme l'est davantage : *Cet homme n'est pas propre à cet emploi ; il faudroit lui donner autre chose. Tel homme est difficile à vivre.* Ce dernier point frappoit principalement le Maréchal : un mauvais caractère déprisoit à ses yeux les plus grands talens : c'est que dans lui, le cœur & le génie, faisoient en grand toutes les opérations militaires, dont l'harmonie entre les hommes assure principalement le succès. Il se plaignoit amèrement de la précipitation avec laquelle on jugeoit un Officier, d'après une première faute ; & croyoit au contraire qu'il étoit du devoir d'un Général, de lui fournir les moyens de la réparer. Il racontoit souvent à ce propos une histoire qui lui étoit arrivée, sans que jamais on ait pu deviner qui y avoit donné lieu.

Un jeune homme, très-recommandé par toute la Cour, vint à son armée prendre le commandement d'un Régiment : le Maréchal lui dit à son arrivée,

210 *VIE DU MARÉCHAL*

que pour première preuve de considération, il lui donneroit le lendemain un détachement, & qu'il lui promettoit de rencontrer les Ennemis. La promesse du Maréchal fut accomplie; le détachement trouva les Ennemis: le jeune homme étonné par le bruit & le sifflement des balles, tint une conduite scandaleuse pour l'armée. Tout le monde en parla; le Maréchal fit tout ce qu'il put pendant la journée, pour paroître ne pas entendre les différens discours. Quand la nuit fut venue, il envoya chercher ce jeune homme, lui parla de sa faute, & lui dit qu'il falloit opter entre le parti de la réparer le lendemain, ou de se faire Capucin le même jour. Le jeune homme ne balança point; il commanda le lendemain un nouveau détachement, rencontra les Ennemis, montra la plus grande valeur, & fut depuis, de l'aveu du Maréchal de Catinat, un des meilleurs Officiers qu'ait eu le Roi: *Il est, ou il sera Maréchal de France,* ajoutoit le Maréchal, pour éloigner plus



sûrement les soupçons. Plusieurs personnes puissantes ont eu, peut-être, des obligations de ce genre au Maréchal de Catinat; car sa famille a reçu après sa mort plusieurs services, & elle cherche encore ceux auxquels elle en doit la reconnaissance.

La Paix d'Italie étant conclue, le Roi appela en Flandre M. de Catinat, & le chargea de faire le siège d'Ath. Le Maréchal avoit fort étudié cette partie de l'art militaire; sa conduite à ce siège fut aussi humaine que savante. Il vit les Officiers d'Artillerie tirer sur les maisons; il le leur défendit, & ne souffrit point que les bateries fussent pointées ailleurs que sur les ouvrages. Cette bonté d'âme du Maréchal de Catinat ne parut pas aux Flamands aussi singulière, que son désintéressement: il ne voulut rien recevoir pour les sauve-gardes, défendit à son Secrétaire de rien prendre. Il alloit dans les campagnes seul, enveloppé d'une redingotte, s'informer des payfans qui ne

pouvoient le reconnoître , si ses ordres étoient exécutés. Un chef de troupes légères de son armée pilla des voituriers, & donna pour excuse au Maréchal , que n'ayant pu faire des captures sur l'Ennemi , il avoit été bien aise de faire rafraîchir sa troupe : *Monsieur le Volontaire* , lui dit le Maréchal , *vous faites comme l'oiseau de proie ; quand il a manqué la perdrix , qui est son gibier , il va se jeter dans la basse-cour.* Le partisan fut mis en prison ; il y resta jusqu'à ce qu'il eût payé la valeur du vol que sa troupe avoit fait.

Le Roi voulut donner le Gouvernement d'Ath à un Officier de mérite : il pria le Maréchal de Catinat de lui en désigner un : son choix tomba sur le Chevalier de Tessé ; ainsi le Maréchal commença dans cette guerre la fortune des deux frères.

La Paix est ordinairement en France l'éccueil des réputations acquises pendant la guerre : le Public, avide de voir

ceux qui ont eu des succès, a l'injustice d'exiger d'eux autre chose que des talens. Trompé dans son attente, il retire son estime aussi légèrement qu'il l'avoit accordée, & ne voit plus qu'un homme ordinaire, où il s'étoit trop pressé de voir un héros. La cohorte véridique, & quelquefois médisante des subalternes, arrive dans la Capitale; elle y dévoile les mystères de la guerre; ce que le hasard a fait; le tour avantageux qu'un Gazetier payé, ou l'auteur des bulletins de l'armée ont donné aux différentes affaires; ce que tel homme a dû à la valeur des troupes; enfin les réputations escroquées, crime si rigoureusement puni dans la discipline militaire des Romains, & qui fait à peine chez nous une partie de la morale militaire. Le Public attend d'un homme qu'il a oui-dire être un grand Général, de la fierté, de la noblesse, de la grandeur d'âme; souvent il le voit à la Paix, ramper avec bassesse devant les personnes dont il a dit le plus de mal.

La plupart des gens distingués à la guerre ne savent pas jouir du repos que leur laisse la Paix : ils veulent être encore Militaires, & se confondent par-là avec ceux de leur état, qui n'ayant pu mériter une réputation pendant la guerre, courent la fortune pendant la Paix, & se préparent ainsi les sifflets des troupes au renouvellement de la guerre. L'homme d'esprit s'essaie pendant la paix sur de nouveaux objets, si par malheur pour lui il n'est pas fatigué des affaires ; ou bien il se condamne aux vertus privées : s'il ne peut plus être grand, il est bon. Il semble qu'on doive louer un Militaire en tems de paix, comme M. de la Rochefoucault veut qu'on loue les femmes.

Ce fut ainsi que le Maréchal de Catinat se conduisit pendant la Paix : il logeoit à Paris, rue de Sorbonne, quartier qui annonce la simplicité de l'habitation. Sa première application fut l'arrangement de ses affaires, dont les occupations de l'Armée l'avoient distraité,

D'Estaing, son Maître d'Hôtel, n'avoit pu depuis plusieurs années trouver le moment de présenter ses comptes : il les lui fit arrêter, & se trouva redevoir au Maréchal une somme assez considérable. Le Maréchal voulut la lui donner ; le Maître d'Hôtel la refusa, & lui proposa d'employer cette somme à faire la retraite de quelques anciens Domestiques, que leur âge mettoit hors d'état de continuer leurs services ; il força le Maréchal à en faire cet emploi.

Le Lecteur aimeroit à trouver ici les détails de la vie particulière du Maréchal : elle étoit si simple, qu'il s'en est peu conservé. Il se plaisoit dans la société de sa famille, alloit les Dimanches entendre l'Office dans la Sacristie des Chartreux, & se promener ensuite dans leur enclos. M. Leroi, qui l'accompagnoit dans ses promenades, raconte qu'un jour ses enfans s'amusaient à jouer pendant qu'il causoit avec le Maréchal, jetèrent leurs chapeaux sur des arbres,

## 216 VIE DU MARÉCHAL

pour en faire tomber des nids d'oiseaux : leurs chapeaux restèrent suspendus aux branches. Le père arrive, & essaye de les faire tomber avec sa canne ; elle s'embarasse aussi dans les branches : le Maréchal , pour les tirer tous d'embaras , grimpe à l'arbre , s'élançe pour rattraper la canne, & fait en même tems tomber les chapeaux.

Un des grands plaisirs du Maréchal , étoit d'aller de grand matin sur le milieu du Pont Royal , jouir du spectacle que la vue y présente : *Jamais* , disoit-il , *je n'ai rien vu d'aussi beau dans tous les pays que j'ai parcourus*. Il alloit aussi toutes les semaines à l'Hôtel des Invalides. Un des enfans de M. Leroi ayant souvent entendu parler au Maréchal de la beauté de cet édifice , fut curieux de le voir : il abandonna sa Classe , arriva chez le Maréchal , mis comme un écolier , & le trouva avec M. le Duc d'Orléans , depuis Régent du Royaume , & le Maréchal de Médavi. M. de Catinat leur demanda

demanda la permission de faire entrer le fils de son Précepteur, (il nommoit ainsi M. Leroi). Il lui demanda quelle raison l'amenoit ; l'enfant embarrassé dit en hésitant : On m'a dit que vous pouviez me faire voir les Invalides, & je viens vous demander cette grâce ; la naïveté fit rire les auditeurs. Le Maréchal envoya dire à M. Leroi, que son fils étoit chez lui, & qu'il le lui remeneroit : il fit dîner l'enfant ; & dès qu'il fut libre, il le prit par la main, pour le mener à pied aux Invalides. A l'arrivée du Maréchal dans l'Hôtel, les Gardes prennent les armes ; les tambours battent ; tous les vieillards, les infirmes accourent ; on crioit dans les cours : Voilà le *Père la Pensée*. Ce bruit effraya l'enfant ; le Maréchal le rassura, en lui disant que tout cela prouvoit l'amitié que ces gens respectables lui porteroient. Il lui fit voir toute la Maison, le mena à l'heure du souper dans tous les Réfectoires, fit apporter deux verres, & but avec le jeune homme à la santé

## 218 *VIE DU MARÉCHAL*

de tous ses anciens camarades. Tout le Réfectoire, debout & découvert, remercia le Maréchal, & le reconduisit avec acclamation.

Il alloit tous les quinze jours à Versailles : le Roi lui demanda pourquoi on ne le voyoit jamais à Marly, & si quelque affaire l'en empêchoit : *Aucune, Sire*, répondit le Maréchal ; *mais la Cour est très nombreuse ; & j'en use ainsi, pour laisser aux autres la liberté de faire leur cour.* Voilà bien de la considération, répondit le Roi.

M. de Carinat passoit ses étés à cette terre de Saint-Gratien, que sa retraite a rendue si célèbre. On croyoit voir un de ces anciens Romains qui, après avoir triomphé de leurs ennemis, se reposoient de leurs fatigues dans leurs maisons des champs. Le village de Saint-Gratien, placé sur la route de S. Denis à Pontoise, est à trois lieues & demie de Paris. Le Château, bâti à l'antique, est plutôt une vilaine maison, qu'un Château.



mais il est situé dans un pays délicieux : la consommation de la Capitale y rend les payfans aisés , si on les compare à ceux des Provinces. La variété des productions de la terre y flatte plus l'œil , que ne font les plus somptueuses décorations des Jardins de la Capitale. Le Maréchal n'étoit pas assez opulent , pour avoir le mauvais goût de forcer la nature : un Potager servoit de parterre à son jardin. Le côteau de Montmorency , planté de vignes , en termine d'un côté la vue ; sur le sommet , s'élève le magnifique Palais du riche Croisat : cette superbe habitation termine & couronne la vallée de Montmorency ; elle semble vouloir le disputer à tout ce que la nature étale de merveilles dans ce riche paysage , & elle n'en dépare pas le magnifique tableau. Ce spectacle étoit plus pour le Seigneur de Saint-Gratien , que pour celui qui en avoit fait les frais. A l'autre extrémité du jardin , est un bois épais , coupé d'allées sombres & étroites ,

terminées par un grand étang, qui donne à cette partie un air absolument sauvage. Il y a aujourd'hui peu d'Officiers retirés, dont la demeure ne soit plus décorée que Saint-Gratien. Telle étoit la retraite que se destinoit le Maréchal de Catinar, & qu'il alloit essayer pendant les étés de la Paix. Il y planta l'espalier qui règne le long des murailles : un Poète le chanta dans une Idylle, & s'attira l'Epigramme :  
*Oh ! Catinat, quelle voix enrhumée !*

Les occupations du cabinet du Maréchal étoient des réflexions, particulièrement sur la guerre d'Italie. Il nous en reste quelques fragmens, tendans à prouver combien cette guerre est funeste aux François, & combien étoit désavantageux le plan que la France avoit suivi dans la dernière. Le côté du Piémont devenoit la principale attaque des Ennemis de la France : c'étoit leur entrée la plus facile dans le Royaume ; & jamais le Roi n'avoit voulu y laisser des forces suffisantes. *Le hasard, dit le Maréchal, y*

*a suppléé ; il n'y suppléeroit peut-être pas une seconde fois , si le même cas arrivoit.* Ses réflexions se portoient aussi sur le génie des troupes Françoises : plus il les voyoit , plus il se confirmoit dans la même façon de penser sur elles , dont il faisoit part au Maréchal de Bellefond , lors de l'assaut de Gironne. Il lui mandoit : « Voilà les accidens qui sont à  
 » craindre de l'émulation & de la cha-  
 » leur de notre Nation , qui croit tou-  
 » jours une affaire achevée , dès qu'elle  
 » est heureusement commencée. La pre-  
 » mière prospérité lui fait oublier tou-  
 » tes les précautions de s'y maintenir ; &  
 » dès que la confusion s'y est mise , les  
 » Particuliers hardis mettent leur justifi-  
 » cation à demeurer dans le péril , sans  
 » prendre aucun des partis de le dimi-  
 » nuer , ou de l'éviter , qui est la seule  
 » chose qui pouroit remettre en ordre  
 » une troupe ébranlée & confuse. J'ai  
 » vu plusieurs occasions dans ma vie ,  
 » où la perte a beaucoup augmenté par  
 » cet esprit-là ».

## 222 *VIE DU MARÉCHAL*

Nous avons encore, d'ouvrages militaires du Maréchal de Catinat, la description des batailles & des actions de guerre de Constantin, dans la Vie de ce Prince, par le Père Bernard de Varennes, Théatin : la guerre de Constantin en Piémont contre Maxence y est rendue d'une manière satisfaisante.

Le travail du Maréchal le plus intéressant pour l'humanité, fut une correspondance suivie avec M. de Vauban, sur l'administration des Finances des différens pays où la guerre les avoit conduits. Deux hommes aussi modérés ne cherchoient pas les moyens d'augmenter sans mesure les revenus du Souverain ; mais ceux de répartir les impôts avec justice , & de les percevoir à peu de frais. Ils discutoient l'administration des autres Etats ; & de-là est sorti le grand Ouvrage de M. de Vauban , dont les vrais hommes d'Etat désirent l'exécution, arrêtée jusqu'à présent par les principes fiscaux.

Les différens Princes de l'Europe se disposant à recommencer la guerre, le Roi avertit le Maréchal, qui se monroit plus rarement à la Cour, que son intention étoit de lui donner le commandement d'une Armée. Le Maréchal quitta dès ce moment tout travail étranger à la guerre, pour s'occuper uniquement des détails d'une armée, & évitait que les troupes ne manquassent des choses de première nécessité, comme il étoit souvent arrivé pendant la dernière guerre. Il composa un Mémoire sur le traitement des Soldats en tems de guerre; un état détaillé des Médecins, Chirurgiens, médicamens nécessaires pour chaque partie de dix mille hommes, dont l'armée seroit composée; enfin un projet sur la manière de recruter une armée, sans que les Officiers fussent pour cela dans la nécessité de commettre des crimes, dont ils se faisoient gloire.

Une réflexion a échappé à tous les Militaires de notre siècle, quand le Roi

s'est chargé de l'entretien des troupes : elle me paroît suffire pour détruire tous les longs raisonnemens contre l'entretien des troupes par le Roi. Il n'y avoit aucun Officier dans les troupes Françaises, qui ne manquât mille fois à l'honneur dans l'entretien de sa Compagnie. Le Maréchal de Catinat avoit eu sous les yeux plusieurs preuves de cette vérité ; une sur-tout s'étoit gravée dans son esprit. Un jeune homme de famille, Clerc de M. Leroi , fut enrôlé par force : le Capitaine demandoit deux cents livres à M. Leroi , pour accorder le congé du jeune homme : M. Leroi se débattoit sur le prix ; le Capitaine le menaçoit. Le Maréchal , à ce moment , sortit d'un cabinet à côté de la Salle ; il y avoit entendu toute la conversation , & dit à l'Officier : « D'après ce que je viens d'en-  
» tendre , je devois vous faire casser ;  
» mais à la considération de M. Leroi ,  
» je vous pardonne , mais à deux condi-  
» tions : la première , est que vous rendrez

» tout de suite le jeune homme : la se-  
 » conde , que vous ferez plus honnête  
 » homme à l'avenir ».

Cependant la grande Alliance se formoit ; la guerre s'allumoit dans l'Europe ; le Roi en parloit souvent. Ses discours redoublèrent les études du Maréchal , relatives à la conduite d'une armée ; il prépara des ordres pour les différentes circonstances. On en lit un pour le jour de bataille ; & nous devons en conclure son désir de voir les troupes exercées à beaucoup d'excellentes choses , qu'on a cherché à pratiquer pendant la paix actuelle , & que le défaut de vues militaires a rendues ridicules , en les portant à l'extrême. Le Maréchal , par exemple , recommande l'immobilité ; mais non pas cette immobilité de statue , tourment pour le Soldat , & objet de ridicule pour le spectateur. Il recommande encore le silence ; mais ce qu'il ordonne principalement , c'est de se résoudre à essuyer le feu de l'Ennemi

avant de tirer. Il est fâcheux qu'il nous ait laissé ignorer les motifs sur lesquels il fonde ce principe; c'est celui de presque tous les Militaires François, qui ont traité de la guerre. Les étrangers ne l'adoptent point: il faut donc en chercher la raison dans le génie des troupes Françaises, si elles ont encore un nom distinctif. Le Maréchal termine son instruction par un ordre aux Officiers, d'entretenir souvent le Soldat sur les différentes choses qu'on exige de lui, & sur les avantages qu'il doit en retirer. L'autorité est bien foible, le jour d'un combat, si chacun n'est persuadé que son honneur & son salut sont dans l'obéissance.

La guerre pour la succession d'Espagne, si malheureuse pour la France, commença par l'Italie. Le Duc de Mantoue avoit fait un Traité avec la France, en conséquence duquel M. de Tessé avoit pris possession de la Ville Capitale, au nom des deux Couronnes. Le Prince



Eugene devoit commander l'armée de l'Empereur, qui s'assembloit dans les montagnes du Trentin. M. de Vaudemont, & le Maréchal de Catinat, étoient destinés à commander les armées réunies de France & d'Espagne : ce dernier reçut le 23 Mars 1701 ses Lettres, pour commander l'armée Française. Le courrier le trouva plongé dans la douleur ; il venoit de perdre M. de Croisille, ce frère si estimable, dans lequel il avoit une si grande confiance. La douleur n'arrêta point son zèle pour le Service du Roi : il partit pour Turin, & y fut reçu par le Duc de Savoie avec l'extérieur d'amitié convenable à un Prince Allié de la France, & les témoignages d'estime qu'un Prince éclairé, & qui connoissoit le Maréchal, ne pouvoit lui refuser.

Le Maréchal se mit en chemin pour Milan, convaincu que le Duc de Savoie alloit faire joindre au plutôt l'armée Française par ses troupes ; il assura même le

Roi, que ce Prince lui avoit paru être dans les meilleures dispositions.

Arrivé à Milan, le Maréchal visita les différens postes, prit des connoissances du Pays; & sur la nouvelle que les Ennemis s'assembloient du côté de Trente, il se porta avec l'armée à Rivoli, dans l'Etat de Venise, sur les bords de l'Adige; plaça à la Ferrare un corps dont les Sentinelles avancées eurent ordre de crier: *qui va-là*; & non pas *qui-vive*: cri qui distinguoit alors l'état de paix, d'avec l'état de guerre.

S'il se présentoit quelques troupes ennemies, le Commandant du poste devoit répondre qu'il avoit ordre de ne laisser passer personne: cette forme étoit conséquente à l'instruction de la Cour, qui défendoit au Maréchal de commettre les premiers actes d'hostilité. Cet ordre le jetoit dans l'incertitude qu'il avoit déjà éprouvée, en commençant la campagne de 1690; il ne savoit s'il falloit être en guerre, ou en paix: il craignoit que le premier acte d'hostilité ne lui fût

imputé comme un crime ; & prévoyoit cependant tous les dangers qu'il couroit à ne le pas commettre.

Son instruction mettoit une gêne dans ses mouvemens , qui peut être regardée comme la première cause des malheurs de cette campagne. On avance cette proposition , sans crainte de jouer le rôle d'Apologiste , plutôt que celui d'Historien ; puisque M. de Feuquières établit dans ses Mémoires , qu'il auroit été fort aisé au Maréchal d'empêcher l'armée de l'Empereur , de déboucher des montagnes du Trentin , si la Cour ne lui avoit défendu de passer l'Adige , & de se placer sur les terres des Vénitiens. Le Prince Eugene campa son armée dans la plaine de Véronne , au de-là de l'Adige ; elle défila à la vue de l'armée Françoisè , sans que le Maréchal osât s'y opposer.

Le principal camp des Impériaux étoit au-dessus de Véronne ; & celui de l'armée des deux Couronnes , à Rivoli. On avoit pris cette position , pour empêcher

230 *VIE DU MARÉCHAL*

les Ennemis de pénétrer dans le Mantouan, entre l'Adige, le Lac de Guardè, & le Mincio, qu'ils auroient eu bientôt passés, pour entrer dans le Milanès. Le Prince Eugene reconnut la vallée, entre l'Adige & le Lac de Guardè, & la trouva si bien gardée, qu'il abandonna le projet d'y marcher, & préféra de s'étendre le long de l'Adige, jusques au Pô.

La défense faite par la Cour de France au Maréchal de passer cette rivière, donnoit au Prince Eugene la facilité de s'étendre : elle étoit encore augmentée par le coude de cette rivière, du Septentrion au Levant, qui lui donnoit les moyens de rassembler son armée en moins de tems que l'armée Françoisè, à laquelle ce même coude donnoit une plus grande distance à garder.

Le Prince Eugene fit travailler à construire un pont sur le Pô : quelques-uns de ses détachemens passèrent ce fleuve, & s'avancèrent jusqu'au final de Modènes. L'armée du Maréchal descendit l'Adige,

laissant au poste de la Ferrare dix-sept bataillons : elle vint camper à Cadidavi, d'où le Comte de Tessé fut détaché avec un corps considérable, à San-Petro de Leguago. L'avant-garde de ce corps étoit à Carpi, aux ordres de M. de Saint-Frémont.

Le bruit de la marche du Prince Eugene de l'autre côté du Pô, fit faire à M. de Vaudemont des conjectures effrayantes ; il crut que les Ennemis alloient entrer dans le Ferrarois & le Modenois, pour s'avancer dans le Royaume de Naples, où le Duc de Medina-Celi n'avoit pour toutes troupes, que quelques Milices suffisantes à peine, pour contenir le parti de l'Empereur ; qu'en passant sur l'Etat de l'Eglise, ils forceroient le Pape à donner à l'Empereur l'investiture de ce Royaume.

L'avis du Maréchal étoit contraire à celui-là : il voyoit de l'impossibilité à ce que les Ennemis passassent le Pô, puisqu'ils tiroient leur subsistance du Tirol.

## 232 *VIE DU MARÉCHAL*

Cette marche n'étoit point dans les règles de la guerre , quoique le pays leur fût favorable, & qu'il fût difficile d'être instruit de leur mouvement.

Cependant le Prince Eugene continuoit de faire marcher des troupes vers le Pô : les alarmes de M. de Vaudemont pour le Milanès redoubloient ; les peuples & les principaux du pays étoient peu attachés aux intérêts des deux Couronnes. Le Prince de Vaudemont abandonna l'armée, pour aller faire prêter serment de fidélité aux Habitans du Milanès : il voulut, avant son départ, régler les mouvemens de l'armée, & déterminer le Maréchal à marcher vers le Pô, pour s'opposer aux mouvemens des Ennemis dans cette partie. Ce ne fut point l'avis du Maréchal, qui croyoit avec raison, que le pont sur le Pô étoit une ruse employée par les Ennemis, pour détourner l'attention de leur véritable projet, qui étoit le passage de l'Adige.

Son avis fut de rassembler l'armée

entière vis-à-vis le centre de cette rivière; cet avis étoit d'autant plus raisonnable, que les Ennemis avoient aussi établi des ponts sur l'Adige. Un détachement de leur armée avoit déjà passé cette rivière, & s'étoit campé à Villa-Buona, ayant sur son front le canal Bianco: c'étoit vis-à-vis de cette position que le Maréchal vouloit camper l'armée en front de Bandière; il vouloit encore qu'elle y fût jointe par le corps que le Marquis de Crénan commandoit à la Ferrare. Ce poste devenoit inutile, les Ennemis portant toutes leurs forces sur le centre, & le bas de l'Adige; mais MM. de Vaudemont, de Tessé, & de Pracontal, élevèrent la voix contre l'ordre qu'avoit donné en conséquence le Maréchal de Catinat: ils dirent que cet ordre étoit entièrement contraire aux intérêts des deux Couronnes, & forcèrent le Maréchal, non-seulement à le rétracter, mais encore à partager l'armée en différens camps à Rivoli, à San-Petro de Le-

234 *VIE DU MARÉCHAL*

guago , à Carpi , d'où M. de Saint-Frémont s'étoit porté avec un détachement à Castagnaro , vis-à-vis le canal Bianco , à Ostiglia ; & à Bisola della Scala , dernier camp qui , placé en arrière au centre des autres , pouvoit être regardé comme le corps de réserve.

Les inquiétudes du Prince de Vaudemont , les nouvelles certaines qu'il disoit avoir du projet des Ennemis , de passer le Pô , déterminèrent le Maréchal à s'établir au camp d'Ostiglia , pour y faire construire des ponts sur ce fleuve. Il fit passer quelques troupes de l'autre côté , & résolut de le passer bientôt en forces , pour s'opposer à tems à l'entreprise des Ennemis , en mettant la Sechia entre les deux armées : il dissimuloit ses craintes sur le passage de l'Adige.

Dès que le Prince Eugene vit l'attention du Maréchal fixée sur le Modenois , le Ferrarois , & le pays de l'autre côté du Pô , il fit passer à son armée , pendant la nuit , le canal Bianco , attaqua à la



pointe du jour le poste de Castagnaro. M. de Saint-Frémont occupoit ce poste avec trois cents hommes d'Infanterie seulement : sa défense fut vigoureuse ; il ne céda qu'à la multitude des combattans. Ces trois cents hommes se retirant en bon ordre sur Carpi, furent joints dans leur retraite par cent cinquante Grenadiers, & trois cents Dragons, partis de Carpi, sur le bruit du canon. Ils remarchèrent aussi-tôt à Castagnaro, rentrèrent dans le poste, & s'y maintinrent jusqu'au moment où le nombre des Ennemis les obligea de l'abandonner une seconde fois. La Cavalerie & les Dragons du camp de Carpi, favorisèrent leur retraite ; le combat dura trois heures. Les Dragons, quoique inférieurs en nombre, enfoncèrent trois fois les Cuirassiers de l'Empereur. Si le terrain ne leur permettoit pas de combattre à cheval, ils mettoient pied à terre, & les Régimens d'Estrade & de Vérac chargèrent ainsi l'Infanterie ennemie, qui s'avançoit pour

236 *VIE DU MARÉCHAL*

les prendre en flanc. Ces deux Régimens gardèrent tous les défilés : ils étoient aux ordres du Marquis de Vins. M. de Tessé partit en diligence du camp de San-Petro de Leguago, & joignit M. de Saint-Frémont dans un moment où il étoit vivement pressé par la Cavalerie ennemie : les deux Généraux se mirent chacun à la tête d'un Escadron du régiment d'Albert, & repoussèrent les cuirassiers qui ne purent se rallier que sous le feu de l'Infanterie. Les régimens de Cavalerie de Mauroi & de Rufec, chargèrent aussi avec succès. M. de Tessé, accompagné de son fils, qui débutoit au Service par cette action, étoit à la tête de toutes les différentes charges. Un Officier ennemi s'avança sur lui, & lui tira deux coups de pistolets : M. de Tessé, sans daigner tirer son épée, le reconduisit à coups de canne jusqu'à sa troupe ; cette action est de la nature de celles qui réussissent auprès des troupes Françaises.

Le détachement arriva enfin à Carpi, où la Cavalerie de M. de Tessé étoit en bataille: les ennemis s'arrêtèrent, & M. de Tessé ne se crut pas assez fort, pour empêcher leur armée de remonter l'Adige. Il retira tous les postes qu'avoient les François sur cette rivière, & marcha à Sanguinetta, où il fut joint par le Maréchal de Catinat. Dès que l'armée le vit arriver, chacun courut à lui, & fut étonné de la tristesse & de l'abattement qui paroissoit sur son visage; on en conclut qu'il avoit quelques reproches à se faire sur l'affaire de Carpi; & les ennemis s'aiderent, dans leurs lettres, du changement de sa physionomie, pour appuyer ce qu'ils mandoient, que c'étoit la faute du Maréchal de Catinat, si les Ennemis avoient passé l'Adige.

Les troupes du Duc de Savoie, en marche depuis le 15 Mai, ne joignoient point l'armée: quand M. de Phelipeaux, Ministre de France auprès de ce Prince, lui en parloit, il faisoit partir de Turin

238 *VIE DU MARÉCHAL*

quelques nouveaux bataillons , les faisoit marcher jusqu'à la frontière , où ils s'arrêtoient sans qu'on en pût deviner la raison. Le Prince ne se pressoit pas davantage de joindre l'armée en personne , & il en donnoit pour prétexte , qu'il n'y auroit que les dehors de l'autorité. Le Maréchal , impatienté par toutes ces longueurs , manda à M. de Phelipeaux : *Nous nous passerons fort bien de S. A. R. il n'en est pas de même de ses troupes : elles marchent à pas de tortue , serpentant comme le Méandre.*

L'intention du Roi étoit , que le Duc de Savoie commandât l'armée ; il lui paroissoit important que ce Prince se déclarât personnellement contre l'Empereur. Enfin l'affaire de Carpi le força de presser la marche de ses troupes : elles joignirent l'armée au camp de Novarre , où toutes les troupes Françoises étoient assemblées. Le Maréchal resta ferme dans le parti qu'il avoit pris , de ne plus les séparer ; les Généraux , amateurs de

petits commandemens, le pressèrent en vain de remettre l'armée en pelotons; le combat de Carpi avoit été pour lui une leçon dont il vouloit profiter; *car sans la valeur des troupes, mandoit-il à la Cour, on ne fait ce que tout cela seroit devenu.*

Le projet du Maréchal, étoit d'en venir à une action générale; mais il croyoit, ainsi que M. de Tessé, qu'il ne falloit pas s'y commettre sans être sûr de de l'événement; car s'il étoit malheureux pour les deux Couronnes, elles perdroient toutes les possessions d'Espagne en Italie; tandis que l'Empereur ne couroit que le risque de perdre des Soldats. Tel fut le raisonnement de M. de Tessé, qu'il sera bon de se rappeler dans la suite.

Le Maréchal s'approcha de Mantoue, & campa son armée du côté de Marmirvolo: son front, couvert par un large fossé qui se joignoit au Tarraro, lui donnoit l'air de la défensive, & faisoit croire aux Ennemis qu'ils pouvoient marcher

en sûreté, de leur camp d'Isola della Scala dans la plaine de Villa-Franca, pour se porter au pont de l'armée Française, à Goito sur le Mincio : c'étoit-là que le Maréchal vouloit les attirer pour les combattre avec avantage. Toutes les troupes eurent ordre pendant la nuit de pratiquer de grandes communications sur le fossé qui bordoit le front ; & dès que les Ennemis parurent dans la plaine de Villa-Franca, le Maréchal fit déboucher l'armée.

Le Prince Eugene suspendit un moment sa marche, & fit ensuite tourner ses colonnes sur leur droite, pour marcher à couvert d'une ancienne muraille des Romains. Cette manœuvre ôta au Maréchal les moyens de l'attaquer. Il campa à Valeggio, ayant devant lui Villa-Franca, qui le séparoit du camp des Ennemis, dont la droite s'allongeoit du côté de Peschiera, sur le Mincio : c'est à ce dernier camp que le Duc de Savoie vint prendre le commandement

ment de l'armée des deux Couronnes.

Son arrivée peut être regardée comme l'époque où finit la campagne du Maréchal. Ce Prince lui ôtoit non-seulement l'autorité , mais il n'en faisoit pas même son conseil principal. M. de Tessé, ami de fortune de M. de Vaudemont, s'étoit emparé de l'esprit du Prince , qui, selon l'opinion la plus commune , ne demandoit pas mieux que d'avoir l'air de recevoir , de bonne foi , des conseils défavantageux aux deux Couronnes.

Ce début de campagne du Maréchal de Catinat ne présente rien de brillant ; mais avant de le juger , entrons dans le détail des raisons par lesquelles il se conduisit.

L'armée Française, destinée pour l'Italie , avoit été rassemblée à la hâte. Les différens Corps avoient fait des augmentations considérables ; mais ils étoient réellement affoiblis par de nouvelles recrues. Toutes les troupes étoient arrivées en Italie sans autres précautions

que celles que l'on auroit prises pour marcher en pleine paix d'un quartier à l'autre , sans habits , sans tentes ; une grande partie sans armes. Les fonds pour la guerre n'avoient pas été assurés ; l'argent manqua au premier camp. Chamillard crioit que *la faute en étoit au Trésorier*. Le Maréchal s'en plaignoit ; Chamillard répondoit : *Plus vous manquez d'argent , plus je vous en enverrai*. Il falloit à l'armée des magasins sur ses derrières ; Chamillard leur assignoit les fonds que *les Génois prêteroient peut-être*. Si l'on partage avec le Général l'inquiétude que donne une pareille armée , on verra bien-tôt combien il lui est difficile d'entreprendre.

Les instructions de la Cour apportèrent encore de nouveaux obstacles. Elle avoit ordonné d'observer une neutralité exacte avec la République de Venise , qui certainement étoit favorable à l'armée du Prince Eugene. Ce Prince eut la liberté de former la disposition de sa



campagne ; & il fut d'autant plus difficile de la rompre , que son début avoit été heureux.

Enfin la supériorité que parut avoir le Prince Eugene dans cette campagne , ne doit point affoiblir l'opinion que méritent les talens de M. de Catinat. Ce Prince joignoit aux talens les plus distingués , le plus grand génie , la plus grande expérience ; il commandoit une armée de vieilles troupes aguerries par les guerres de Hongrie. Il avoit encore sur le Maréchal de Catinat l'avantage que donne la grande naissance , le pouvoir de risquer les entreprises qu'il jugeoit convenables. Le Maréchal au contraire , obligé de suivre littéralement ses ordres , d'écouter tous les avis , ne pouvoit rien prendre sur lui. Voici comme il s'explique sur le commencement de cette campagne. « Le grand malheur de cette » guerre est d'avoir voulu remédier à » tout ; d'avoir trouvé des inconvéniens » à tous les partis : suivons un seul ob-

» jet ; assurons le Milanès ; s'ils se dé-  
» terminent sur d'autres points , nous  
» changerons de plan «.

L'avantage le plus frappant du Prince Eugene sur le Maréchal de Catinat, étoit d'être certain que l'armée des deux Couronnes resteroit sur la défensive , & de pouvoir choisir son genre de guerre. Quel trait de génie n'offre pas cette campagne du Prince Eugene ? Il donne dans le même moment de la jalousie à l'ennemi par sa droite & par sa gauche. Il semble avoir deux plans de campagne également formés , & devoir se décider pour celui auquel l'ennemi mettra le moins d'obstacles. L'armée Françoisse craint pour sa droite ; elle croit que le Prince Eugene va passer le Pô. Il la confirme dans cette opinion , & tombe dans l'instant sur la gauche avec toutes ses forces ; il ne cesse de la tourner par cette partie, & rien ne peut déranger son plan de tout le reste de la campagne. Voilà le sublime de la conduite du Prince

Eugene , auquel un Général François , toujours contrarié dans ses mouvemens , & commandant une armée combinée , ne sauroit atteindre.

Le Duc de Savoie vint prendre le commandement de l'armée des deux Couronnes , au moment qu'on ne l'en prioit plus. Le Maréchal connoissoit mieux la façon de penser de ce Prince , qu'il n'osoit l'expliquer en public. Sa discrétion ne tourna point à son profit ; car Madame la Duchesse de Bourgogne lisoit la correspondance secrète du Maréchal avec la Cour ; & du moment qu'elle aperçut que ses lettres confirmoient les soupçons du Roi sur la fidélité de son père , elle travailla sans relâche à indisposer Madame de Maintenon contre lui. Il se forma dès ce moment une intrigue à la Cour contre le Maréchal , c'est-à-dire , contre le succès des armes du Roi. Elle avoit pour Chefs principaux , Madame la Duchesse de Bourgogne , que son père pressoit de

## 246 *VIE DU MARÉCHAL*

le ioutenir; Madame de Maintenon, à laquelle on faisoit voir que l'intérêt de la religion exigeoit le rappel du Maréchal; & M. de Tessé, qui vouloit perdre le Maréchal pour commander l'armée à sa place.

Le Duc de Savoie passa l'armée en revue à Villa-Franca, & quitta ensuite ce camp pour passer le Mincio, & mettre cette rivière entre les deux armées. Il établit son quartier général à Goito, & détacha M. de Bachevilliers à Mosembano, pour faire face à l'armée ennemie, campée de l'autre côté entre Ponti & Peschiera. Ce Général ne tarda pas d'avertir le Duc de Savoie des dispositions du Prince Eugene pour passer le Mincio : il lui fit dire bientôt après, que les ponts étoient achevés, que les ennemis commençoient à passer la rivière, & qu'il alloit leur en disputer le passage. La réponse qu'il reçut du Duc de Savoie, fut un ordre précis de se retirer; ainsi les ennemis passèrent le Min-

cio sans obstacle. On trouveroit aisément la cause d'un pareil ordre dans la mauvaise foi de M. le Duc de Savoie, s'il ne paroïssoit pas pour le justifier, que l'avis du Maréchal de Catinat fut de ne point s'opposer au passage de la rivière.

Après avoir passé le Mincio, les Ennemis marchèrent sur Dinsélane, prenant le chemin de Brescia : l'armée des deux Couronnes marcha au Village de la Volta sur une croupe de montagne qui sépare la plaine de Goito de celle qui se trouve entr'elle & le Lac de Guardé ; elle vit les Colonnes ennemies, & se borna à les côtoyer jusqu'au Village de Solferino.

La Cour de France dépêchoit Couriers sur Couriers pour ordonner une bataille : elle voyoit à regret son armée reculer devant celle de l'Empereur. Le Prince de Vaudemont fortifioit son mécontentement, en mandant : « les Ennemis vont le grand chemin de Milan ;

248 *VIE DU MARÉCHAL*

» ils vont y faire briller l'aigle Impé-  
» riale ; ils y arriveront sans coup-fé-  
» rir ».

M. de Tessé changea d'avis avec la Cour, & manda qu'il ne concevoit pas ce qui empêchoit le Maréchal d'attaquer. « Je suis au désespoir ; je suis fou de tout » ceci : le Maréchal n'y est plus : il n'y » a plus personne au logis ; envoyez- » nous un autre Général , quel qu'il soit, » & nous lui ferons encore faire une belle » campagne ». Ainsi parloit M. de Tessé, après avoir approuvé peu de tems auparavant la conduite du Maréchal ; & pour faire mieux faire goûter ces lettres à M. de Chamillard, il les commençoit & les terminoit par des formules qui , employées par un homme de qualité , séduisoient sûrement un homme de robe.

Le Ministre répétoit sans cesse qu'il seroit bien tems de prendre l'air de supériorité. Il faisoit au Maréchal des questions absurdes de son propre aveu , mais qu'il se croyoit permises ; parce que ,

mandoit-il, « je suis un Robin qui fait  
 » son noviciat dans la guerre. Ainsi, en-  
 » tre vous & moi, tout ce que je dis ne  
 » veut rien dire ; je suis pourtant étonné  
 » que les Ennemis soient assez audacieux  
 » pour entrer dans le milieu d'un Pays  
 » qui leur est inconnu, qu'ils passent des  
 » rivierés d'une rapidité & d'une largeur,  
 » à retenir les plus hardis. Vous avez  
 » établi dans les troupes beaucoup de  
 » sagesse & de valeur ; conduisez-vous  
 » par l'un, & déterminez - vous par  
 » l'autre ».

Les cris de la Cour de France redou-  
 blèrent quand elle apprit que, bien loin  
 de suivre les Ennemis, l'armée des  
 deux Couronnes étoit descendue sur la  
 gauche, pour camper dans la plaine de  
 Médoli. La seule raison plausible à don-  
 ner de cette marche étoit que l'armée  
 des deux Couronnes vouloit se rappro-  
 cher de ses subsistances ; elle descendit  
 donc sur la gauche, campa à Canetto,  
 & s'éloigna ainsi des Ennemis.

Il faut encore dire ici , pour la justification du Duc de Savoie , qu'il ne fit cette démarche que par l'avis de M. le Prince de Vaudemont & de M. de Tessé , qui trouvoient tous deux qu'il *falloit se mettre plus à portée des vivres qui venoient de Canetto*. M. le Prince de Vaudemont avoit changé d'avis ; il ne voyoit plus , dans la marche des Ennemis sur Brescia , qu'une ruse pour cacher une autre marche sur le Pô. Il croyoit que le camp d'Aqua-Negra mettoit plus à portée de couvrir le Milanès ; mais dès qu'on y fut arrivé , il nia qu'il eût été de cet avis. M. de Tessé voulut soutenir en face au Maréchal de Catinat , que M. de Vaudemont & lui y avoient été contraires. La querelle devint si scandaleuse de la part de M. de Tessé , que le Duc de Savoie fut obligé de lui imposer silence. MM. de Vaudemont & de Tessé ne s'en tinrent pas là ; ils accusèrent à la Cour le Maréchal , de la marche sur Aqua-Negra ;



celui-ci se borna à répondre : « Ce n'est  
 » ni moi , ni M. le Duc de Savoie qui  
 » sommes les auteurs de cette marche  
 » sur Aqua-Negra ; ce sont les derniers  
 » entretiens avec M. de Vaudemont &  
 » les Conseils de M. de Tessé qui y ont  
 » déterminé ».

L'armée des deux Couronnes se dis-  
 posoit à passer l'Oglio , & à garnir les  
 bords de cette rivière , pour couvrir le  
 Milanès : la première ligne étoit déjà  
 passée , quand on apprit que les Enne-  
 mis s'étoient saisis de Castel-Fredo , &  
 qu'ils faisoient une disposition pour re-  
 tourner promptement sur le Man-  
 touan. Le Duc de Savoie fit aussi-tot re-  
 passer cette première ligne , & reprit  
 son camp entre Canetto & Aqua-Negra.  
 Alors MM. de Vaudemont & de Tessé,  
 qui venoient de nier que ce camp eût  
 été pris par leur avis , s'applaudirent  
 de l'avoir donné. Mais les Ennemis  
 s'approchant de l'Oglio , ne laissèrent  
 plus douter , que leur véritable objet ne

fût le passage de cette rivière, que l'armée des deux Couronnes passa pour la remonter jusqu'à Soncino, & camper à Antignato presque vis-à-vis de l'armée ennemie.

On n'avoit cessé, depuis le commencement de cette campagne, d'indisposer la Cour contre le Maréchal de Catinat; les événemens prêtoient aux intrigans le moyen de confirmer ce qu'ils avoient avancé, *que le Maréchal avoit été si affecté de la mort de son frere, que la tête lui avoit tourné.* Le Duc de Savoie, qui vouloit éloigner un homme aussi vertueux & aussi clair-voyant, persuadoit cette calomnie à Madame la Duchesse de Bourgogne. Cette Princesse, à la tête de la faction de la Cour contre le Maréchal de Catinat, indisposoit de plus en plus Madame de Maintenon contre lui, en l'accusant d'irrégion.

Cette sorte d'accusation vague étoit alors l'arme des courtisans contre le mérite; celle du Jansénisme y a succédé;

celle d'Encyclopédiste est venue après ; on en voit paroître une nouvelle tous les dix ans. Les preuves que l'on donnoit de l'irréligion du Maréchal , étoient les excès de quelques Soldats dans des Eglises d'Italie. Sa justification est affreuse : *J'ai*, dit-il , *fait brûler ceux qui ont commis quelques vols dans les Eglises. Ses* Ennemis ajoutoient qu'un Général sans religion , devenoit pour les Italiens un motif de plus d'être contraires à l'armée des deux Couronnes. La calomnie contre le Maréchal étoit portée jusqu'au fabuleux. On répandit à la Cour qu'un Prêtre s'étoit présenté devant lui , avoit élevé une hostie , & avoit dit : « Je » viens au nom de Dieu vous maudire , » vous & toute votre armée ; puisque » vous ne voulez pas faire porter à Dieu » & à ses Sacremens le respect qui lui » est dû ».

Enfin le Maréchal , fatigué de ce qu'il avoit à souffrir à l'armée pour le service du Roi , & à la Cour en même tems , se

réfolut à écrire à M. de Chamillard en ces termes : « Il ne convient pas au ser-  
» vice du Roi, de me tenir davantage à  
» la tête des affaires d'Italie. Je ne suis  
» plus jeune : j'entre bientôt dans ma  
» soixante-quatrième année ; les machi-  
» nes les mieux composées ont leur fin.  
» Je ne dis pas que la mienne ait été  
» de cette nature ; mais telle qu'elle ait  
» été, je suis assez homme de réflexion  
» pour y reconnoître de la diminution  
» & du dépérissement ; joignez à cela  
» une infirmité qui me rend difficiles les  
» plus grandes fatigues du cheval. Mon  
» esprit est si tristement & si durement  
» occupé, que je ne suis plus capable  
» de régularité ».

Le Maréchal prévoyoit encore, que le Duc de Savoie alloit intriguer plus fortement que jamais à la Cour de France, depuis qu'il avoit eu assez de fermeté pour dire devant lui, dans un Conseil de Guerre : *Non-seulement le Prince Eugene est instruit à point de tous les mouvemens*

*de l'armée, de la force des détachemens qui en sortent, de leur objet ; mais il l'est encore de tous les projets qui sont discutés ici. Il étoit impossible que le Duc de Savoie lui pardonnât , ce qui augmenta encore son desir de se retirer.*

Le Roi apprenant la marche des Ennemis sur Dinséfane , oublia que le Duc de Savoie commandoit l'armée , & s'en prit au Maréchal seul de ce qu'on ne les avoit pas attaqués ; il lui écrivit : « Vous » avez perdu l'occasion de combattre les » Ennemis avant qu'ils fussent arrivés à » Dinséfane : leur armée a marché le 31 » devant la vôtre , en vous prêtant le » flanc tout le jour ; j'attendois des nouvelles d'un événement qui ne pouvoit » qu'être heureux , si vous aviez voulu » suivre mes ordres réitérés. Rien n'arrête » les Impériaux ; ils s'engagent contre » toutes les règles , & font ce qu'ils veulent ; je vous ordonne de marcher à » eux par le plus court chemin ».

L'Armée finissoit de passer l'Oglio à

## 256 VIE DU MARÉCHAL

l'arrivée de cette lettre ; il ne fut plus possible de tenter l'exécution des ordres du Roi. Le Maréchal pouvoit répondre au Roi ce qu'il écrivoit à sa Famille : « Si » les circonstances de cette Campagne » étoient bien connues, l'on y verroit un » enchaînement assez naturel, qui m'a » conduit dans le malheur & la disgrâce » où je suis ; les sentimens d'autrui y ont » contribué autant que les miens ; cette » réputation, qui dans le courant de ma » vie, m'a coûté tant de sueurs, se trouve » flétrie. Ma conduite, je l'assure, a été » avec candeur & simplicité. La sagesse & » la droiture, voilà ce qui peut dépendre » de nous ; la fortune conserve son empire dans les autres affaires : quoique l'on » y pense de son mieux, l'on ne fait pas » trop bien ».

Enfin l'intrigue contre le Maréchal parvint à ses fins ; & le Roi envoya en Italie le Maréchal de Villeroi avec un renfort de Troupes capable de faire reprendre la supériorité à l'armée des deux

Couronnés. Louis XIV n'osoit s'avouer à lui-même la préférence qu'il donnoit au Maréchal de Villeroi sur le Maréchal de Catinat : il en donnoit pour raisons à ce dernier , que « l'armée pouvant à » l'avenir être séparée en deux corps , » l'un destiné pour défendre le Mantouan , » & l'autre le Milanès , il vouloit avoir à » la tête de chacun un Maréchal de Fran- » ce ». Chamillart , qui s'étoit tourné contre M. de Catinat avec la Cour , rougissoit comme son Maître de laisser croire qu'il fut persuadé que le Maréchal de Villeroi alloit rétablir les affaires ; il écrivit de son côté à M. de Catinat , que » l'ancienne amitié qui étoit entre M. le » Prince de Vaudemont & le Maréchal de » Villeroi , avoit déterminé le Roi à faire » choix de ce dernier ».

C'est ici , à ce qu'il me semble , le moment glorieux du Maréchal de Catinat. Toutes ses paroles méritent d'être retenues : « Je me suis dit à moi-même tou- » tes les raisons qu'a le Roi d'envoyer M.

## 258 VIE DU MARÉCHAL

» le Maréchal de Villeroi en Italie. Je  
» crois qu'il a très-bien fait ; je suis par-  
» ticulièrement touché de son ancienne  
» amitié pour M. le Prince de Vaude-  
» mont : le zèle de ce dernier n'auroit  
» peut-être pas tiré de lui des empresse-  
» mens aussi vifs que cette bonne corres-  
» pondance ». Le Maréchal éloignoit  
avec soin de son esprit toute idée mor-  
tifiante sur l'arrivée du Maréchal de Vil-  
leroi ; il mandoit à sa famille. « J'étouffe  
» la disgrâce , où j'ai le malheur d'être  
» tombé , pour avoir l'esprit plus libre  
» dans l'exécution des ordres de M. de  
» Villeroi ; je me mettrai jusqu'au cou  
» pour l'aider ; les méchans seroient ou-  
» trés , s'ils savoient jusqu'où va mon  
» intérieur sur ce sujet ».

Le Maréchal de Villeroi arriva à l'ar-  
mée, portant la lettre de rappel du Maré-  
chal de Catinat. A peine eut-il envisagé  
la besogne , qu'il sentit le besoin d'un  
second qui pût porter sa part des événe-  
mens ; le Maréchal de Catinat lui remit



le commandement , & donna l'exemple de la subordination.

Les premières paroles du Maréchal de Villeroi , furent qu'il vouloit décamper d'Entignato , & passer l'Oglio , pour chasser , disoit-il , les Ennemis d'Italie. Le Maréchal de Catinat dit qu'il falloit auparavant étudier la position de leur armée , dont la droite bien retranchée étoit appuyée à Chiari , tandis que leur gauche s'étendoit dans le Bressan , tirant vers le Lac de Guardè d'où venoient leurs subsistances. Le Maréchal de Villeroi l'interrompit , & lui dit d'un ton ironique : Nous ne sommes plus dans la saison de la prudence ; quant à moi je n'ai point la bonne qualité d'être circonspect , sur-tout étant plus fort que les Ennemis ».

L'armée Françoisè venoit de recevoir un secours de douze mille hommes ; l'armée ennemie en attendoit autant. Il paroissoit absurde au Maréchal de Villeroi de ne pas les attaquer , avant qu'ils eus-

sont été joints par ce secours ; le Maréchal de Catinat crut devoir garder le silence à l'avenir, mais n'être pas dispensé d'employer tous ses talens à l'obéissance.

Les ponts sur l'Oglio furent construits vis-à-vis de Rudiano ; toute l'armée passa la rivière ; elle étendit sa droite presque parallèlement à celle des Ennemis. Il paroît que le Maréchal de Ville-roi ne fut pas bien informé de leurs projets ; car , en passant l'Oglio , il doutoit si les Ennemis ne passeroient pas aussi cette rivière pour marcher sur Milan ; & dans ce cas l'armée des deux Couronnes devoit la repasser , & son arrière-garde devenir son avant-garde.

Quand le Prince Eugene vit l'armée des deux Couronnes passer l'Oglio , il força la garde Vénitienne qui occupoit Chiari , de lui remettre ce poste , & manqua ainsi à la neutralité ; il y jeta beaucoup de troupes , y fit conduire une nombreuse artillerie , construire un pa-

rapet pour mettre l'Infanterie à couvert, & occuper les cassines & le moulin qui étoient sur la gauche de la Ville. Son armée avoit devant elle un canal ; deux ruisseaux en appuyoient la droite & la gauche ; toute l'Infanterie, cachée derrière le parapet, bordeoit le front de la ligne & les retranchemens de Chiari. Le Maréchal de Catinat s'étoit instruit de leur position par un Gentilhomme Vénitien, & étoit allé reconnoître lui-même le terrain que ce Vénitien lui avoit dessiné : il observoit la gauche des Ennemis, lorsqu'un Aide-de-Camp du Maréchal de Villeroi vint lui ordonner de se porter à la droite qu'on alloit attaquer : le Maréchal alloit renvoyer l'Aide-de-Camp dire au Maréchal de Villeroi qu'il se ressouvînt des arrangemens convenus entr'eux ; mais le bruit du canon de la droite l'appela.

Le Maréchal de Villeroi s'étoit persuadé que le Prince Eugene étoit décampé de Chiari, pour marcher sur le

Mantouan , & qu'il avoit seulement laissé quelques troupes dans Chiari, pour mieux cacher son mouvement. Le Maréchal de Catinat, qui jugeoit autrement, n'avoit plus le droit de parler ; il se mit à la tête des Brigades de Normandie & d'Auvergne, attaqua quelques cassines voisines de Chiari, qui, n'étant occupées que par de petits postes ennemis, furent bientôt enlevées. Alors le Maréchal de Villeroi, plus convaincu que jamais du départ de l'armée ennemie, s'approcha, en riant, du Maréchal de Catinat, & dit : *Voilà une vigoureuse résistance.* Notre Infanterie cependant continue sa marche ; dès qu'elle approche du véritable retranchement, elle essuie un feu terrible de mousqueterie & de canon. Le Maréchal de Catinat contient les troupes étonnées, & marche lui seul aux retranchemens ; il ne put se refuser de dire en ce moment : *Mon avis n'étoit pas si sot ; Messieurs, je n'en suis pas la cause.*

Les troupes, encouragées par son

exemple , montrent une telle valeur , que plusieurs Soldats sont tués sur les retranchemens mêmes : toutes les tentatives sont inutiles. L'armée reçoit enfin ordre de se retirer ; & après avoir séjourné dans le camp près de Chiari , elle repasse le canal qui étoit derrière elle , pour aller camper sa gauche à Vrago , & sa droite à Rudiano.

Toutes les relations du combat de Chiari s'accordent à dire que le Duc de Savoie montra la plus grande valeur à cette journée ; ce qui fit croire à quelques personnes que les soupçons sur la fidélité de ce Prince étoient injustes. D'autres imaginèrent qu'il avoit couvert sa fausseté par une valeur moins extraordinaire dans un Prince attaché au système de la prédestination , que dans un autre. L'on voit , par les lettres du Maréchal de Villeroi au Roi , que la valeur du Duc de Savoie ne lui en imposa pas. Il mandoit : « Je ne doute pas que les Ennemis  
« ne soient parfaitement bien avertis ,



« ce qui s'entend , mais que j'expli-  
 » querai encore mieux ». Il ajouta ,  
 peu de jours après avoir écrit cette  
 première lettre : « Il est impossible de  
 » faire la guerre, si le Duc de Savoie  
 » commande encore l'armée ». Les  
 égards du Prince Eugene pour les Pri-  
 sonniers des Troupes de M. le Duc de  
 Savoie , confirmoient les soupçons du  
 Maréchal de Villeroi.

Le compte que le Maréchal rendit au  
 Roi de l'affaire de Chiari, est bien dif-  
 férent de ceux qu'on a lus dans cet ou-  
 vrage. Il présente d'abord ce combat ,  
 comme un poste tâté par quelques trou-  
 pes : *Je n'ai compromis qu'une partie de  
 l'armée.* Il cherche ensuite à justifier son  
 attaque , soit par le rapport de ses es-  
 pions , soit par les ordres précis du Roi  
 « Je fais qu'on pouvoit examiner davan-  
 » tage le poste ; mais la résolution de  
 » l'attaquer fut prise sur l'assurance qu'il  
 » n'étoit soutenu que par un détachement  
 » des Ennemis, & que l'armée n'y étoit  
 » plus.

» plus. J'avois les ordres précis de Votre  
 » Majesté d'attaquer. Où en serois-je dans  
 » son esprit , s'il eût resté un soupçon  
 » que je pouvois attaquer les Ennemis ,  
 » sans les avoir essayés ? » L'essai fut en  
 grand ; puisque l'armée Françoisise perdit  
 quatre à cinq mille hommes , tandis  
 que celle du Prince Eugene n'eut pas un  
 homme blessé. Mais c'est le principe des  
 Courtisâns, consignés dans la lettre du Ma-  
 réchal de Villeroi , qu'il faut sacrifier  
 même les intérêts du Roi au bonheur  
 de lui plaire ; ce qui fait voir combien  
 cet état & celui de Général d'armée sont  
 incompatibles.

Dès que la Cour fut instruite de l'affaire  
 de Chiari , le Roi révoqua ses ordres pré-  
 cis d'attaquer encore les Ennemis , &  
 ordonna au Maréchal de Villeroi de se  
 borner à les empêcher de prendre des  
 quartiers d'hiver en Italie ; projet que  
 le Maréchal de Catinat avoit proposé au  
 commencement de la campagne , quand  
 il voyoit seul le danger de les attaquer.

## 266 *VIE DU MARÉCHAL*

La Cour revint , après l'échec de Chiari , à ce projet qui lui avoit fait croire que la tête avoit tourné au Maréchal.

L'armée demeura long-tems dans le camp d'Urago. Le Maréchal de Villeroi essaya de donner de la jalousie aux Ennemis , en détachant M. de Tessé à Mantoue avec un Corps considérable ; rien ne put engager le Prince Eugene à faire un mouvement. M. de Tessé marcha à Castiglione & à Godofredo ; mais le Prince Eugene ayant soutenu ses postes avec des forces supérieures , l'arrêta dans sa marche.

Le refus du Duc de Savoie de fournir un détachement de ses troupes pour cette dernière opération , la précision avec laquelle le Prince Eugene fut instruit du projet , firent encore soupçonner sa fidélité. Le Maréchal de Villeroi se crut sûr que le Prince trahissoit les intérêts des deux Couronnes , on apprenant qu'il avoit fait part , sans nécessité , à un Officier de ses troupes , du projet



d'attaquer Castiglione & Godofredo , & que la lettre décachetée étoit tombée entre les mains des Ennemis. Cette conduite ne put paroître simplement étourdie. Le Maréchal de Villeroi répéta au Roi , *qu'il étoit impossible de penser à faire la guerre , tant que le Duc de Savoie commanderoit l'armée.*

Le Maréchal de Catinat , voyant le désespoir où l'impossibilité de la guerre offensive jetoit le Maréchal de Villeroi , lui donna un grand projet , mais qui fut jugé trop hardi. C'étoit de pénétrer par le Frioul , pour donner la main aux Rebelles de Hongrie , & par-là forcer les Impériaux à abandonner l'Italie, MM. de Tessé & de Villeroi ne voulurent pas risquer de changer ainsi le théâtre de la guerre.

Le reste de la campagne se passa en détachemens de part & d'autre. Ceux de l'armée des deux Couronnes remportèrent quelques petits avantages qui furent fort exagérés par les nouvelles

268 *VIE DU MARÉCHAL*

publiques. Le Maréchal de Villeroi les faisoit commander par les personnes de son armée, dont les noms étoient le plus à la mode à la Cour. Les Généraux François qui ont manqué le grand objet d'une campagne, se permettent cette petite ruse, pour faire imaginer à la Cour qu'ils ont repris la supériorité. Enfin la saison força l'armée des deux Couronnes à repasser l'Oglio à la fin de Novembre, pour entrer en quartier d'hiver. Le Duc de Savoie, qui marquoit depuis long-tems un grand desir de s'en aller, quitta l'armée, & renvoya ses troupes en Piémont. Toutes les instances du Maréchal de Villeroi ne purent l'en empêcher.

L'armée repassa l'Oglio, sans que les Ennemis parussent en être instruits; ils se montrèrent le lendemain à la pointe du jour, & lâchèrent quelques coups de canon sur l'arrière-garde. Le Maréchal de Catinat qui la commandoit, rangea ses troupes derrière un

rideau qui les mit à l'abri du feu des Ennemis. Il s'avança seul pour les reconnoître avec sa lunette, & fut blessé d'un coup de fusil dans les chairs du bras. Les Chirurgiens l'empêchèrent de rester plus long-tems à l'armée, & lui ordonnèrent d'aller à Crémone. L'armée lui donna dans cette circonstance toutes les marques d'estime & d'attachement qu'il méritoit. Les Soldats demandoient à tous ceux qui venoient de la Ville :

*Comment se porte notre pere la Pensée ?*

Sa blessure ne l'empêcha point de répondre à toutes les questions du Maréchal de Villeroi, qui le pria, avant son départ, de dire à la Cour : « com-  
 » bien on étoit malheureux d'avoir à se  
 » défendre autant contre les amis que  
 » contre les Ennemis ; il n'y a patience  
 » ni prudence humaine qui pût y tenir ».

Enfin le Maréchal de Catinat reçut son congé sur la fin de Décembre. Il demanda au Maréchal de Villeroi la permission d'en profiter ; celui-ci le pria

de faire part au Roi du grand embarras que lui causoient les détails de l'armée, & de lui demander une augmentation considérable de troupes pour commencer la campagne suivante. Le Maréchal de Catinat lui répondit ainsi : « Soyez » persuadé que personne ne compatit » autant que moi aux détails dont » vous êtes chargé , & qui après les » avoir finis , laissent l'esprit aussi oc- » cupé qu'auparavant : j'exécuterai les » ordres que vous me faites l'honneur » de me donner pour la France ; & je » vous souhaite , suivant l'usage du pays , » une bonne & heureuse année ».

Le Chevalier de Tessé mourut alors à Crémone ; son Secrétaire fit prier le Maréchal de le prendre à son service , & lui promit , pour l'y engager , qu'il lui découvreroit les choses les plus secrètes & les plus intéressantes pour lui. Le Maréchal le renvoya , & dit : *Si cet homme étoit honnête homme , il ne me révéleroit point les secrets de son mai-*

tre ; si c'est un frippon , je n'en veux point.

Le lendemain de son arrivée à Paris ; le Maréchal alla à la Cour ; le Roi lui donna une audience particulière ; & l'air de bonté qu'il lui témoigna en sortant , inquiéta les courtisans. On ne fait rien de cette conversation , sinon que le Maréchal n'y dit au Roi aucun mal de personne ; & que , pressé sur cet article , il répondit : « Les gens qui ont » cherché à me nuire , peuvent être » très-utiles à Votre Majesté. J'étois pour » eux un objet d'envie. Quand je n'y » serai plus , Votre Majesté tirera d'eux » un fort bon parti pour son service ».

Un Officier Général d'une grande réputation (a) , qui a donné , dans les Pays où la France a fait la guerre , & surtout en Italie , des marques d'un talent distingué , a eu la bonté de me communiquer des réflexions sur cette campagne , que les Militaires lisent avec plaisir.

---

(a) M. le Comte de Maillebois.

« Les fautes que les gens du métier ont  
» imputées pendant cette Campagne aux  
» François, sont de s'être laissé donner  
» le change par M. le Prince Eugene  
» au passage de l'Adige, pour n'avoir  
» pas fait assez d'attention aux bords du  
» Tartaro qu'il falloit garder. La se-  
» conde est de n'avoir point passé eux-  
» mêmes l'Adige, lorsqu'ils virent le  
» Prince Eugene engagé avec la plus  
» grosse partie de son armée entre l'A-  
» dige, le Tartaro & le Canal blanc,  
» pour tomber sur le corps des Impé-  
» riaux qui couvroit la marche de ses  
» convois & de son artillerie : ce qui  
» aparemment n'a pas été exécuté, faute  
» de bons espions. La troisieme c'est de  
» n'avoir laissé à Carpi, qui étoit le  
» poste le plus menacé, qu'un petit  
» Corps de troupes, pour couvrir le côté  
» d'Ostiglia : ce qui ne seroit pas arrivé  
» si on avoit gardé le Tartaro, d'où l'on  
» auroit su toutes les manœuvres de l'En-  
» nemi. Quatrièmement, de n'avoir

» point chargé les Impériaux au passage  
 » du Mincio, à Peschiera, sur ce qu'il  
 » étoit plus à propos d'attendre les se-  
 » cours qui devoient arriver, quoique  
 » la raison de la guerre le voulût autre-  
 » ment. Et la cinquieme faute fut d'at-  
 » taquer Chiari. On n'avoit aucune con-  
 » noissance du poste que les Ennemis  
 » occupoient.

» Les gens du métier, qui ont remar-  
 » qué toutes les manœuvres que j'ai dé-  
 » duites, & qui connoissoient le Maré-  
 » chal de Catinat pour le plus sage &  
 » le plus grand homme de guerre de son  
 » tems, n'ont point douté qu'il ne les  
 » ait faites exprès, pour engager les Im-  
 » riaux à se porter dans le haut Oglio,  
 » & sur une partie de l'Etat de Venise,  
 » de ce côté-là jusqu'à Bergame, afin  
 » de leur y faire la guerre avec l'avan-  
 » tage d'une bonne armée, à portée  
 » d'être bien munie de toutes les choses  
 » nécessaires; tandis que les Ennemis,  
 » au moindre échec qu'il espéroit leur

274 *VIE DU MARÉCHAL*

» donner , risquoient de voir couper leur  
» communication avec l'Allemagne , &  
» d'être très-incommodés pour leurs fou-  
» rages dans un Pays non abondant , où  
» il les auroit resserrés & contraints ; au  
» surplus , il auroit été affranchi des in-  
» quiétudes qu'ils lui auroient causées  
» du côté du Pô , qui étoit le point ca-  
» pital , comme on l'a connu par la suite  
» de la guerre ».

Les affaires d'Italie empiraient pen-  
dant l'hiver ; le Roi appeloit souvent le  
Maréchal de Catinat pour en raisonner  
avec lui , & étoit étonné de trouver tant  
de sagesse & de raison dans un homme  
accusé de folie. On pouvoit appliquer  
à Louis XIV , ce que Valere Maxime dit  
des Athéniens , qui , ayant accusé Cimon  
de folie , reconnurent , à la sagesse de  
ses conseils , l'utilité de cette folie. Le  
Roi eut une velléité de renvoyer le Ma-  
réchal de Catinat commander l'armée  
d'Italie. Les envieux du Maréchal l'en  
détournèrent , & lui firent donner le



commandement de l'Armée d'Alsace, Pays dans lequel il n'avoit presque jamais fait la guerre, & où il étoit difficile qu'il la fît avec succès. Le Maréchal accepta ce commandement par obéissance, & pour montrer aux courtisans que son zèle pour la défense de l'Etat étoit au-dessus des mécontentemens. M. le Duc de Beauvilliers lui donna ce conseil; & le Roi répondit aux excuses d'âge & de fanté que le Maréchal alléguâ : *Votre présence suffira.*

Le Maréchal jugea bientôt, après son arrivée en Alsace en 1702, qu'il n'auroit aucun succès. Le Prince de Bade avoit pris une position avantageuse, dont il étoit impossible de le déposter : les événemens de la campagne d'Italie avoient donné au Maréchal plus de hardiesse à dire au Roi sa façon de penser. Il lui manda qu'il ne falloit pas se flatter de pouvoir déposter les Ennemis. Le Roi qui, malgré la calomnie, estimoit encore le Maréchal, fut sensible à cette

vérité, sans lui en savoir mauvais gré. *Je sens bien*, mandoit-il, *que vous êtes trop foible pour vous opposer à une si grosse armée ; mais faites de votre mieux.* Le petit nombre de gens de bien qui habitoient alors la Cour, & dans le nombre desquels il paroît que l'on doit mettre M. Pelletier, trouvoient (comme le mandoit M. Pelletier) que la conduite du Maréchal ressembloit à celle de ce sage Dictateur, qui préféroit le salut de la République à la démangeaison de faire parler de lui.

Le Roi des Romains assiégeoit Landau ; & , malgré la résistance de M. de Mélac, il ne paroissoit pas possible de faire lever ce siège. L'armée Françoisë n'étoit guère forte que de trente-cinq mille hommes de nouvelles levées ; aussi le Maréchal ne craignoit-il pas de dire : « On n'a point voulu connoître par pré-  
» voyance l'état des affaires , sur les-  
» quelles on est averti , il y a plus de  
» quatre ou cinq mois , & on veut faire

» croire qu'il y a eu des tems manqués  
» à prendre sur le Prince de Bade : ce  
» qui est une imagination ». Les revers  
de la dernière campagne d'Italie avoient  
donné au Maréchal une supériorité sur  
lui-même, avec laquelle il dominoit le  
chagrin que lui causoient les événemens.  
Peu inquiet de ce qu'on pouvoit dire de  
lui à la Cour, il fut insensible à la nou-  
velle calomnie qui l'accusa de trembler  
sur ce qui regardoit les Bureaux ; tandis  
qu'il est peut-être le seul Général Fran-  
çois qui n'ait vu en eux que des gens  
faits pour écrire sous la dictée de l'hom-  
me d'Etat. « Le Roi, mandoit le Ma-  
» réchal, parle chez Madame de Maint-  
» tenon ; Chamillard répète ses discours  
» pour faire voir qu'il est admis dans  
» ce sanctuaire ; les autres, pour mon-  
» trer qu'ils parlent au Ministre. Le Roi  
» me feroit beaucoup de plaisir d'en-  
» voyer ici quelqu'un pour comman-  
» der ». Tel fut l'effet que produisit sur lui

## 278 *VIE DU MARÉCHAL*

l'arrivée du Marquis de Villars, avec des troupes venant de Lorraine.

Ce Général devoit passer le Rhin pour joindre le Duc de Baviere. Le Maréchal lui donna la plus grosse partie de son armée, & s'enferma dans Srasbourg, avec le peu de troupes qui lui restoient. Il y apprit, avec une joie très-naturelle, la victoire de Fridlingue. Bayle dit que les envieux du Maréchal répandirent dans le Public, que cette campagne lui avoit causé plus de chagrin que celle d'Italie. Ils fondoient cette calomnie sur ce que le Maréchal avoit jugé qu'on ne pouvoit rien tenter contre les Ennemis; tandis que le Marquis de Villars avoit, à son arrivée, remporté sur eux une victoire complète; mais les preuves de vertu que le Maréchal avoit données toute sa vie, devoient le mettre à l'abri d'un pareil soupçon. Il déclaroit, depuis long-tems, qu'il n'étoit plus en état de commander une

armée ; & si la jalousie étoit entrée dans son ame, il auroit pu la calmer en s'en rapportant à la relation du Prince de Bade , qui prétendoit que la victoire étoit à lui , & donnoit même des raisons assez plausibles de cette prétention.

Le Maréchal , ayant reçu du Roi la permission de quitter l'armée , donna pour mot de l'ordre : *Paris & Saint-Gratien* ; ce qui annonçoit un adieu au commandement. Il alla , à son arrivée , faire sa cour au Roi ; & se rendit tout de suite à cette terre de Saint-Gratien , dont il s'occupoit depuis long-tems ; il y goûta les douceurs de la vie privée , & mit en action les vertus morales , si nécessaires dans le malheur ou la disgrâce , & que le sort incertain du métier des armes devoit rendre si précieuses à ceux qui le pratiquent.

Le spectacle du Maréchal de Catinat retiré à Saint-Gratien , est encore l'admiration de la France ; il est rare de voir

dans ce Royaume un homme assez courageux , pour se détacher , sans regret , de la considération attachée au manie-  
ment des affaires publiques. Scipion à  
Linternum nous paroîtroit une histoire  
romanesque , si le Maréchal de Catinat  
à Saint-Gratien ne nous l'avoit pas re-  
nouvelée.

Le premier plan de vie du Maréchal  
fut de passer à Paris les quatre mois  
de l'hiver , & le reste de l'année à Saint-  
Gratien , & de s'éloigner peu à peu de  
la Cour. Il s'y présenta d'abord toutes  
les semaines , ensuite tous les mois , &  
finit par n'y plus aller que tous les ans.  
Sa retraite avoit l'air du mépris des gran-  
deurs & non du mécontentement des  
Grands. Il se montra toujours à la Cour  
dans les circonstances intéressantes , où  
l'absence d'un homme en dignité indi-  
queroit de l'humeur ; tout dans le Ma-  
réchal annonçoit un homme qui quittoit  
les charges avant d'en être quitté.

La simplicité de son extérieur fut re-

gardée, par ses envieux, comme l'effet de l'orgueil le plus délicat. Cet habit de drap uni, disoient-ils, dont le Maréchal est toujours vêtu, est pour lui la manière la plus sûre de se faire remarquer; mais cette calomnie tombe devant la conduite du Maréchal qui sortoit de cette simplicité, quand il étoit obligé d'assister à quelques cérémonies publiques. Sa modestie étoit alors d'être vêtu comme tout le monde; on le voyoit avec des habits magnifiques qu'il quittoit avec grand plaisir, dès que la représentation étoit passée.

Ce costume simple du Maréchal a fait courir dans le monde quelques histoires assez singulières. On dit qu'un jour étant à la Messe aux Jacobins, le Précepteur des petits *Lebas* lui fit céder sa place à ses élèves. On dit encore que le Maréchal étant allé pour affaires chez un premier Commis, les gens le firent attendre long-tems dans l'anti-chambre; un Officier le reconnut, avertit le premier

## 282 *VIE DU MARÉCHAL*

Commis. Celui-ci sortit pour lui faire des excuses, auxquelles il répondit par cette leçon : « Ce n'est pas ma personne » que vous avez tort de laisser dans votre anti-chambre ; c'est un Officier » quel qu'il soit : ils sont tous également » au service du Roi, & vous êtes payé » par lui pour leur répondre ».

Le Roi le consultoit souvent sur les affaires publiques. Il passe même pour certain qu'il refusa d'entrer au Conseil. Le Maréchal observoit, en donnant son avis sur les différentes armées, les règles qu'il avoit désiré qu'on suivît à son égard. « C'est, disoit-il, à ceux qui sont chargés d'une guerre à dresser des mémoires. Quoique la guerre se fasse dans un Pays où l'on a été, les faits & les circonstances y deviennent si différentes, qu'il ne vous en reste qu'une idée générale, que je fais par expérience être sujete à faire penser à contre-temps, & être fort au-dessous de la connoissance de celui qui est sur les lieux. Pour



» bien connoître les postes, il faut les  
 » visiter sur le pied de les vouloir occu-  
 » per : il n'y a que cette circonstance  
 » qui puisse bien en faire connoître le  
 » pour & le contre ».

Quand les Ennemis eurent fait en 1708 le siège de Lille, & que la guerre devint également malheureuse de tous côtés, le Roi envoya chercher le Maréchal, & lui dit avec bonté: Il seroit bien utile à mon service que vous fussiez aujourd'hui avec M. de Chamillard, comme vous y étiez autrefois. Sire, répondit le Maréchal, je vais le voir à l'instant. La conférence qu'il eut avec ce Ministre, se termina, de la part du Ministre, par donner au Maréchal une ordonnance pour être payé de ce que le Roi lui devoit; mais le mauvais ordre des finances étoit tel, que M. de Chamillard envoya le lendemain matin prier le Maréchal de lui rendre ses deux ordonnances: ce qu'il exécuta sur le champ.

• Il chercha à remédier au défaut total

de paiement par l'économie, & à retrancher le nombre de ses domestiques. Il voulut renvoyer Destaing son Maître-d'Hôtel, & Lévêque son Valet-de-Chambre, comme étant deux domestiques de plus grand prix que les autres, & désormais inutiles à un homme qui n'étoit plus obligé à aucune représentation. Ils vinrent tous deux se jeter à ses genoux, & lui demander pour toute grâce de le servir sans gages. La plupart des autres suivirent leur exemple; & le Maréchal se trouva forcé de garder presque toute sa maison. D'anciens Auteurs ont dit qu'il n'y avoit jamais eu de Héros pour les Gens; il semble que le Maréchal de Carinat ait démenti cette maxime.

Sa ressource d'économie fut de quitter Paris, & de se retirer tout-à-fait à Saint-Gratien. Quelque attrait qu'eût ce lieu pour lui, la résolution de s'y fixer pour toujours & de ne plus revoir la Capitale, lui fit venir quelques larmes,

mais la probité l'y forçoit, puisque le séjour de Paris lui auroit fait contracter des dettes. Le bruit du motif qui l'avoit forcé à quitter Paris, alla jusqu'au Roi. Sa Majesté chargea M. Croisat, qui habitoit quelquefois son Palais de Montmorenci, d'aller s'informer de l'état du Maréchal. Ce Financier y alla; mais le Maréchal éluda la conversation, dès qu'elle tomba sur ses affaires personnelles, & n'entretint M. Croisat, que de sa magnificence à Montmorenci.

Le Roi n'ayant pu savoir l'état des affaires de M. de Catinat, & entendant toujours parler de sa pauvreté, voulut enfin s'en instruire par lui-même. Sa Majesté lui fit dire de venir à Marly, & le mena voir ses Bâtimens, en lui demandant son avis, & lui disant : *C'est le goût des vieux Guerriers, comme nous, d'aimer à bâtir; apparemment que vous bâtissez aussi à Saint-Gratien?* Le Maréchal de Catinat répondit avec modesté.

de rente de mes bienfaits que vous  
bien mérités. Il est vrai, répondit  
Maréchal, je jouis du patrimoine  
Vostre Majesté; mais pour ses biens  
il y a plusieurs années que je n'en suis  
payé. Le Roi envoya chercher le  
trôleur Général, lui donna ordre  
payer le Maréchal de Catinat  
l'ordre ne fut exécuté qu'en partie  
il lui étoit encore dû à sa mort plusieurs  
années de ses pensions que les héritiers  
ont touchées exactement, ainsi que le  
prix de sa vaisselle d'argent qui fut  
portée à la Monnoie en 1707.  
connoissance pour le Maréchal de

estime au Maréchal ; & , pour lui en donner des marques , il le nomma en 1705 Chevalier de ses Ordres. M. de Catinat ne voulut pas accepter cette grâce. Les Chevaliers de l'Ordre, sachant son refus, députèrent vers lui M. de la Rochefoucault son ami, pour le prier, au nom de l'Ordre, d'y accepter une place. Il persista dans son refus ; sa famille, jalouse de faire passer à la postérité une illustration si grande alors, le conjura de ne pas persister. Elle lui présenta la généalogie, pour lui faire voir qu'il étoit en état de faire ses preuves ; & les parens ajoutèrent, pour l'engager à accepter le cordon bleu, que le Public diroit, d'après son refus, qu'il étoit un bourgeois ; que sa conduite en cette occasion leur seroit tort à jamais. Si je vous fais tort, leur répondit le Maréchal, rayez-moi de votre généalogie. Jamais il ne s'est expliqué sur les motifs de son refus. Les uns disent que ne pouvant plus servir le Roi, il ne vouloit pas

288 *VIE DU MARÉCHAL*

enlever à ceux qui le servoient, cette récompense. D'autres conjecturent que le Maréchal ayant lieu de se plaindre de la Cour, n'en vouloit point recevoir de grâce, & qu'il pratiquoit avec le Roi cette maxime de morale reçue entre les particuliers; qu'il y a de la bassesse à accepter de celui dont on a lieu de se plaindre. Quoi qu'il en soit, s'il refusa cette décoration, ce ne fut pas manque de preuves, comme le Maréchal de Fabert, dont M. Arnault d'Andilly dit, que jamais homme, en s'abaissant, ne se rehaussa tant que lui, lorsque l'incroyable modestie qui le porta à refuser l'honneur d'être Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, lui en acquit un encore plus grand,

Les gens du monde, inquiets du secret dont on se sert pour se passer des places & des dignités, désireroient connoître en détail les occupations du Maréchal de Catinat à Saint-Gratien. Ils seront peu satisfaits, en aprenant qu'il passoit

passoit sa vie à réfléchir ; que cet état ui étoit si agréable, qu'il se promenoit toujours seul, & que chacun évitoit avec soin de le rencontrer dans ses promenades, & de le troubler dans ses réflexions. *Nous ne passons pas un jour sans le voir*, dit Madame de Coulanges, *je le trouve seul au bout d'une de nos allées ; il y est sans épté ; il ne croit pas en avoir jamais porté.* Ce costume simple du Maréchal de Catinat donna encore lieu à une méprise assez singulière pour n'être ignorée encore aujourd'hui d'aucun Payfan de Saint-Gratien.

Un jeune Bourgeois de Paris chassant auprès de Saint-Gratien, aperçut le Maréchal, & lui cria, sans ôter son chapeau : *Bonhomme, je ne sais à qui appartient cette terre ; je n'ai point la permission d'y chasser, mais je vais me la donner.* Le Maréchal l'écouta chapeau bas, & continua sa promenade. Le jeune homme, voyant rire des Payfans qui travailloient dans la campagne, leur en demanda le

l'objet ; ces bonnes gens lui répondirent : *C'est votre insolence, Monsieur, de parler ainsi à Monseigneur ; s'il avoit dit un mot, nous vous aurions battu.* Le jeune homme confus courut après le Maréchal , lui demanda pardon , l'assura qu'il ne le connoissoit pas. Il n'est pas nécessaire , répondit le Maréchal , de connoître quelqu'un pour lui ôter son chapeau ; mais oublions cela ; venez souper avec moi : ce que le Parisien n'osa accepter.

Sa bibliothèque étoit peu considérable ; ses livres principaux étoient une Poliglote & un Plutarque. Si l'on en croit Bayle , il étoit également instruit dans la Morale , dans la Théologie & dans les Sciences les plus étrangères à un homme de guerre. Cet Auteur , parlant des deux lettres qui parurent en Hollande , lorsque le Maréchal de Cambrin fut rappelé d'Italie , & croyant qu'il en étoit véritablement l'Auteur , dit que l'objection , par laquelle on cherchoit à prouver le contraire , étoit



nulle ; puisque le Maréchal étoit aussi bon Moraliste , Théologien , Philosophe que Guerrier, & qu'il possédoit les vertus morales au même degré que les talens militaires.

Les occupations champêtres n'étoient pas alors en vogue , comme elles le sont aujourd'hui ; mais le Maréchal n'avoit pas besoin de ce secours pour s'occuper. Il travailloit à arranger les différens qui pouvoient naître entre ses Vassaux, devoir principal des Propriétaires, & qu'ils négligent pour s'en imposer d'autres , dont ils retirent quelquefois plus de gloire , mais toujours moins d'utilité. Il s'arrêtoit ordinairement avec eux les Fêtes & Dimanches , après Vêpres , sur la place de Saint-Gratien ; & là il assistoit à leurs divertissemens. Il encourageoit la jeunesse aux exercices du corps , en distribuant une petite récompense aux plus adroits. Dans le tems où le Roi faisoit tirer les Milices , il exhortoit le Peuple à montrer du zèle pour le service , &

292 *VIE DU MARÉCHAL*

travailloit à corriger son éloignement pour les armes : en lui faisant connoître les avantages du service , il leur citoit toujours son exemple , pour que sa fortune leur donnât de l'émulation.

Les amis du Maréchal qui faisoient la société la plus ordinaire de sa retraite, étoient MM. de Caraman , d'Herbeville, de Liancourt , de Villepion , de Xaintrailles , & le Maréchal de Medavi. La femme de ce dernier étoit presque toujours à Saint-Gratien avec la niece du Maréchal ; celui-ci plaisantoit souvent avec elles , & leur reprochoit de porter à la promenade des talons trop hauts. Elles répondoient qu'il leur étoit impossible d'en porter d'autres. Le Maréchal fit enlever leurs souliers pendant la nuit , diminuer les talons , & remettre les souliers le lendemain à la même place. Il rit beaucoup de ce que les femmes marchèrent comme à l'ordinaire , & ne s'apercevoient pas que les talons étoient baissés. Cette plaisanterie donna une idée

de la tranquillité d'âme & d'esprit dont il jouissoit dans sa retraite.

Cependant M. de Catinat avançoit en âge ; sa santé s'affoiblissoit chaque jour par une enflure considérable aux jambes ; il étoit encore attaqué d'une pituite qui menaçoit de l'étouffer ; il fit venir M. Helvétius , & le pria de lui dire à-peu-près le tems qui lui restoit à vivre. Ce Médecin lui fixa l'espace de trois mois , & lui ordonna du lok. Le Maréchal , peu crédule , lui demanda : A quoi bon ce lok ? A rendre l'agonie plus douce & moins longue , répondit le Médecin. A peine fut-il parti que le Maréchal envoya chercher son testament , & le relut sans y rien changer.

Il est difficile de concevoir , en lisant cette pièce authentique , écrite de la propre main du Maréchal , comment on a pu l'accuser d'irréligion. Toute la première partie de ce testament est dévote. Ce sont des legs pieux à la Chapelle de Saint-Gratien , aux Jacobins , aux Théa-

tins , à l'Hôtel-Dieu , à l'Hôpital. Il fait ensuite un legs aux pauvres de Saint-Gratien , témoignant un grand regret de ne pouvoir leur laisser un soulagement à perpétuité. *J'en ai été détourné depuis que j'ai vu que dans la plus grande misère de ceux qui avoient besoin , il falloit les soulager secrètement ; autrement le secours leur faisoit souffrir quelque nouvelle persécution pour le paiement des tailles.* Il laisse un legs pareil aux pauvres de Mauves & d'Ercy deux terres qui lui appartenoient. Tous les gens ont chacun une pension & une somme d'argent proportionnée au tems qu'ils l'ont servi. Il ajoute que ses héritiers ne doivent point être étonnés de cette grande quantité de legs ; puisque ses domestiques lui ont toujours marqué un tel attachement , qu'il a toujours vu en eux plutôt des amis que des serviteurs.

Ce testament , comparé avec le partage du Maréchal de Catinat & les successions qui lui échurent , montre éga-

tément & son économie personnelle , & son désintéressement dans le maniement des affaires ; il n'avoit ni diminué ni augmenté son patrimoine pendant tout le tems qu'il avoit été au service du Roi.

Il vit approcher la mort de sens froid ; se fit apporter les Sacremens , & mourut le 22 Février 1712 , en prononçant ces paroles : *Mon Dieu, j'ai confiance en vous.*

Son portrait se trouve à la fin des Lettres de Madame de Maintenon. L'Editeur dit que c'est un fragment de Mémoires qu'elle composoit avec une de ses amies : le voici.

« Peu de Personnes ont connu M. de  
 » Catinat , parce qu'il n'aimoit pas à se  
 » communiquer. A la Cour il ne plaisoit  
 » point. Son extérieur ne promettoit pas  
 » un grand homme. Paris le connoissoit  
 » à peine. A l'armée il étoit adoré. Ja-  
 » mais homme n'eut moins d'amis ; mais  
 » ce peu d'amis avoient un zèle & une  
 » admiration qu'on ne voit guère à l'ami  
 » tié. Lorsqu'il n'étoit point employé

» ils disoient qu'il étoit capable de tout.  
 » Il s'éleva sans cabale ; il ne se prêna  
 » jamais ; il ne daigna parer aucun coup  
 » que ses envieux ( car il n'avoit point  
 » d'ennemis ) lui portèrent. Il mourut  
 » tranquille , ne craignant rien , n'espé-  
 » rant rien , ne desirant rien , & peut-être  
 » ne croyant rien. Son mérite étoit na-  
 » turel ; il ne lui coûtoit rien : aussi étoit-  
 » il au-dessus des honneurs. Quoiqu'il fût  
 » soupçonné d'irréligion , il ne fut accusé  
 » d'aucun vice ».

Le Lecteur doit trouver de la ressem-  
 blance dans ce portrait , s'il en excepte  
 le soupçon d'irréligion , dont je crois avoir  
 pleinement justifié M. de Catinat.

M. de Catinat , Conseiller au Parle-  
 ment , & M. Pucelle , neveux & héritiers  
 du Maréchal , ont fait élever à sa mé-  
 moire un Mausolée dans l'Eglise de Saint-  
 Gralien. Le Père Sanadon en a composé  
 l'építaphe , qui rappelle le caractère , la  
 vie & les vertus du Maréchal. Je n'ai pas  
 prétendu la traduire , mais simplement

rendre en notre langue l'idée de l'Auteur latin, autant qu'il est possible de l'y transporter.

*Hic jacet Nicolaus Catinanus, Galliae Polemarchus.*

*Avitam Themidem deseruit, imò Castris intulit.*

*Militiam à Victoriis exorsus, triumphis omnem transegit.*

*Hostem alienis inhiantem spoliavit propriis.*

*Quantus bello fuerit, testis Staffardia, testis Marsalia.*

*Allobrogès subegit, Insubres repressit.*

*Non sibi, sed patriæ vicit; nec plus vicit quàm illa voluit.*

*Aulicas artes valere jussit, cùm aptare se illis nollet, & illas sibi non posset.*

*Vixit, ut solent sapientissimi, & Christiani heroes debent.*

*Mortuus anno ætatis 74, Christi verò 1712.*

Ci-git Nicolas de Catinat, Maréchal de France.

## 298 *VIE DU MARÉCHAL*

Il quitta la Magistrature, que ses pères avoient toujours suivie, pour embrasser la profession des armes ; il y réunit les vertus des deux états.

Sa réputation commença avec ses services, & augmenta en proportion de ses grades.

Il s'opposa aux efforts des ennemis, & entreprit sur eux avec succès.

Il soumit au Roi la Savoie & le Milanès.

Staffarde & Marsaille prouvent ses talens militaires.

Il n'eut jamais d'autre objet que l'avantage de sa Patrie, & ne la servit qu'autant qu'elle parut le désirer.

On le vit rarement à la Cour, soit qu'il manquât des talens du courtisan, soit qu'il les dédaignât.

Sa vie fut celle d'un sage, & sa mort celle d'un Chrétien.

Il mourut à Saint-Gratien, en 1712, la soixante-quatorzième année de son âge.



Quelle opinion doit laisser du Maréchal de Catinat , la lecture des principaux événemens de sa vie ? Ses actions militaires ont peut-être moins d'éclat que celles des premiers hommes de guerre qui ont brillé dans son siècle , & même dans presque tous , excepté dans le nôtre. Cependant on a pu remarquer en lui une capacité qui ne s'est jamais trouvée inférieure aux moyens qu'il avoit ; & sans doute il eût été quelquefois plus brillant , s'il eût été moins pénétré du desir d'être sûrement utile. Ses vertus n'eurent pas l'occasion de se déployer avec tout l'effort , qui , dans les Républiques , leur donne tant de lustre. Mais ce lustre même en est le salaire & l'aiguillon. Les vertus de M. de Catinat n'eurent d'appui que dans sa propre énergie ; il eut le courage d'être constamment vertueux dans un Etat monarchique , où souvent la vertu est le plus grand obstacle à la fortune. C'est sur-tout ce qui doit lui assurer un rang

300 *VIE DU MARÉCHAL, &c.*

distingué dans la mémoire des hommes. Citoyen zélé autant que sujet soumis, il étoit toujours prêt à servir, sans jamais être pressé de s'offrir. Propre à s'acquitter bien de toutes les fonctions dont le Souverain auroit voulu le charger, il attendoit les emplois sans les chercher; & tous lui étoient bons, pourvu qu'il fût utile. Une sagesse sans austérité, des vertus sans orgueil, des succès sans ostentation, des dignités sans brigue & sans faste; sur-tout cette uniforme simplicité qui n'appartient qu'aux grands caractères: voilà ce qu'eut le Maréchal de Catinat. La réputation qu'il n'avoit jamais poursuivie, l'accompagna jusque dans sa retraite. L'envie n'avoit plus d'intérêt à s'efforcer de ternir sa gloire. Ce qui doit y mettre le comble, c'est que dans un Etat monarchique il fut admiré, quoique modeste, & respecté sans avoir un crédit qu'il dédaignoit.

*F I N.*

---

 APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit ayant pour titre : *la Vie du Maréchal de Catinat*, & je ne vois rien qui puisse en empêcher l'Impression. A Paris, ce 10 Juillet 1774. LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

---

## PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut. Notre amée la veuve DUCHESNE, nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public *la Vie du Maréchal de Catinat*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires: A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposante, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer sondit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impetrante se conformera

en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1723, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur de MAUPEOU; le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huffer ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Compiègne le dix-septième jour du mois d'Août l'an mil-sept-cent-soixante-quatorze, & de notre règne le premier,

Par le Roi en son Conseil,

L E B E G U E.

*Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 3007, folio 206, conformément au Règlement de 1723. A Paris le 20 Septembre 1774.*

LOTTIN jeune, Adjoint.

Achévé d'imprimé pour la première fois, le 15  
Décembre 1774.

---

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint Severin,  
vis-à-vis des murs de l'Eglise.

18. 11. 83

831072





















